A mon ami M. Franchon

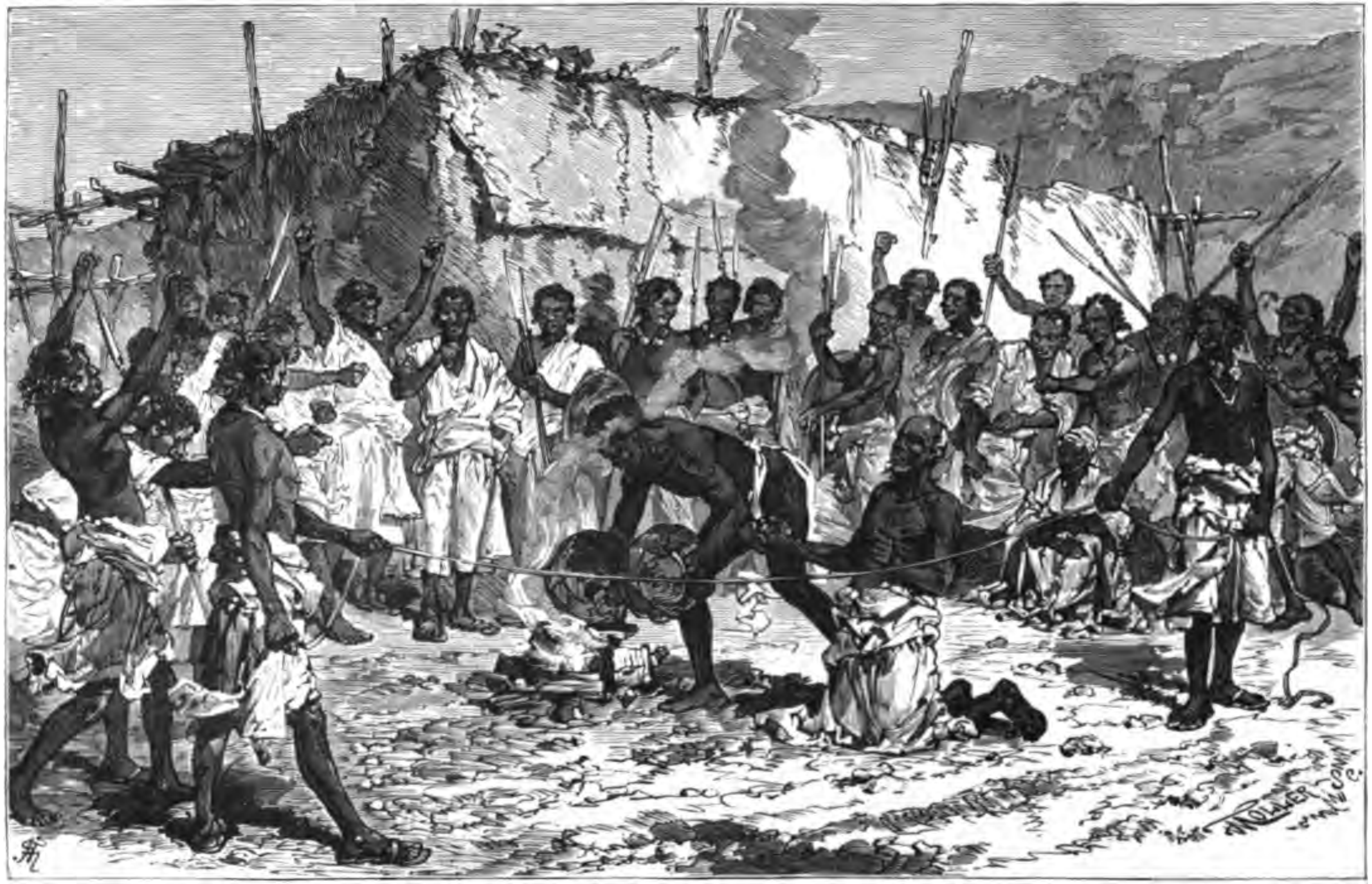
Souvenir affectueux
de l'auteur.

[illegible]

LA

VALLÉE DU DARROR

C.MOTTEROZ



Alors la foule s'exaspère, elle s'impatiente et veut connaître le dénouement de cette inquisition. (Page 44.)

GEORGES RÉVOIL

LA

VALLÉE DU DARROR

VOYAGE AUX PAYS ÇOMALIS

(AFRIQUE ORIENTALE)

TYPES, SCÈNES, PAYSAGES, PANORAMAS HORS TEXTE, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES
ET LES CROQUIS DE L'AUTEUR

AVEC UNE CARTE
Publiée par la Société de Géographie de Paris

« Dans les pays çomalis, le seul champ
« que l'on cultive est le champ des morts. »

PARIS

CHALLAMEL AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, rue Jacob, 5

1882

A MON FRÈRE PAUL

C'est à toi, mon cher frère, que je dédie le récit d'un voyage que tu as fait avec moi et d'esprit et de cœur.

Le soin que tu as mis à classer tous les documents que je t'ai fait parvenir pendant mon absence, tes longues lettres s'inquiétant de mes efforts dans les régions lointaines que je parcourais, sont la meilleure preuve que ta pensée ne m'a point abandonné un seul instant.

C'est donc encore notre affection fraternelle que ce volume consacre.

GEORGES

AVANT-PROPOS

En 1846, C.-J. Cruttenden, agent politique de Sa Majesté Britannique à Aden, amené chez les Medjourtines, à la suite du naufrage du « *Memnon* » (1), adressa à son gouvernement un rapport fort intéressant, intitulé : *Report on the Mijjertheyn tribe of Somalis inhabiting the district forming the North-East point of Africa* (2).

Deux ans plus tard, en 1848, le gouvernement français envoyait en mission, sur la côte orien-

(1) Le *Memnon*, commandé par le capitaine Powel, se perdit à Ras-Assir ou cap Guardafui.

(2) *Transactions of the Bombay Geographical Society* from may 1844 to february 1846. — Ce n'est point la seule publication consacrée à cette région par Cruttenden. En 1848, il adressait à la Société de Géographie de Bombay le rapport suivant : *Memoir of the western or Edoor Tribes inhabiting the Somali coast of Nord-Est with the southern branches of family of Darood resident on the banks of Webbi-Shebeyli, commonly called the River Webbi*. Lt Cruttenden, Aden 1848.

tale d'Afrique, la corvette à voiles le *Ducouëdic,* sous les ordres du commandant Guillain. Cette expédition visitait rapidement divers ports çomalis du golfe d'Aden pour continuer ses travaux, surtout chez les Bénadirs (1).

En 1849, le capitaine S.-B. Miles séjournait quelque temps à Meràya. (*Journal of the Royal Geographical Society, V, XLII. — On the neighbouroud of Bender Meraya.*)

L'ouvrage de Burton, *First footsteps in the East Africa,* relate le voyage de Speke en 1856, chez les Ouarsanguélis.

J'engage mes lecteurs à prendre connaissance de ce volume si plein d'attraits et des plus complets à tous égards. Ils y verront les difficultés inouïes qu'ont eu à supporter ces explorateurs célèbres, dans leurs courageuses tentatives.

Vingt-six ans plus tard, le docteur allemand J. M. Hildebrandt, pendant une rapide excursion de vingt jours, herborisait dans les montagnes des Ouarsanguélis (2). (*Ausflug von Aden in das Gebiet der Wer-Singelli Somalen und Besteigung der Ahl Gibirgis.*)

Le major Hunter, aujourd'hui premier assistant politique à Aden, consacre dans l'ouvrage de statistique qu'il a publié sur cette ville, un chapitre

(1) On désigne sous le nom de Bénadirs les populations comprises, sur la côte orientale, entre M'rouli et l'équateur.

(2) Voir : *Zeitschrift der Gesellchaft für erdkunde zu Berlin*, 1875.

spécial aux diverses tribus çomalis (*Statistical account*, Trübner C°).

Nous lui devons encore une grammaire de la langue çomali, tout dernièrement parue (*Bombay Education Society Press. Byculla*).

En 1877, S. A. R. le prince Thomas de Savoie, duc de Gènes, commandant le *Vettor Pisani,* visitait les différents ports de la tribu des Medjourtines.

Enfin, en 1879, le bulletin de la Société de Géographie du Caire a publié un extrait du rapport du lieutenant-colonel Grave au colonel Stone Pacha, après son expédition sur le littoral çomali, expédition visant surtout le cap Guardafui. L'Egypte avait en effet proposé d'établir, sur ce dangereux promontoire, un phare qui eût assuré désormais la navigation contre des dangers que de si nombreux désastres ont, depuis longtemps déjà, signalés.

Le gouvernement égyptien avait fait quelque bruit autour de ce projet, et peut-être lui était-il inspiré par des raisons politiques autrement importantes à ses yeux que la sécurité de ces parages pour les navigateurs. C'est la seule explication que je puisse trouver à l'évaluation absolument exagérée

faite par le lieutenant-colonel Grave, de la population de la Medjourtine. Cette évaluation n'avait sans doute d'autre but que de servir de prétexte au déploiement des forces que l'Egypte voulait cantonner aux abords du cap.

Telles sont, si nous y ajoutons le passage sur la côte du voyageur T. de Heuglin, en 1857, les incursions connues du monde savant qui auraient été tentées, jusqu'à ces temps derniers, dans les contrées dont nous allons parler.

En 1877 et en 1878, j'avais été amené, à deux reprises différentes, à visiter le littoral de la Medjourtine dans un but purement commercial. Toutefois, le second séjour que je fis sur divers points fut d'assez longue durée pour me permettre de recueillir des observations et des documents auxquels les Sociétés géographiques de France et de l'étranger attachèrent certain intérêt, lorsque je les publiai, à mon retour, dans un ouvrage pourtant bien imparfait : *Voyage au cap des Aromates* (1).

Encouragé par ces témoignages, je sollicitai, et j'obtins en 1880, du Ministère de l'Instruction publique, auquel je ne saurais trop en exprimer de reconnaissance, une mission scientifique dans les régions que j'avais déjà visitées et dans les tribus environnantes.

(1) E. Dentu, éditeur.

C'est le récit de cette nouvelle exploration que je publie aujourd'hui. Elle a été plus accidentée et moins aride que les premières; d'autre part, des études préparatoires plus sérieuses, une habitude plus grande de la langue çomali, m'ont mis à même de rapporter de ce troisième voyage un relevé complet et exact de la position géographique des points que j'ai parcourus, et des notions fort détaillées sur les mœurs, les usages, l'origine des populations de la pointe nord-est de l'Afrique. En outre j'ai pu recueillir, au cours de cette expédition, des collections assez complètes pour donner, dans un ouvrage spécial, une idée générale de la faune et de la flore de ce pays affreux et désolé, dans lequel *le seul champ que l'on cultive est le champ des morts*. Grande nécropole où sont cachés, sous les sépultures, des trésors ethnographiques et toute une page de l'histoire des temps passés.

G. Révoil.

LA

VALLÉE DU DARROR

CHAPITRE PREMIER

Départ de Marseille. — De Marseille à Aden, à bord du *Peï-Ho*. — Aden et ses types. — De Steamer-Point à Aden-Town. — La ville et ses curiosités. — La colonie française. — M. César Tian. — Préparatifs de départ pour la côte çomali. — Mes serviteurs. — En route à bord de l'*Emile-Héloïse*.

« En avant, doucement », s'est écrié d'une voix brève le commandant; et, tout aussitôt, sous l'impulsion puissante de son hélice, la masse énorme du grand courrier de Chine s'ébranle et se dirige vers la sortie du port.

C'est un spectacle saisissant que le départ de ces superbes paquebots de la Compagnie des Messageries maritimes, auquel assiste à Marseille, chaque quinzaine, une foule compacte groupée au pied du phare de la jetée. Chapeaux et mouchoirs s'agitent,

saluant religieusement le passage de ce petit département qui se détache de la France et cingle vers l'extrême Orient.

J'ai pris place à bord du Peï-Ho. La distribution des drapeaux à nos soldats, le 14 juillet 1880, a entraîné vers le Champ-de-Mars tous les désœuvrés ou curieux du dimanche. Aussi, ce jour-là, le môle semble-t-il désert quand le vapeur le double, et l'écho répond seul au dernier coup de sifflet de la machine.

— De Marseille à Naples, peu de relations entre les passagers. Le mal de mer a cloué bon nombre d'entr'eux dans leur cabine. Ceux qui ne sont point souffrants deviennent au moins rêveurs et restent en contemplation de longues heures, accoudés sur les bastingages de l'arrière.

A Naples, la venue à bord des musicanti, des marchands de corail et de bimbeloterie de toute espèce, le spectacle des plongeurs qui imitent le phoque, en barbotant pour saisir quelques malheureux sous, a ramené un peu de gaieté.

Quand on se remet en route pour Port-Saïd, chacun se sent déjà en pays de connaissance.

— A l'entrée du canal de Suez, on médite comment on profitera du calme des eaux que l'on va traverser.

Le commandant du Peï-Ho, M. Pellegrin, est un homme charmant. Avec lui, le moindre désir exprimé se réalise quand c'est possible : son unique souci est de paraître agréable autour de lui.

L'estime profonde du personnel sous ses ordres témoigne de son aménité et de sa droiture.

Le piano est sur le pont. — L'arrière se transforme en une salle superbe de concert ; officiers et passagers se font entendre tour à tour. Comme on n'oublie pas que l'abîme sur lequel on glisse a fait bien des veuves et bien des orphelins dans la Compagnie, on a pour ces malheureux une pensée qui se traduit par de généreuses offrandes.

Des intrigues piquantes s'ajoutent à la gaieté qui s'est maintenant franchement emparée de tout le monde. L'air de la mer porte à l'expansion. Quelles jolies bluettes j'écrirais, si je retraçais ici toutes les conversations intimes que j'ai maintes fois surprises le soir, en faisant semblant de dormir dans les grands fauteuils de rotin adossés aux claires-voies qui vous servent de lit! Ainsi le temps s'écoule, sans que personne songe trop à s'inquiéter des nœuds filés par le lock qu'on jette d'heure en heure.

Sans trop avoir à nous plaindre des chaleurs de la mer Rouge, nous avons dépassé Périm et le détroit de Bab-el-Mandeb. — Aux derniers feux du soleil couchant se découpent dans l'horizon les montagnes arides d'Aden que nous atteignons à la nuit tombante.

La marée basse nous oblige à mouiller en rade.

A Aden, comme à Naples, comme à Port-Saïd, le

pont du bateau est bien vite encombré par les marchands de bibelots de toutes sortes ayant un cachet local. — Ce sont surtout les juifs, marchands de



plumes d'autruche, qui méritent quelque attention, parce qu'ils sont revêtus de la coiffure et du costume traditionnels des enfants d'Israël. — Quelques-uns d'entr'eux courent après les passagers et les obsèdent pour leur changer l'or européen en monnaie du pays, piastres ou roupies. — Il est facile de se rendre compte, par l'attitude des Arabes ou des noirs qui essayent aussi de vendre quelques articles à côté d'eux, du dédain et de l'aversion que professent les musulmans pour les juifs.

Rien ne déconcerte pourtant ces malheureux qui semblent partout voués, en Orient, à la souffrance, et comme stigmatisés. Ils se soutiennent tous, ils travaillent, et c'est peut-être pour cela qu'il est rare de trouver un mendiant parmi eux.

Quelques enfants çomalis, montés sur de petites



VUE DE MALA. — Village çomali sur la route de Steamer-Point à Aden.

pirogues et armés de leurs pagayes, mendient un ou deux *peïssas,* qu'ils vont chercher fort adroitement au fond de l'eau, au mépris des requins qui infestent la rade. Leurs cheveux, rouges par suite des lavages à la chaux, donnent à ces négrillons un caractère tout particulier.

Les passagers que le soleil meurtrier d'Arabie n'effraie pas, profitent des quelques heures de station du paquebot pour descendre à terre et se rendre, au moyen de méchantes guimbardes (*gari*) traînées par des chevaux çomalis (que le lecteur me passe ce mot trivial, le seul qui dépeigne bien ces voitures), à Aden-Town, distant encore de Steamer-Point de quatre kilomètres.

Avant cette course, ils s'arrêtent généralement au grand hôtel de l'Univers. Le propriétaire, M. J. Suel, l'a aménagé de telle façon que le confortable n'y laisse rien à désirer. Des galeries spacieuses de cet établissement, on a vue sur la grande place, sur la rade, et comme fond de ce tableau déjà saisissant, se profilent dans le lointain, en lignes noirâtres, les montagnes de l'Yémen. — De Steamer-Point à Aden, la route est encombrée par les indigènes de toute nationalité, Çomalis, Arabes, Indiens, qui vont et qui viennent; les couleurs voyantes de leurs vêtements, tranchant sur la couleur sombre du sol, lui donnent l'aspect de la palette d'un peintre.

A mi-chemin, est le quartier çomali de Mala, attenant à la douane et au port de même nom. — Une grande partie de ce village se compose de huttes en bois et en chaume. Les boutres apportant de tous les points de la côte les produits qui constituent le commerce d'Aden, viennent mouiller à Mala. C'est, bien certainement, un des coins les plus curieux de la colonie anglaise, car dans cette agglomération de cases vivent passagèrement les naturels de près de quinze tribus de l'Afrique orientale, venus pour accompagner leur marchandise, ou les émigrants de cette même région, que la misère chasse de chez eux.



Femme çomali allant vendre de l'herbe au marché.

De là, chaque jour, partent des bandes de pauvresses qui vont bien loin dans les environs ramasser péniblement quelques fagots de bois ou de l'herbe qu'elles viennent vendre à la ville; beaucoup de mendiants encombrent les rues.



Une rue du bazar d'Aden.

Mais à côté des malheureux, par suite du contact avec la civilisation arabe, et profitant des facilités que leur procurent les étalages des bazars, hommes et femmes ayant quelqu'aisance mettent une grande recherche dans leur mise. Dans ce milieu surtout se rencontrent des types qui frappent par leur beauté l'attention de l'étranger.

Aden est bâti sur le cratère d'un volcan éteint, dont les bords irréguliers et dentelés sont formés de hauts sommets coiffés de bastions imprenables; ces bastions sont tous réunis entr'eux par un chemin de ronde.

Des nuées de vautours tourbillonnent au-dessus des maisons de la ville, construites d'une manière uniforme, monotone, et dont la blancheur tranche vivement sur les tons gris et noirâtre des roches environnantes.

Pas la moindre végétation ne vient rompre la tristesse de cette terre brûlée par le soleil. Tous les efforts ont été impuissants pour vaincre cette stérilité. La raison en est qu'il n'y a pas d'eau à Aden. Le manque de cet élément a fait naître l'œuvre gigantesque des mains de l'homme qu'on appelle les citernes. Mais ces immenses réservoirs creusés dans le roc, et dont les abords sont seuls favorisés de quelqu'ombrage, ne sont pas alimentés régulièrement chaque année par les pluies diluviennes.

Ce serait d'autant plus beau qu'une journée de pluie constitue une fortune pour les fermiers des citernes, car l'eau se vend à Aden, et se vend même très cher. — Il faut, en temps ordinaire, aller à dos de chameaux la chercher fort loin. Elle se distribue aux troupes et aux fonctionnaires par rations.

Bien souvent, lorsque je poursuivais jusque dans les plus étroites et les plus obscures ruelles la recherche des types étranges et des curiosités ethnographiques d'Aden et de Mala, les hautes cimes de Cham-Cham m'ont apparu comme la tour de Babel; à ses pieds se groupent en effet toutes les races de l'Orient avec leurs diversités de mœurs et de langage.

Ici, le quartier du Banian qui croit à la métempsycose, et dont la charité pour les animaux a construit près de Cheik-Othman (1) une maison de refuge ouverte à toute bête malade ou maltraitée.

Des prêtres soignent avec une patience touchante, brebis galeuses, chiens errants, etc. Ils vont même jusqu'à creuser des trous dans la terre qu'ils remplissent de grains pour nourrir les plus petits insectes et les oiseaux.

Là, les Parsis, adorateurs du feu, dont le corps doit être, après leur mort, religieusement porté sur les tables de la haute tour du Silence, vaste amphithéâtre garni de dalles exposées aux ardeurs du

(1) Village situé entre Aden et Lahadje, que les Anglais ont dernièrement acheté, pour étendre leurs possessions vers le nord de l'Yémen.

soleil, convergeant vers le même trou. Dans ce trou seront plus tard murés ensemble tous les cadavres desséchés, lorsque chaque table aura reçu son sujet.



Hassan Ali bey, consul ottoman d'Aden.

Mais ces Banians, ces Parsis, comme tous les sujets indiens, se retrouvent ailleurs. Ce qui reste spécial à Aden, ce sont les grandes caravanes des *jemeli* (1) qui viennent apporter les cafés de l'Yémen, les juifs marchands de plumes et changeurs dont

(1) Montagnards.

j'ai parlé, et le véritable Arabe, grand seigneur au geste solennel, dont Hassan Ali bey est un des types les plus complets.

Consul ottoman, très riche, Hassan Ali est une notoriété. J'ai souvent passé chez lui de longues heures pendant les soirées du Rhamadan, au milieu des siens. Nous causions ensemble du Bar-Hajem (1) où se rendent chaque saison les agents qui trafiquent pour son compte. Tout en mangeant le *khat* (2), il me racontait ce qui s'était passé sur le littoral depuis mon dernier voyage.

Enfin, le marché qui a lieu deux fois par semaine, le mouvement du bazar, fourniraient à eux seuls matière à tout un volume pour la plume d'un impressionniste.

Mais pour le passager qui ne stationne que quelques heures, tout ce qu'il a pu voir s'efface peu à peu de sa mémoire. Les acteurs qui animaient une toile d'un si vif coloris disparaissent; bientôt il ne reste dans ses souvenirs que les châssis du tableau dans leur affreuse nudité. La colonie anglaise apparaît à ses yeux comme un nid d'aigle encaissé par des rochers dévorés par le soleil.

Chez moi il n'en est point ainsi. Je me rappelle avec plaisir de tout ce que ma curiosité a éprouvé de satisfaction. J'aime beaucoup Aden, où j'ai été

(1) Nom donné par les Arabes aux pays çomalis.

(2) Le *khat* est un arbuste dont les Arabes mangent les feuilles tendres avec gourmandise. — On les apporte en bottes, des montagnes de l'Yémen. — Leur suc, dont le goût ressemble à celui des fleurs de capucine, provoque l'insomnie.

l'hôte et l'ami des Européens, où j'ai eu les meilleures relations avec les indigènes.

Des recommandations toutes spéciales du Foreign Office m'accréditaient auprès de M. Goodfelow, gouverneur par intérim en l'absence de M. le général Lock, alors en congé.

J'eus l'honneur de lui être présenté par M. Delagenières, agent consulaire de France au moment de mon arrivée.

Comme M. le major Hunter, le résident politique, M. Goodfelow, s'intéressait vivement aux études sur la race çomali. L'exploration que j'allais entreprendre devait avoir des résultats précieux à leurs yeux. Toutes les faveurs que je sollicitais des deux fonctionnaires, après une réception des plus gracieuses, me furent offertes avec le plus grand empressement et la plus aimable courtoisie.

Une cordiale hospitalité m'attendait chez M. César Tian. Douze années de résidence à Aden lui ont assuré le doyennat sur le petit groupe que forment nos compatriotes, petit groupe dans lequel, loin de la France, on pense souvent à elle, et qui réserve la meilleure bienvenue à tous les arrivants; qu'il me soit permis d'en apporter ici le témoignage, en exprimant ma gratitude et ma reconnaissance pour l'accueil si bienveillant dont j'ai toujours été l'objet à chacun de mes voyages.

Une heureuse chance me fit rencontrer chez

M. Tian le capitaine Bonnet, commandant d'un petit vapeur de la maison Roux de Fraissinet, de Marseille, l'*Émile-Héloïse*.

En partance sur Nossi-Bé, il avait, à plusieurs reprises, essayé vainement déjà de doubler Guardafui. La violence de la mousson (1) l'avait forcé à revenir sur Aden. Il comptait sous peu repartir et m'offrait place à son bord, jusqu'à la côte çomali.

C'était une bonne fortune qui m'évitait une traversée en *boutre* d'autant plus désagréable, que rien ne peut donner une idée de ces barques infectes et non pontées.

D'une puanteur sans pareille, elles ne permettent aucune installation commode. On sait quand on part, mais point quand on arrive; c'est un peu le fait de tous les bateaux à voile, et de plus, dans un cas comme le mien, les indigènes exigent pour votre passage des sommes exorbitantes.

Je m'organisai donc en vue de traverser le golfe d'Aden avec l'*Émile-Héloïse*.

J'utilisai quelques jours d'attente à essayer mes appareils d'observation et mes instruments de photographie.

Je dédoublai toute ma pacotille pour avoir un stock de réserve, au cas où je subirais un échec dès le début de ma campagne; puis je songeai à constituer mon personnel.

(1) Mousson de nord-est.

A mon grand regret, Bagaro, mon ancien serviteur, malade, ne peut m'accompagner dans ma nouvelle expédition; mais j'ai retrouvé Ali-Farah qui m'a donné, dans mon séjour antérieur chez les Medjourtines, des preuves de fidélité et de dévouement.

Avec lui j'engage trois autres Çomalis: Ouarsamah Sugully, Abdallah-Mohamed, Mohamed-Mohamed. Ouarsamah parle assez bien français et fera fonctions d'interprète. Le jeune Mohamed-Mohamed écrit l'arabe; ce sera mon *carani* ou secrétaire, si j'ai besoin de correspondre avec les chefs de l'intérieur ou de transcrire, avec leur véritable orthographe, les noms des pays que nous allons visiter.

Le 12 septembre au matin, mes adieux faits à mes compatriotes, je quittai Aden pour gagner la Medjourtine.

CHAPITRE II

Merâya. — Mon débarquement. — Mon installation. — Aspect du pays. — Arrivée du sultan. — Entrevue avec Osman Mahmoud. — Promesses. — Le khamsin. — Départ de l'*Emile-Héloïse*. — Je quitte Merâya pour gagner Tohen et Berguel. — Bender-Felek. — Par le travers d'Alloulah. — Bouah. — Béridé. — Gebel-Addé. — Dama. — Olok. — Arrivée à Tohen. — Nour Osman. — Courses dans la vallée de Tohen. — Visite aux ruines d'Olok. — L'épreuve du feu. — Je quitte Tohen.

Le 14 septembre au soir, l'*Émile-Héloïse* mouille en rade de Merâya.

La vue du petit vapeur amène peu de naturels sur la plage. Quelques-uns sautent dans une embarcation et se dirigent vers nous. Ils ne me reconnaissent point tout d'abord et je dois me rappeler à leur souvenir.

Ils se font alors une fête de me conduire à terre où m'attendent les guerriers en armes, accroupis en rond sur la grande place du village.

Tous semblent conserver bonne mémoire des services que je leur ai rendus lors de mon précédent

séjour au milieu d'eux, en soignant leurs malades et leurs blessés.

Le gouverneur m'accorde l'*aman*, c'est-à-dire l'inviolabilité, et en l'absence de Sementar Osman, mon ancien *aban* (1) ou protecteur, ses fils me donnent l'hospitalité. Pour ce soir, ils ne peuvent mettre à ma disposition qu'une natte et un oreiller en bois, qui me servent de couchette à la belle étoile.

Ils m'apprennent que le pays est toujours en guerre. La misère surtout y est profonde et partout règne une sécheresse désastreuse. Cette année-ci, pas de bétail, pas de lait, car les troupeaux ont fui dans l'intérieur. Un grand boutre se dispose à porter aux Indes les récoltes des riverains de la Medjourtine.

Le lendemain, je débarque tous mes bagages et m'installe dans une hutte avec mes serviteurs. Le plus gros de mon matériel trouve place dans une pièce basse du fortin de Sementar. Sa femme Hâlima, qui jadis se sauvait dans les montagnes d'Aïsemah, près de son ancienne résidence de Gandala, pour se soustraire à son mari, surveille mon emménagement.

(1) Une coutume veut que tout étranger à la tribu, abordant dans un por se choisisse un *aban* ou protecteur qui répond de lui, le loge, et lui sert d'intermédiaire pour obtenir tout ce dont il a besoin.

Dès qu'un boutre mouille en rade, les naturels accostent à la nage ou avec une embarcation pour s'offrir comme *aban*, la plupart du temps pour mendier quelques provisions.

Elle est, depuis lors, seule maîtresse au logis. Comme pour me le faire comprendre, elle étale avec une certaine prétention sa robe rouge et ses beaux bijoux, et donne ses ordres avec un ton d'autorité intentionnelle.

Mon premier soin, une fois mes affaires en ordre, est de monter sur la citadelle, d'où je domine le village et les environs.

Merâya a peu changé (1). Le nombre de ses cases semble plutôt diminué qu'augmenté, et la sécheresse imprime aux montagnes qui bordent le littoral un aspect de profonde désolation.

Mon habitation ne désemplit pas de visiteurs.

Au nombre de ceux-ci, un des fils de Nour Osman, le tuteur du jeune sultan Osman Mahmoud jusqu'à sa majorité. Ali-Nour, c'est ainsi qu'il s'appelle, en me fournissant quelques renseignements,

(1) Toute l'importance du port de Merâya remonte au sultan des Medjourtines, Osman, qui fixa sa résidence dans cette ville à la mort de son père, le sultan Mahmoud.

C'est avec le concours d'un négociant arabe, Fatah Abdi, que le sultan Osman construisit les forts et les mosquées qui existent encore.

Son fils aîné, Yousouf Mahmoud, lui succéda, et fut assassiné par un nommé Seliman de Bender-Khor.

Yousouf laissait à sa mort un enfant en bas âge de même nom que lui. La couronne de ce frêle héritier fut protégée par Nour Osman, second fils du sultan Osman et par conséquent oncle du jeune sultan dont il prenait la tutelle.

Nour Osman ne tarda pas à épouser sa belle-sœur, veuve du sultan Yousouf assassiné, et s'attira, par cette alliance qui lui donnait un double droit à la tutelle du jeune sultan, l'inimitié des autres branches des Osman.

Le sultan Yousouf Mahmoud, second du nom, mourut en 1866, à l'âge de quarante ans.

Il laissait trois fils, Osman, Yousouf, Hamed, et une fille, Loban. Osman, sultan actuel, n'avait que cinq ans. Suivant l'exemple de son père, Nour Osman, fils aîné du précédent et chef de la famille actuelle, prit la tutelle du jeune monarque avec les fonctions de premier ministre.

me signale sur divers points de la région des vestiges de l'occupation ancienne de la Medjourtine. Séduit par la perspective des découvertes qu'il me fait entrevoir, je lui promets de le suivre, dès qu'il sera en mesure de me servir de guide

En attendant, pour instruire les naturels, dont j'espère utiliser le concours dans mes recherches de botanique et d'entomologie, je me mets dès aujourd'hui en chasse.

Hélas, il m'est facile de me convaincre, par une course au pied du Karoma, que la sécheresse n'a rien épargné; pour comble d'ennuis, ramasser des plantes, des insectes et les oiseaux que je tue, est une besogne qui semble répugner à mes serviteurs eux-mêmes. La mise en peau de mes sujets, à mon retour au village, soulève de la part de mes hôtes des murmures de mécontentement. Je profane leur logis, prétendent-ils, en violant la loi du Prophète. Il me faudra, à ce que je vois, trouver un autre lieu pour mes préparations d'histoire naturelle.

Sur ces entrefaites, quelques coups de feu annoncent l'arrivée de Sementar et du sultan, et font diversion à ce premier incident fâcheux qui me présageait pour l'avenir un surcroît de difficultés dans l'accomplissement de ma mission.

Osman Mahmoud a peu changé depuis deux ans. Sa physionomie a cependant plus de gravité; de

longs cheveux bouclés encadrent sa figure, atténuant quelque peu la rudesse de ses traits (1).

Le village tout entier se porte à la rencontre du jeune souverain. Autour de leurs chefs, les guerriers se forment en carré. On discute sur les nouvelles venues de l'intérieur du pays et les mesures qu'elles nécessitent; chaque décision prise est suivie d'une invocation à Mahomet. Avant de se disperser, au coucher du soleil, l'assemblée assiste à la grande prière. Sur un ton monotone, le sultan lui-même chante les versets du Coran. Le bruit des vagues qui viennent doucement mourir sur la plage s'harmonise avec sa voix. Par intervalles, la foule recueillie répond : *Amin*. Etrange trio dont l'ensemble vous laisse dans une rêverie plus étrange encore.

Sementar et Osman Mahmoud se rendent ensuite chez moi.

Nous avons ensemble un assez long entretien. J'offre les cadeaux que je leur réservais, et tâche de leur faire comprendre quel est le but de mon voyage. Je me garde toutefois de trop insister sur ce sujet,

(1) GÉNÉALOGIE DES SULTANS MEDJOURTINES

DEPUIS MAHMOUD JUSQU'AU SULTAN ACTUEL

S. MAHMOUD

S. OSMAN

S. YOUSOUF MAHMOUD

NOUR OSMAN (l'ancien)
Ministre et tuteur de Yousouf Mahmoud.

S. YOUSOUF MAHMOUD FILS
Mort en 1866, âgé de 40 ans.

NOUR OSMAN
Ministre et tuteur du sultan actuel.

OSMAN MAHMOUD sultan actuel.	YOUSOUF MAHMOUD	HAMED MAHMOUD	LOBAN MAHMOUD

sachant bien que c'est avec Nour Osman, surtout, qu'il importe que je m'entende. Il est convenu que l'on me construira de suite une grande case confortable pour que je sois tout à fait chez moi. Mes serviteurs auront une pièce pour eux. Si je veux plus tard rayonner de Merâya sur les points voisins de l'intérieur, le sultan, lui-même, s'offre à m'accompagner.

Je suis ainsi dès mon arrivée soumis au régime des promesses. Il n'y a peut-être pas de pays où elles coûtent moins. J'en ai déjà fait antérieurement, sur place, l'expérience.

L'*Émile-Héloïse* qui m'a quitté pour tenter de doubler le cap Guardafui, malgré la violence de la mousson, est revenu sur Merâya. Le capitaine et ses compagnons descendent à terre pour venir me voir et nouent tout de suite d'excellentes relations avec les naturels.

Je voudrais, certes, être installé plus confortablement, pour les recevoir, en échange de l'hospitalité si cordiale qu'ils m'ont donnée à leur bord. Mais nous devons nous contenter d'un repas des plus sommaires, après lequel chacun, roulé dans sa couverture, essaye de prendre quelque repos.

La nature nous réservait pour cette nuit un spectacle vraiment grandiose.

Vers dix heures, un coup de khamsin épouvantable se lève du N.-E. Le vent, refoulé par les



Silhouette de Meràya, prise côté est, au soleil couchant.

montagnes, au sud de la ville, soulève le sable en lourds tourbillons qui entraînent sur leur passage, dans une valse échevelée, toutes les cases qu'ils rencontrent, y compris la nôtre. En quelques instants, il ne reste debout que les forteresses et les mosquées aux murs desquelles sont adossés les Çomalis drapés dans leur grand pagne blanc. Les enfants et les femmes affolés poussent des cris de terreur. Les nombreux chiens sauvages qui rôdent dans les environs glapissent lugubrement. La lune éclaire cette scène de sa lueur blafarde. Sous cet aspect, Merâya ressemble à un vaste cimetière au milieu duquel se promèneraient les morts, sortis de leurs tombes.

Le lendemain, le sultan décide brusquement, à la sortie du conseil, son départ pour Tohen, petit village aux abords de Guardafui. C'est le moment qu'attendait Ali Nour pour se mettre en route. Il vient en toute hâte me prévenir.

Nous passons la nuit avec mes gens à apporter un peu d'ordre dans mon matériel. Je le confie à la garde de Sementar et de deux de mes serviteurs, le jeune Mohamed et Abdallah.

Comme, au dire de mon guide, notre course doit être de courte durée, j'emporte seulement avec moi quelques petites provisions, une malle contenant papiers et instruments, et mon campement.

Le 23 septembre, au point du jour, nous sommes sur pied; je vais faire mes adieux à bord de l'*Émile-Héloïse*, que je ne reverrai plus. Le cœur gros, je

me sépare de nouveau de ces compagnons qui se préparent, de leur côté, à de rudes épreuves. Le faible tonnage du petit vapeur en fait le jouet des moindres lames, et, certes, affronter la traversée d'Aden à Nossi-Bé à cette époque, dans de semblables conditions, est aussi dangereux que de s'abandonner aux populations çomalis !

Me voilà parti. Farah, dans une embarcation, suit par mer avec mes bagages.

Au sortir de Merâya, je longe la plage et le sentier tracé à travers les vastes steppes, dont le sol, formé de sable rougeâtre, est recouvert d'une végétation rabougrie. Ouarsamah m'accompagne; nous devons rejoindre le sultan, qui a pris les devants avec ses gens.

Je le retrouve au village de Guesli. Il assiste au débat du *chirki* ou conseil et juge quelques différends.

Je me repose une heure ou deux à cette première halte et repars pour Bender Felek.

D'après les instructions d'Ali Nour, comme il nous est interdit de passer dans le territoire du port d'Alloulah, avec lequel le sultan est en guerre, nous doublerons par mer Ras Felek et la ville ennemie, pour atteindre Bouah. Là, nous pourrons sans doute nous procurer des chameaux pour le transport de mes bagages et nous enfoncer dans l'intérieur, pour gagner Berguel avec une caravane constituée.

Le boutre sur lequel nous prenons place le lendemain de bon matin, porte, outre sa cargaison, quatre-vingt-deux passagers. Chacun se case où il peut. On hisse avec force cris la grande voile, et l'embarcation prend péniblement la mer.

Les hostilités avec Alloulah sont actuellement circonscrites entre quelques familles notables, car, à mon grand étonnement, nous mettons en panne par le travers de la ville, et dix hommes vont chercher à terre des outres pour faire la provision d'eau au puits de Bouah.

Depuis que je n'ai vu Alloulah (1878), ce port a tout à fait changé d'aspect.

Son chef, Yousouf Ali, en se déclarant indépendant du sultan des Medjourtines, s'est constitué un petit sultanat. Des forts blancs, crénelés, à trois étages, s'élèvent au milieu de cases qui paraissent plus propres et plus spacieuses que dans les autres villes de la côte.

Sur l'un de ces ouvrages de défense, flotte un pavillon rouge avec un croissant blanc surmonté d'une étoile. Ce n'est plus le pavillon musulman de la libre Medjourtine ; c'est le drapeau du vice-roi d'Egypte, dont Yousouf a sans doute accepté le protectorat pour en imposer à ses ennemis (1).

Bouah, où nous débarquons, est une vaste arène de sable au bord de la mer. Dans le sud, une grande

(1) Les Medjourtines n'ont jamais voulu, en effet, reconnaître le protectorat que l'Angleterre a accordé à l'Egypte par le traité secret d'août 1877, sur la côte orientale, jusqu'aux dépendances du sultan de Zanzibar, c'est-à-dire jusqu'au « pays des Bénadirs. »

chaîne de montagnes court sur Merâya ; à l'est, se dresse le mont Ouregsmah, au pied duquel fait tache un petit bois d'acacias ; à l'ouest, dans le lointain, le cap Ras-Felek se profile à la suite d'une longue dune moitié rocheuse, moitié sablonneuse, et au premier plan apparaît une petite oasis d'une trentaine de palmiers.

Partout, à peu de profondeur du sol, sont creusés des trous dans le sable, où l'on puise une eau excellente. Tout auprès, des nuées de perdreaux prennent leurs ébats.

Dès la descente à terre, qui a lieu presque à la nage, des groupes se sont formés. Les vieillards font leurs recommandations à ceux qui poursuivent la traversée et l'on élimine les bouches inutiles pendant que les embarcations s'approvisionnent d'eau. Au moment de la séparation, les adieux changent de caractère et se terminent par une rixe sanglante, à l'issue de laquelle un homme reste sur le terrain, mortellement frappé.

Ali Nour et le sultan me quittent pour rejoindre le village de Béridé, par voie de terre.

Nous comptions, je l'ai dit, trouver à Bouah des chameaux, et gagner tout droit Berguel sans passer par Guardafui. Nos espérances sont déçues. Nous partirons avec Farah pour la même destination que mon guide, dans une petite barque, tandis que Ouarsamah suivra le sultan et sa troupe afin d'avoir

tous les renseignements possibles sur les fameux vestiges des premiers habitants du pays çomali qu'on doit nous montrer.

Nous sommes six dans cette frêle embarcation, dont la voile se déchire à la première manœuvre. Le même coup de vent nous pousse à la plage, et, sans l'aide de quelques hommes, je chavirais complètement avec mon petit matériel.

Trois vieillards, qui se rendent à Tohen et qui ne peuvent faire le chemin à pied, avaient pris place à mes côtés. En présence du mauvais temps, ils préfèrent attendre un peu d'accalmie pour reprendre la mer. Je leur confie la garde de mes bagages; quant à moi, je suis décidé à poursuivre ma route.

Je m'aperçois, en faisant débarquer mes armes et quelques petits accessoires, que j'ai laissé à bord du boutre ma boîte d'herborisation et divers autres objets.

Farah va me les chercher. Comme il tarde à venir, je prends les devants, seul, espérant qu'il me rattrapera bientôt.

Je double la pointe d'Ouregsmah, et rentre dans le grand cirque formé par les monts El Kalot et Addé; dunes de sable, lagunes desséchées, fourrés de broussailles et de tamarins: triste et lugubre solitude troublée seulement par les appels des chiens sauvages.

J'avance avec peine sur le terrain mouvant. Bientôt la nuit me gagne. En vain j'interroge le lointain pour découvrir un feu qui me révèle une case. J'ai

marché quatre heures sans atteindre le village, qu'on m'avait cependant dit être très proche.

Je m'arrête pour passer la nuit sur la plage. Une soif ardente me dévore, et je commence à regretter de m'être mis en route trop à la légère. Accroupi sur le sable, je cherche à me distraire en regardant se jouer dans les vagues phosphorescentes qui meurent à mes pieds, des myriades de petits poissons. Parfois, cette petite armée, dispersée tout à coup par la venue de l'ennemi qui les poursuit, ressemble à une pluie d'étoiles filantes fuyant sur le trajet d'un météore lumineux.

J'entends chanter; c'est Farah qui me rejoint. Peu s'en est fallu que, malgré lui, il ne parte pour les Indes, car, chassé sur ses faibles ancres, le boutre, au moment même où il s'y trouvait, avait failli prendre le large.

Sans le savoir, nous sommes à côté du sultan et de son escorte, et à une centaine de mètres à peine de Béridé. A notre réveil seulement nous nous en apercevons en voyant les misérables huttes, moitié en planches, moitié en chaume, qui forment ce petit village.

C'est un cantonnement provisoire de bédouins établi, depuis une quinzaine d'années, au pied du Gebel-Addé dont la pointe plonge dans la mer.

Là, en 1862, fut massacré tout l'équipage d'une embarcation anglaise, sur l'instigation d'un na-



Le cap Guardafui et la vallée de Tohen. — Vue prise du sommet du cap Chenaref.

turel encore vivant; cet homme, très redouté dans le pays, était absent lors de mon passage.

Après quelques heures de repos, nous nous mettons en route vers Dama, petit port du versant nord-ouest de Guardafui.

Comme mes bagages ne me sont point encore parvenus, je laisse Farah pour les escorter et se rendre directement à Tohen.

Deux pirogues, chargées d'une véritable grappe humaine, nous portent de l'autre côté du Gebel-Addé, dans une petite crique, pour éviter un passage impraticable par terre.

Nous escaladons les falaises pour les suivre ensuite par un sentier à pic, véritable corniche de cent mètres d'élévation au-dessus de l'abîme. J'hésite parfois à mettre un pied devant l'autre, me cramponnant aux rochers. On m'a complètement débarrassé de mon sac, de mes armes et de mes chaussures, car le moindre faux pas me précipiterait dans le vide.

Notre file indienne avance avec lenteur, se mettant parfois à quatre pattes, pour passer sous des blocs énormes retenus comme par enchantement au-dessus de nos têtes. A un moment, nous dominons un campement de pêcheurs de requins. Les formes humaines qui courent sur le sable blanc autour de leurs huttes, vues de si haut, ressemblent à des termites sortant de leurs nids.

Cette marche pénible et dangereuse ne dure pas moins de deux heures (1).

Nous voici maintenant en face d'une immense déchirure de rochers, s'ouvrant sur une lagune aride. Au milieu de pierres noircies comme par le feu, d'où s'élèvent quelques arbustes épineux et quelques *olibanum*, se trouve une source d'eau chaude, légèrement sulfureuse.

L'eau refroidie est parfaitement potable. Un Çomali va la puiser, en rampant dans un trou où il disparaît tout entier.

Au coucher du soleil nous sommes à Dama.

(1) C'est dans les grottes de ces montagnes du Gebel-Addé que vécut, miraculeusement nourri par la main de Dieu, Darot, Arabe féroce. D'après la tradition, il fut le prédicateur de l'islamisme dans le Çomal, vers l'an 85 de l'Hégire.

J'aurai l'occasion de revenir, dans le chapitre de mon ouvrage exclusivement consacré aux origines, sur cette légende curieuse, car l'un des descendants de Darot, Harti ou Jabarti ben Ismaïl, est considéré comme le père des quatre fils, Medjourtine, Déchichi, Ouarsanguéli et Dolbohante, eux-mêmes pères des quatre tribus de ce nom, dont l'histoire conserve les descendances ci-dessous:

HARTI dont les quatre fils créent les tribus

- **Dolbohante**
  - Les Farah
  - Les Naleyah
- **Ouarsanguéli**
  - Les Ba-Medjourtin
  - Les Bogueslébé
  - Les Bridour
- **Déchichi ou Mour Hassen** — Ont fusionné avec les Medjourtines. — Habitent Bour Gaben, Bender Baad et Bender-Gâsem.
  - Les Hoûgar
  - Les Rer-Haji
  - Les Mogador
- **Medjourtine**
  - Les Haoual
    - Les Noleiss
      - Les OsmanMahmoud
        - Les Badir
        - Les Baïaroub
        - (Habitent le littoral, les villes, ou Bender)
      - Esa Mahmoud
        - Les Ali-Esa
        - Les Aboubèkre-Esa
        - (Bédouins)
      - Omar Mahmoud
        - Les Sementar-Egallé
        - Les Farah Egallé
        - (Bédouins)
    - Les Hamanlé
  - Les Benaïa — Habitent Bender-Ziyaddah
    - Les Ali Odaouereh
    - Les Hamed Odaouereh
- **Autres tribus çomalis Medjourtines.**

Sala Jibraïl	Chalé Duégué	Rer Mahmoud
Ali Jibraïl	Kaskeradé	Rer Bédian
Ali Séliman	Lelkassé	Amarti Ouak
Souacron	Aoûr Tableh	Habarti Ouak
Ismaël Séliman	Ouèdel Mègar	Taballah
HoûgarSéliman	Guésé Gouled	Gamazor
Abder Hamed	Haouà-Ouarsamah	Arabs

Dama et le port voisin d'Olök sont deux agglomérations de misérables huttes servant de pied à terre aux pêcheurs ou aux marins qui viennent reconnaître Guardafui, soit de l'Arabie, soit de Socotora.

Ces deux mouillages sont excellents, quelle que soit la mousson qui souffle ; malheureusement, il n'y a pas d'eau, et les naturels sont obligés d'aller s'approvisionner à Tohen, au moyen de petits ânes employés au transport des outres.

Le sentier de Dama à Tohen traverse des dunes de sable et quelques mamelons couverts de broussailles sur lesquels paissent de maigres troupeaux de moutons et de chèvres.

Chemin faisant, je ramasse quelques coquilles terrestres d'espèces nouvelles (1). Mes guides appellent mon attention sur une série de sépultures anciennes, mais ces tas de pierres n'offrent rien de particulier qui doive arrêter mes observations.

Le Tohen, qui donne son nom au village, est un torrent de peu de largeur. Du haut d'un petit plateau dominant la vallée qu'il traverse, j'embrasse à vol d'oiseau le cours de son lit, en ce moment à sec.

Etroitement encaissé d'une part par la chaîne de Guardafui mourant à Ras-Assir, de l'autre par les montagnes de Ras-Chenaref, continuation des montagnes de Merâya, le Tohen court de l'ouest à l'est au milieu d'une végétation fort clairsemée, mais qui

(1) *Helix çomaliana, H. Tiani, H. Tohenica, H. Pisinaformis, H. desertella, Bulimus labiosus.* — J.-B. Bourguignat.

repose nos yeux fatigués par la réverbération des sables ou du sol aride au travers desquels nous avons marché jusqu'ici.

De nombreux campements de bédouins profitent de ces ombrages.

Avant de se déverser dans la mer, le Tohen forme une petite mare alimentée par une source d'eau très bonne. C'est aux abords de cette flaque qu'est le village, pauvre amas de huttes construites avec les épaves des navires naufragés et recouvertes en *macoutis* (1) de palmier. Il n'y a ni fort, ni mosquée en pisé comme dans les autres ports, bien que les habitants soient assez nombreux. On sent qu'ils sont là pour ainsi dire à l'affût de quelque sinistre maritime leur apportant de riches épaves.

Un auteur parle même d'un cheik établi à Tohen qui passerait sa journée à invoquer Mahomet afin que le Prophète, exauçant ses prières, envoie nombre de bâtiments à la côte. Pour ma part, je n'ai pas eu l'occasion de constater l'existence de ce singulier personnage.

Nous nous arrêtons avec le sultan sous un bouquet de *damas*, grands arbres au feuillage très épais et dont le bois, fort dur, sert à construire les embarcations (*Combratacea*, spec.).

Les habitants du village se portent à notre rencontre. L'arrivée du sultan est saluée par quelques coups de feu.

(1) *Macouti*. Nom employé à Zanzibar pour désigner les toitures des cases en feuilles de palmiers.

Noûr Osman se trouve là pour recevoir son illustre pupille. J'admire avec quelle déférence parle à cet enfant ce vieillard qui, en réalité, est le véritable chef de toute la Medjourtine.

On dirait qu'il veut, par son exemple, assurer à ce monarque de vingt ans dont l'attitude justifie si peu le respect, quelque considération parmi son peuple et ses guerriers.

Je dois d'ailleurs profiter de cette circonstance pour rendre au tuteur d'Osman Mahmoud cette justice, qu'il est le seul homme de quelque valeur que j'aie rencontré parmi ce peuple sauvage. La réflexion qu'il apporte à chacun de ses actes, l'autorité de ses discussions au sein des conseils, révèlent une grande énergie et des tendances à asseoir en Medjourtine une organisation politique solide et capable d'assurer dans ce malheureux pays une tranquillité analogue à celle dont jouissent les populations de la côte d'Arabie, avec lesquelles il est en rapport.

Noûr me questionne très longuement sur le but de mon nouveau voyage, et il me promet sa protection et son amitié, non toutefois sans hausser les épaules avec un sourire ironique à l'exposé de mes projets.

Sur son instigation, une femme nommée Kadija me donne l'hospitalité dans une des deux pièces de sa case. L'autre est occupée par le sultan lui-même.

La violence du vent qui ne s'est pas calmée depuis notre départ de Bouah, me contraint à attendre mes bagages pendant quatre jours. J'emploie tout ce temps à parcourir la vallée du Tohen, recueillant

çà et là quelques plantes et quelques coquilles terrestres, mais l'absolue sécheresse rend mes récoltes extrêmememt difficiles.

Je rencontre, non sans surprise, tout à fait dans le haut du torrent, un petit jardin entretenu par deux esclaves souhaélis. Ils y cultivent des patates. Heureuse trouvaille qui viendra à propos faire diversion au riz bouilli, au mouton et au lait dont se compose habituellement ma nourriture.

Dans le cours de ma conversation avec Noûr Osman et des vieillards qui me rendent de fréquentes visites, j'apprends qu'indépendamment des vestiges laissés par les anciens à Khor Abdaham et près de Berguel, vestiges que je verrai plus tard, il existe aussi sur le versant N.-O. de Assir (1), tout près d'Olok, des traces d'habitations d'époque fort reculée.

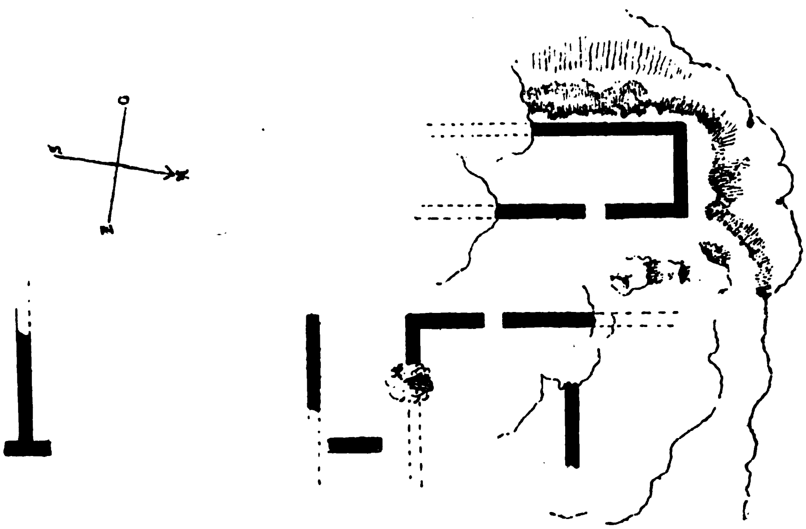
Je pars avec Farah pour cette destination. Après quelques heures de marche, nous voici au sommet du cap Guardafui. A nos pieds les trois ou quatre huttes d'Olok font tache noire sur le sable blanc.

Les ruines sont sur le flanc de la montagne, au bord de la mer, sur un petit rocher de dix mètres de hauteur environ. Le sable les a recouvertes, et laisse à peine entrevoir les fondations taillées dans le roc sur un plan très régulier.

(1) Nom donné par les indigènes au cap Guardafui.

Je ramasse tout à côté, dans un petit ravin, des débris de poteries, un fragment de meule de caractère romain, mais je ne trouve rien qui permette d'assigner dès l'abord une date précise à ces vestiges.

Quelques Çomalis d'Olok qui nous ont rejoint, me



Ruines d'Olok.

rapportent qu'on a découvert jadis aux alentours des petites pièces d'argent. Elles représentaient, disaient-ils, un *chemburo* (un oiseau), et avaient la grosseur d'un écu de trois francs. Mais jamais personne n'a osé fouiller ces demeures des *Gallas* (1) d'autrefois, des chrétiens, des *Farsis*, de peur d'en voir sortir de mauvais génies (*cheïtan*).

(1) J'attire ici l'attention sur ces noms de *Gallas* et de *Farsis* donnés par les Çomalis aux anciens habitants de leur pays avant l'invasion de l'islamisme.

Ces désignations auront leur poids dans les conclusions que je tirerai plus tard de mes découvertes ethnographiques.

Tout au-dessus de ces ruines, à quelques centaines de mètres, par suite d'éboulements, le rocher est aujourd'hui à pic.

On y voit de nombreuses excavations dont l'une qu'il m'est impossible d'atteindre, à mon grand regret, porte des traces de murailles en pierres sèches.

Après avoir relevé soigneusement le plan de ces constructions, je regagne Tohen avec mes guides. Pendant tout le trajet, ils rient beaucoup de me voir chargé, sans s'expliquer pourquoi, d'un sac pesant, rempli des débris que j'ai ramassés. Ces débris pour eux, n'ont pas plus de valeur que les cailloux du chemin, mais aucun se garde bien de m'offrir de me débarrasser de mon fardeau.

A ma rentrée au village, on assiège ma case pour voir mes croquis et me demander des explications. Me voilà faisant un cours d'histoire à des sauvages. Ils ne s'intéressent, dans les traditions du passé, qu'à celles d'après lesquelles les premiers habitants de leur pays étaient des *Kofri* (païens), convertis à l'islamisme par Jabarti-ben-Ismaïl, ou chassés comme infidèles, sur leur refus d'embrasser cette religion.

La vue de mes esquisses, et surtout d'un levé des abords du cap, provoque quelques réflexions de la part de ces esprits inquiets et toujours méfiants, intrigués par mes courses dans la montagne.

Noûr s'efforce de calmer leurs appréhensions, car déjà on voit en moi un espion qui vient prendre des

notes pour faciliter l'occupation de la Medjourtine. Ramasser des coquilles, des plantes, préparer des oiseaux, n'est pour eux, de ma part, qu'un prétexte à des investigations. Je n'en continue pas moins à récolter le plus de documents possibles; mais Ali Noûr et son père veulent gagner Berguel et je dois me disposer à les suivre.

Avant mon départ j'assiste à une scène des plus émouvantes.

Depuis près d'une semaine, les Çomalis se réunissaient chaque jour sous les grands *damas*, et les débats du chirki prenaient parfois une allure très animée.

Il s'agissait, paraît-il, du détournement de petits saumons d'or provenant d'un navire brisé à la côte. Un vieux pêcheur les avait ramassés sur la grève, où les vagues les avaient roulés, et les avait gardés sans rien dire.

Or, d'après les coutumes du pays, cette trouvaille devait en partie, sinon en totalité, rentrer au Trésor public, employé à acheter la nourriture des prétendus gardes du corps dont s'entourent dans leurs courses Noûr Osman et le sultan.

De là, grande fureur contre le vieillard qu'on accuse. Pour le convaincre de son méfait, qu'il nie avec énergie, on va le soumettre à l'épreuve du feu.

Près d'un hangar couvert de chaume qu'entoure la foule hurlante et furieuse, un esclave active un brasier dans lequel il chauffe à blanc un morceau de fer.

Le malheureux condamné, agenouillé, marmotte en tremblant des prières. A côté de lui on a placé un baquet d'eau destiné à ses ablutions.

Deux hommes tendent une corde de quatre mètres de long environ.

Le supplicié devra en faire deux fois l'allée et venue, tenant entre ses mains le morceau de fer incandescent. Son innocence ressortira s'il échappe aux terribles brûlures.

Au dernier moment, on lui offre de transiger en avouant sa culpabilité et en donnant au sultan 200 thalaris (environ mille francs) et un esclave. Il refuse et persiste dans ses dénégations obstinées.

Alors la foule s'exaspère. Elle s'impatiente et veut connaître le dénouement de cette inquisition. Le cercle se resserre, et le pêcheur, avec une rare énergie, après avoir invoqué Allah une dernière fois, s'avance pour subir cette atroce épreuve.

A ce moment, un homme avec lequel je me suis lié d'amitié depuis, se jette aux pieds de Noûr et du sultan, demandant grâce.

Mes regards se portèrent sur le jeune Mahmoud qui, sans répondre, se brossait tranquillement les dents avec un morceau de bois de *addé* (1); pas la moindre émotion ne se lisait sur son visage. Par bonheur, Noûr, moins indifférent, pencha pour l'indulgence. D'un geste, il arrêta l'exécution, ac-

(1) Les Çomalis, pour conserver la blancheur de leurs dents, les frottent constamment avec le bois du *addé* (*Capparis sodata.*) L'essence de cet arbuste a la propriété d'assainir et de fortifier les gencives.

ceptant pour son pupille un esclave et 60 thalaris d'amende que lui offrait l'intercesseur.

Au moment où il s'écarte de la foule, ses yeux rencontrent les miens. Avec un sourire malicieux qui semble interroger mes impressions, il me dit avoir fait grâce au coupable par égard pour moi.

Ce n'est pas la première fois, ajouta-t-il, que le vieillard subissait une épreuve de cette nature. Pour le même fait, il avait déjà été soumis à l'épreuve des charbons ardents, dont il était sorti sain et sauf. Des circonstances aggravantes s'étaient ajoutées à la première accusation. On avait voulu le soumettre une dernière fois au supplice, pour tâcher de découvrir l'exacte vérité.



Oreiller çomali.

Le sentier qui conduit de Tohen à Berguel passe par la pointe Ras Chenaref; il est aussi difficile et

dangereux que la corniche du Gebel-Addé; aussi, pour éviter ce mauvais pas, je profite d'un boutre qui descend sur Mogadoxo et Zanzibar. Le capitaine doit s'arrêter d'abord à Berguel pour alimenter un comptoir arabe; il se chargera du transport de mes bagages.



Intérieur d'un gourgui çomali.

CHAPITRE III

En mer. — Débarquement à Ogate. — Heureuse rencontre. — Les ruines de Khor Abdaham. — Gorgori. — Berguel. — La case de Noûr Osman. — Le camp de Berguel. — Départ de Berguel pour Bender-Khor. — Ma caravane. — Dadaballo. — Le Trigonocéphale. — Déïlah. — Ouncho. — Dabané. — Sadam. — Dagagnad. — Modié. — El-Guel. — « L'Huître et les Plaideurs. » — Naàsso. — Bour-Chérad. — Les gorges du Togouèni. — Garabtour. — Medloò. — Arrivée à Bender-Khor. — Comment je dérobai un crâne dans une sépulture. — Départ pour Merâya. — Golfi. — Un pas critique. — Rentrée à Merâya.

J'espérais en être quitte pour quatre heures de navigation, tout au plus. La malchance me retient pendant deux jours dans cette barque, où le dégoût que me cause une odeur infecte s'ajoute au mal de mer qui me torture.

N'y tenant plus, je décide le capitaine à me mettre à terre, malgré la violence des lames ; il y consent avec complaisance et mon débarquement s'opère sur les épaules de quatre esclaves robustes qui me maintiennent sur une sorte de chaise en bois au-dessus de la vague. Je puis ainsi éviter que mon carnet

de notes et mes instruments subissent le même sort que mes armes et d'autres petits paquets laissés à mes gens, car ces derniers chavirent avec l'embarcation et arrivent à terre à la nage, roulés par le flot.



Heureusement une chaleur torride a vite remédié à ce petit accident.

Nous nous joignons à quelques Çomalis que nous rencontrons sur la plage et faisons route sur Berguel, en longeant les grandes steppes qui courent aux pieds des monts Gorali.

Nous traversons successivement les lits des torrents qui en descendent, Ogate, Fagolé et Abaïero. La nuit nous gagne et dans l'obscurité nous marchons presque à l'aventure au milieu des dunes.

Mes guides s'arrêtent et éventent; ils viennent de sentir un feu dont peu à peu nous distinguons la clarté.



Berguel, et dans le lointain le cap Chenaref. (Vue prise du côté sud.)

Ils me recommandent alors le silence. Les feux dont nous apercevons la lueur sont allumés assurément par des bergers. Arrivons à surprendre ces derniers, sans bruit, et nous avons chance de dîner ce soir avec du mouton. Si, au contraire, on devine notre approche, en quelques minutes tous les troupeaux auront délogé, car les nomades craignent à tel point les rôdeurs, qu'au moindre bruit ils s'empressent de déguerpir et changent de résidence pour éviter leurs déprédations ou leurs exigences.

Ce système nous réussit; nous tombons à l'improviste au beau milieu d'une famille accroupie autour du foyer, à côté d'un parc où est massé le bétail.

Les pourparlers sont entamés, et quelques minutes après, deux moutons superbes sont saignés, dépecés et dévorés. Les affamés qui m'entourent se disputent les lambeaux de chair à peine cuite.

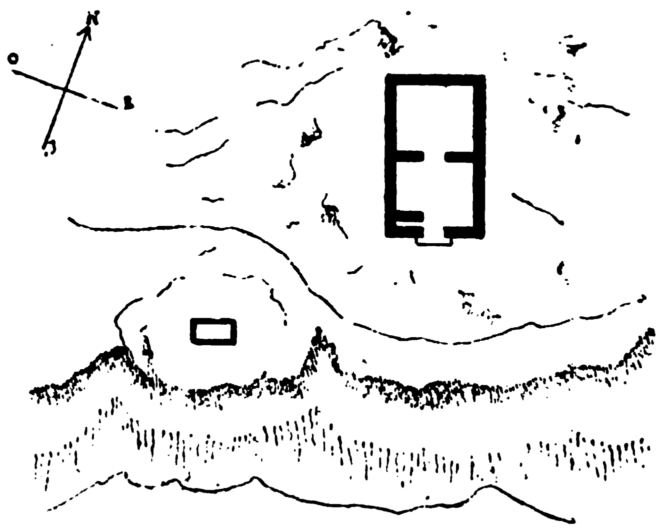
La nuit est très froide, une humidité pénétrante imprègne nos couvertures. Au point du jour, nous sommes sur pied. J'ai hâte d'atteindre Khor Abdaham, car tout auprès je dois, au dire de mes guides, trouver des ruines intéressantes.

Khor Abdaham est un torrent qui débouche d'une gorge étroite du Gorali, dans une petite vallée fertile, au milieu de grands damas. Ce cours d'eau se déverse dans une lagune salée, bordée de tamarins. Les naturels se procurent, comme à Bouah, une eau assez bonne en creusant dans le lit du ravin quelques trous peu profonds.

Ce n'est point à Khor Abdaham même que sont

les ruines, mais sur la route de Berguel, à quelques kilomètres. On y arrive par un chemin pénible et accidenté longeant le bord de la mer.

Sur un petit plateau, s'élèvent encore à un mètre environ au-dessus du sol, les restes d'une construction presque carrée, composée de deux pièces. Les appareils sont en pierres parfaitement taillées et assemblées.



Ruines de Khor Abdaham.

Aux abords, sur un petit mamelon, je remarque comme une sorte de sépulture de forme carrée.

Pas le moindre vestige de poterie ou autre objet; seule une corniche brisée avec trois moulures sort à fleur de terre dans le milieu de la première pièce. Là, de la part des indigènes, je ne puis obtenir d'autres renseignements, sinon comme à Olok, que les

traditions attribuent ces vestiges aux Gallas, Farsis et Kofri d'autrefois. Je voulais m'arrêter et fouiller; les Çomalis s'y opposent et me donnent à peine le temps de prendre un croquis.

Nous franchissons une série de collines et de mamelons, traversant des sables brûlants, et vers midi nous atteignons le puits de Gorgori (puits des vautours).

Aux abords, quelques bédouins abreuvent leurs troupeaux au moyen de grands réservoirs en peau. Une nuée de corbeaux et de merles cuivrés prend ses ébats sur le dos des chameaux, qui ne semblent pas s'émouvoir de ces importuns, et broutent avec peine, ça et là, quelques pousses d'acacias.

Nous approchons de Berguel. Au milieu d'un bouquet de verdure, se détachent, dorées par les rayons du soleil couchant, les misérables tours en pisé du village. Dans le fond, vers notre gauche, s'étend comme une ligne noire le cap Ali-Besquèl; à notre droite court la chaîne escarpée du Gorali qui va mourir à la vallée du Jembeloudy.

Ce paysage est animé d'une vie qui contraste avec l'aspect désolé des terres que nous venons de parcourir.

Berguel, de loin, ressemble à un village de quelque importance. En vérité, on est déçu quand on y arrive. Ses fortins ne tiennent pas debout, ses cases sont des plus misérables et à peine couvertes de nattes. Il y a là tout au plus quarante habitants, tous employés au service de deux ou trois Arabes trafiquants.

Noûr Osman a cependant choisi pour résidence ce port du territoire des Medjourtines. Il y habite avec sa femme, qui est la fille du ***guérad*** (1) ou chef des Ouarsanguélis.

Je supposais que ce haut personnage avait une installation digne de lui. Sa hutte, tout aussi modeste que celle des autres Çomalis, comporte seulement quelques accessoires de plus. C'est le véritable gourgui (2), c'est-à-dire une sorte de ruche ronde, formée par des cerceaux en bois et en joncs entourés de cuir, supportés par des bâtons croisés et une flèche centrale. Les peaux de bœufs et les nattes en paille et en écorce qui la recouvrent la rendent imperméable, même aux plus fortes pluies. De nombreuses calebasses pour le lait, pour la graisse, des sacs en cuir pour le linge, le tout recouvert de cauries (3), la selle et la bride, les armes du guerrier en décorent l'intérieur. Dans le milieu deux grands tapis en peaux de chevreaux servent de couchette. Dans un coin, une marmite en terre repose sur trois pierres, à coté de quelques plats de bois. Voilà le mobilier de Noûr Osman qui a cependant eu en mains toute la lingerie et les beaux services de plusieurs superbes paquebots de diverses nationalités, naufragés à Guardafui.

Noûr m'assigne comme résidence une case qu'il vient de faire restaurer exprès pour moi, en cohabi-

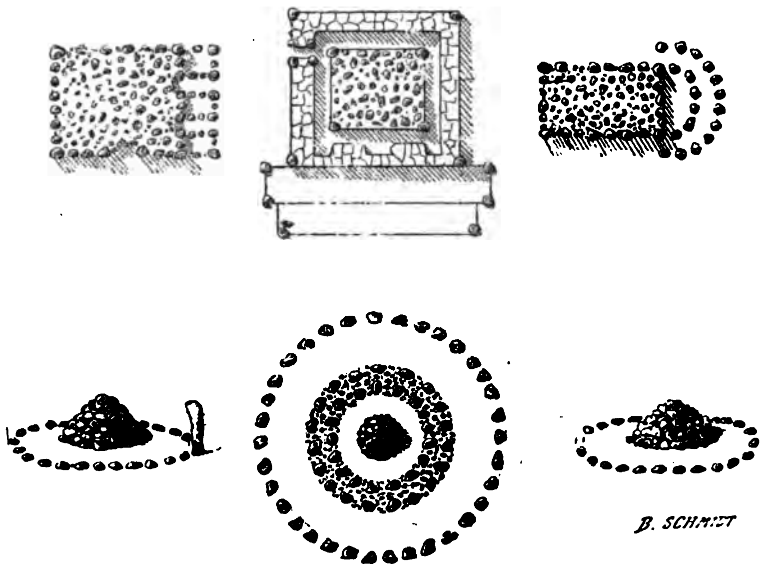
(1) Les Ouarsanguélis n'ont pas, comme les Medjourtines, un sultan, mais un chef appelé *guérad*.

(2) C'est le nom que les Çomalis donnent à leurs huttes. — Les Arabes du Tell disent *gourbi*.

(3) Coquillages.

tation avec une famille, et pour fêter ma bienvenue, il m'envoie deux moutons superbes.

C'est dans l'arène de Berguel que son fils me conduit voir d'autres traces des premiers habitants de la Medjourtine.



Tumuli du camp de Berguel.

A mi-chemin de Binnah, aux abords d'un torrent, s'ouvre un grand emplacement borné par des blocs de rochers et ayant tout l'aspect d'un camp. D'immenses tumuli en forme de couronnes, d'autres en forme de pyramides tronquées, massifs de petits cailloux maintenus par de grosses pierres, d'autres enfin de formes plus variées, semblent marquer le lieu où se tenait le chef entouré de son état-major. Sur le bord de la mer, à côté d'une lagune ombragée

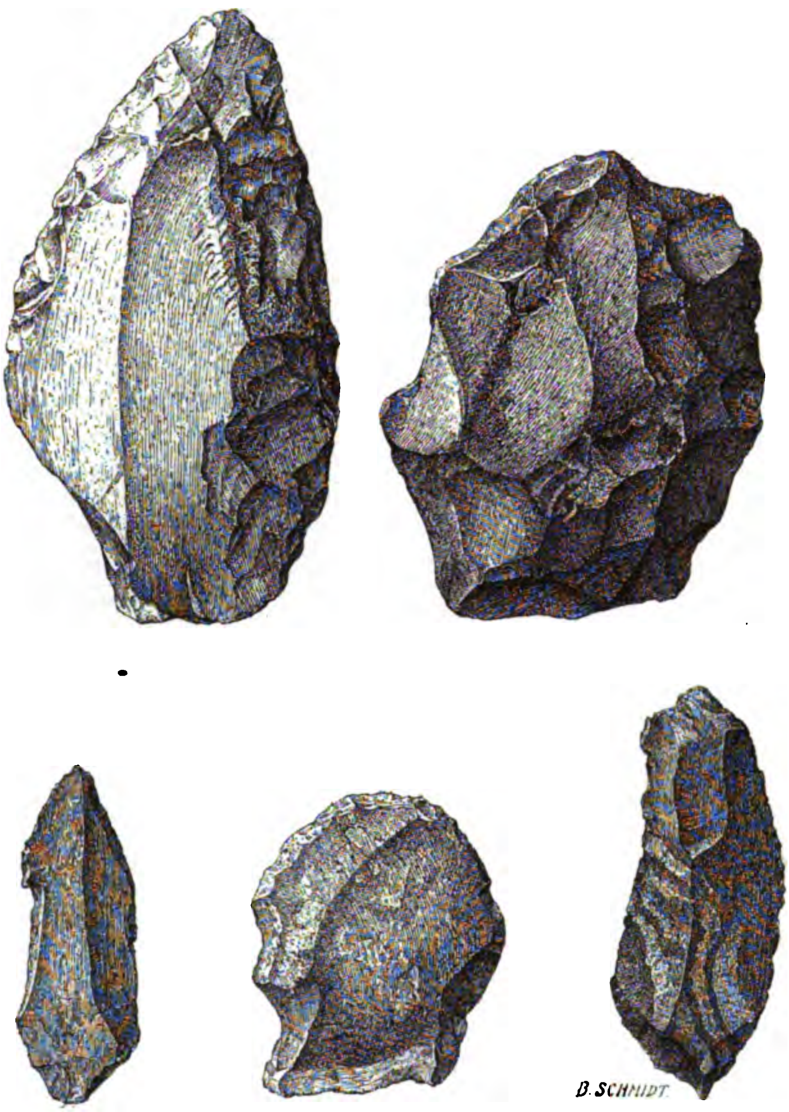
par des damas, je trouve des monceaux de coquillages, des détritus de cuisine, des ossements de poissons et de tortues, traces probables du passage d'un peuple ichthyophage. Tout auprès, çà et là dans le camp, des silex, sous forme de couteaux, masses, pointes de flèches, puis des fragments de poterie grossière, du fer, du bronze, enfin des éclats de bombes.

Dans ce mélange de débris de tous les âges, pas un document décisif. Je les ramasse cependant avec soin et relève les formes de ces tas de pierres. Je fouille, en l'absence de mon guide qui m'a laissé seul, sous un petit amoncellement de cailloux qui simule une sépulture ; j'y découvre à fleur de terre une perle bleue en verre, très petite.

J'ai, depuis, comparé ces documents à mes découvertes postérieures, et une étude attentive m'a amené à croire que je me trouvais à Berguel, sur l'emplacement du camp de ces ichthyophages, dont nous parlent Artémidore et Strabon. Au séjour de ces peuplades se rapportaient silex, détritus, ossements de poissons et terrassements en pierre. Les autres vestiges : éclats de bombes, cuivre, etc., se rattachent sans doute à la conquête de la côte orientale par les Turcs et les Portugais.

Des pluies torrentielles surviennent et, dans la nuit du 8 au 9, nous subissons un véritable déluge.

Je projette donc de regagner rapidement Merâya



Types des silex recueillis au camp de Berguel et sur tout le parcours de mon exploration.

en traversant l'intérieur de Berguel à Bender-Khor, car je fais de maigres collections en restant dans ces parages.

Il me faut des chameaux pour ma caravane. Noûr Osman se charge de me les procurer, mais son autorité se heurte à toutes sortes de difficultés de la part des naturels pour les décider à m'accompagner. Tous semblent avoir peur de sortir de leur village. Leur méfiance et leur inquiétude est grande de me laisser pénétrer dans leur pays.

Enfin, à force d'argent et de persuasion, après trois jours de pourparlers, je puis organiser mon départ.

Noûr me recommande à la vigilance de mes guides et me donne comme compagnon de route un des cousins du sultan, le jeune Moussa Mohamed, enfant de 14 ans, qui désire aussi retourner à Merâya. Tous les bédouins de l'intérieur le connaissent, m'assure-t-il, et obéiront à ses moindres désirs.

Le village entier assiste à notre départ et le commente. Ma caravane comprend mon chamelier, un âne, quatre chameaux, leurs quatre conducteurs, quatre hommes d'escorte, mes deux serviteurs et le jeune Moussa.

Peu s'en fallut qu'elle ne s'augmentât encore, car il rentrait dans les vues des naturels de me rançonner le plus possible. Aucun de mes suivants, selon les habitudes du pays, ne portait rien en dehors de ses armes; mais, alors que deux hommes auraient parfaitement suffi pour les bêtes qui marchaient en file, on m'en imposa quatre. Plus

tard, chez les Ouarsanguélis, on me força à prendre, en dehors de mon escorte, deux hommes par bête, le conducteur et le chargeur. Les hommes d'escorte se sont toujours refusés, pendant mon voyage, à aider au moindre paquetage.

Prévoyant les difficultés que j'aurais à faire arrêter notre convoi quand je le voudrais, pour ouvrir mes caisses ou faire mes observations, je m'ingéniai pour organiser sur le dos de mon petit âne un bât contenant le matériel nécessaire à mes travaux. Herbier, instruments, bocaux, pinces, marteau de minéralogie, etc... J'avais tout à portée, et ce système me fut, durant mon expédition, de la plus grande utilité.

Au sortir de Berguel, nous nous dirigeons vers Dadaballo. Dadaballo est une source dont l'eau, d'une limpidité de cristal, se déverse, par une série de petits bassins garnis de mousse, dans le ravin portant le même nom. Les bords de ce ravin, qui va se jeter à la mer, en passant derrière le camp dont j'ai parlé plus haut, sont jalonnés de grands tumuli circulaires et symétriquement disposés.

Le site est des plus étranges et des plus pittoresques, et je commence à déplorer amèrement d'avoir, dans la précipitation de mon départ de Merâya, laissé mes appareils de photographie avec le reste de mes bagages.

Les bédouins marchent généralement du point du jour jusque vers neuf ou dix heures ; ils repar-

tent à une heure jusqu'à quatre ou cinq, évitant ainsi les rayons obliques du soleil, qui, d'après eux, fatiguent les chameaux.

Ils dérogent à cette habitude s'ils y sont contraints pour atteindre un point de halte ou pour fuir les poursuites de l'ennemi.

Nous nous arrêtons sous les ombrages du torrent. J'accroche à un grand arbre mon sac et ma ceinture. La végétation, très fournie en cet endroit, me fait espérer trouver quelques insectes. Un *anthia* (1) superbe m'apparaît, en effet, sur les feuilles mortes qui jonchent le sol.

Je me baisse pour le ramasser. Je recule aussitôt en poussant un cri. Un serpent très court, de la grosseur du bras, vient de s'élancer sur moi, et j'ai senti sur ma main le froid de ses écailles.

La bête hideuse, debout sur la queue, s'est adossée contre l'arbre. Elle a pris une attitude menaçante et balance en sifflant sa large tête en forme de fer de lance. C'est un énorme trigonocéphale (2).

Au dire des naturels, et j'ai pu m'en rendre compte dans la suite, sa piqûre ne pardonne pas.

Revenu de ma surprise, je saisis une de mes armes et broye la tête de l'animal presque à bout portant. En me retournant, j'aperçois mon fidèle Farah à genoux et marmottant une prière, car il m'a cru piqué par la bête.

Nous quittons Dadaballo. Une pauvre femme

(1) *Anthia Revoili* (Luca).

(2) *Echis charinata*, très abondant dans les pays çomalis.

chargée de son enfant et un misérable bédouin, qui comptent vivre en route sur mes faibles ressources, sont venus se joindre à ma caravane.

Nous sommes à Déïlah. Cette région, en se rapprochant de Binnah, s'appelle Aoûr et Gondoli ; le sol est pierreux. Une aridité absolue règne partout.

En divers points, mes guides me font voir les vestiges de constructions en pierres sèches dont je relève les formes curieuses.

Nous allons franchir la chaîne du Gorali, qui prend en cet endroit le nom de monts Goumayo.

L'ascension est pénible. Les chameaux se refusent parfois à gravir des pas difficiles et ne posent leurs larges pieds qu'avec hésitation. Mes hommes les harcèlent avec de petits bâtons pointus.

Des cactus gigantesques et de toutes formes constituent la seule végétation qui s'offre à nos yeux, mais elle s'accroît et devient plus fournie au fur et à mesure que nous nous élevons.

Tantôt, nous traversons des gorges étroites et de petits cirques formés par des cataclysmes qui ont bouleversé le sol. Sur d'énormes blocs de rochers retenus entre les escarpements de ces gorges, comme dans un étau, ont pris racine des lianes dont les longues tiges flexibles et garnies de verdure se balancent dans le vide, supportant de longues grappes de nids d'oiseaux.

A cinq cents mètres d'altitude, sur le plateau de Ouncho, se dresse un mamelon rougeâtre en forme de pain de sucre. C'est le pic du même nom, au

pied duquel jaillit une petite source. Les abords en sont garnis de nids de termites, dont l'agglomération ressemble de loin à un petit village de huttes rondes. Quelques fougères poussent dans les anfractuosités des entablements voisins (1).

Nous sommes au sommet du Goumayo et faisons route vers l'ouest.

Au nord court la grande chaîne des monts Mogor, qui s'amorce au Gorali à l'échancrure de Berguel, et se continue vers le N.-O. par les deux hauts sommets de Belmok. Au pied de cette chaîne serpente la vallée de Dabané, dont les eaux s'écoulent précisément dans le torrent qui passe derrière le village.

Un parc à moutons, délaissé par des bédou ins, nous offre un abri. Nous nous y arrêtons pour prendre notre repas du soir.

Je voudrais y passer la nuit, mais mon chamelier, Haji Yousouf, me fait observer que nous resterons très longtemps sans trouver d'eau, et qu'il faut gagner ce soir la halte de Sadam.

Le clair de lune suffira à mes observations d'itinéraire. Nous nous remettons donc en route.

Le chemin devient encore plus pénible que celui de Goumayo. Il serpente à pic au bord de grandes déchirures du sol, ravins qui tranchent par l'ombre de leurs enfoncements sur la couleur grise des rochers, et vont se déverser plus loin dans une petite vallée

(1) *Cheilanthes radiata.* — Mett.
Selaginella imbricata. — Spring.

se ramifiant au nord à celle du Dabané, au sud à celle de Daffo, vers Gondoli.

Yousouf me détourne quelques instants de la caravane pour me conduire au faîte d'un exhaussement de craie blanche que les naturels appellent Goudaad.

Malgré les brumes, l'horizon qui s'ouvre devant nous est assez vaste. Il laisse à découvert trois mamelons en forme de troncs de cône vers lesquels la caravane se dirige; ce sont les trois Guérigado.

Sadam est au pied de l'un d'eux. Quelques méchantes broussailles et un seul arbre entourent une flaque d'eau desséchée. C'est là un point de halte des bédouins. Une solitude complète règne autour de nous.

Nous campons. On dresse ma tente, dont je laisse un rideau ouvert. On y arrange mes bagages de telle sorte que la caisse de mes instruments touche ma tête; à gauche et à droite sont mes autres colis qui me servent de table, sur lesquels je dépose d'un côté, mes accessoires d'histoire naturelle, au cas où je capturerais quelque sujet nocturne, de l'autre mes armes, pour les avoir à portée.

Mes domestiques doivent veiller à tour de rôle et couchent à mes pieds.

Aux alentours de ma tente, reposent mon chamelier et mon escorte. Les chameaux et l'âne sont entravés. Tout notre campement est circonscrit par une haie épaisse d'arbustes épineux.

La nuit est froide et les grognements des fauves



Ma caravane en marche dans les gorges du Togouèni.

se font entendre; parfois à leurs appels les chameaux cessent de ruminer et essayent de se lever, l'âne tend les oreilles et se met à braire, puis tout rentre dans le silence, et les gémissements de l'enfant se mêlent, par intervalles, aux *Stapfer Allah* de ma sentinelle qui marmotte son chapelet.

Au matin, de Sadam nous gagnons Angoro. La route parsemée de tumuli est si mauvaise, que les naturels eux-mêmes l'ont en plusieurs points désignée par le nom significatif de Dagagnad (chemin des cailloux).

Angoro est une vallée assez fertile, encaissée par deux chaînes de collines formées de stratifications très régulièrement superposées; elle a 600 mètres d'altitude environ au-dessus du niveau de la mer. Très étroite à son entrée nommée Habenit, elle va s'élargissant ensuite, en courant vers le nord-ouest.

Depuis les temps les plus reculés, de nombreux nomades ont dû y séjourner, si j'en juge par les vestiges des emplacements où ils établissaient leurs gourguis. Dans le fond se dressent les deux grands mamelons isolés de Doulbô aux pieds desquels je ramasse un *pterodonte* superbe (1).

A hauteur de ces mamelons, nous faisons brusquement route vers le nord et descendons par un petit col dans une vallée parallèle et de même nature qu'Angoro, dite Modié.

Nous rencontrons en cet endroit une femme con-

(1) Coquillage fossile, *Pterodonta titanoda*. Roch.

duisant une chèvre qui vient de mettre bas. Son troupeau est dans le voisinage ; aussi mes guides allongent-ils la marche, car nous pourrons nous procurer un peu de lait pour notre repas.

J'ai peine à les suivre dans cette descente rapide, et ne puis m'empêcher de m'apitoyer sur le sort de l'enfant de la malheureuse bédouine qui s'est jointe à ma caravane depuis Dadaballo. La tête du petit être, dans les langes en peau qui le retiennent emprisonné derrière le dos de sa mère, reçoit à chaque pas de violentes secousses qui lui arrachent des cris plaintifs.

Nous choisissons, pour passer la nuit, les abords du ravin qui sillonne Ouadi Modié. Ce ravin est la naissance du Khori Togouèni, torrent qui se déverse dans les gorges de Bender Khor et dont nous devons suivre le cours jusqu'à cette ville.

Des femmes gardent seules les gourguis auprès desquels nous arrivons. Leurs maris sont allés porter sur le marché quelques sacs de gomme. Malgré nos instances, elles refusent de nous vendre un mouton ; bien plus, sans raison aucune, elles se mettent à crier à tue-tête, comme si nous avions voulu leur faire le moindre mal.

En quelques minutes, arrivent des bédouins armés jusqu'aux dents, aux figures sinistres, qui nous circonviennent et s'informent. Haji Yousouf et le jeune Mohamed Moussa les calment par leurs explications.

Pendant ce temps, je donne ordre de disposer

mon campement comme la veille, sans dresser ma tente, toutefois, parce que je me sens gêné par la présence de ces nouveaux venus.

Ils obtiennent cependant des femmes le mouton qu'on nous refusait, mais naturellement ils s'invitent à notre repas pour dévorer la bête et un grand plat de riz.

Nous passons deux jours dans la vallée de Modié. Je parcours les environs en chassant. J'y fais médiocre récolte d'insectes et de plantes, et le contact de l'une d'elles m'occasionne pendant quelques heures un urticaire des plus désagréables (1).

De nombreux bergers viennent successivement nous rendre visite; ils sollicitent toujours quelques cadeaux.

Je laisse à Yousouf le soin de les tenir en respect. Son titre de haji (2) lui donne quelque influence; il en use pour m'obtenir du lait, en échange duquel il récite quelques prières pour appeler la pluie; cette rétribution facile lui permet de se réserver pour lui les cadeaux que je destine à ceux qui me rendent service.

De Modié à El-Guel (le puits des chameaux), nous traversons une série de petits ravins, qui tous déversent leurs eaux dans le Togouèni, et quelquefois de grandes plaines couvertes de cailloux, parsemées de grandes traînées de pierres noires. Partout règne une affreuse sécheresse.

(1) *Tragia cannabiana*, sorte d'ortie.

(2) Haji est une dénomination qui s'applique aux musulmans qui sont allés à la Mecque. — Chez les Çomalis, ce titre est plus vulgairement donné aux naturels qui savent tant soit peu lire le *Coran*.

Devant nous, se découpe sur un ciel bleu splendide, la cime du Gebel Aïsemah; à notre droite est un des sommets les plus élevés de la chaîne Mogor, le Gebel Odda.

Après une halte de quelques heures sous les ombrages d'un *gob* (*Ziziphus spina christi*), nous atteignons la vallée d'Iram qui court du sud au nord sur El-Guel. Une autre petite vallée, dans laquelle paissent des troupeaux d'antilopes, aboutit aussi au même point. Le confluent de ces torrents s'appelle Kalanorot. Quelques colonnes de fumée nous y révèlent les cantonnements des nomades.

La crainte des serpents, très abondants dans ces parages, inquiète mes guides lorsqu'il s'agit de camper, et les tient en éveil une partie de la nuit.

Les gourguis des habitants d'El-Guel sont installés aux abords des puits. Ces puits sont assez profonds: l'eau en est très bonne, mais terreuse. Dans l'un d'eux, un essaim d'abeilles butine sur les fleurs blanches d'un superbe câprier (*Capparis Galeata*, Fresen.).

Une caravane vient d'arriver de Bender-Khor; elle est conduite par Sheir Markab Osman, le frère de Sementar; après échange de nouvelles de part et d'autre, elle se sépare de nous pour se diriger vers le sud, à Our Alet et Karkar.

Moins heureux qu'à Modié, pendant la sieste de mes gens, je me suis hasardé, en chassant, à demander à une bédouine un peu de lait; elle

m'a éconduit non seulement de la voix, mais du geste, en me jetant une pierre qui m'a blessé au bras.

D'El-Guel, nous rentrons dans la vallée de Togouèni, laissant sur notre gauche les monts de Gouraad.

Auprès d'un grand arbre appelé *angel*, quelques Çomalis de la caravane que nous avons rencontrée, se sont pris de querelle avec des bergers, à cause d'une outre de lait qu'on leur a refusée.

Haji Yousouf et mes gens sont requis de suite pour juger le différend. Comme dans la fable de La Fontaine « L'Huître et les Plaideurs », le président de ce tribunal improvisé se prononce en me constituant le Perrin Dandin, auquel on attribue l'outre sans mot dire. Une prière générale ratifie ce jugement dont je ne songeai pas à appeler.

Nous passons de Gouraad à Naàsso, de Naàsso au mamelon et dans l'arène de Bour-Chérad. Dans le fond s'engouffre, à travers des gorges étroites, et de 150 mètres de profondeur, le lit du Togouèni. Le torrent, en cet endroit, mesure 1,000 mètres de large, et du milieu des galets blancs, sur quelques langues de terre épargnées par la furie des eaux, surgissent de maigres bouquets d'acacias couverts de ronces.

A certains points, dans ces gorges, vivent sous des entablements fermés par des clayonnages de branches, des familles de malheureux bédouins, vrais Troglodytes, aux cheveux démesurément

longs, aux yeux creusés, aux traits tirés par la faim et la maladie. Toute leur personne respire la misère dégradante qui les rapproche de la brute. Ils n'ont que deux ou trois chèvres comme troupeau ; le peu de gomme et d'encens qu'ils récoltent et revendent à des Çomalis (car mes guides m'ont assuré que beaucoup ne venaient jamais jusqu'aux marchés de la côte) ne doit pas suffire à leur nourriture. Des peaux de gazelles tuées à coups de flèches et séchant sur un buisson, semblent m'indiquer que la chasse est leur principale ressource.

Dans leurs repaires, rien comme ustensiles, sinon deux ou trois méchantes marmites en terre dans lesquelles ils font bouillir le plus souvent des racines de *karankouta*. Une méchante natte leur sert de grabat.

Eux seuls sont réputés pour extraire adroitement le poison du *ouabaïo* (1) dont ils enduisent leurs flèches. Les racines de cette plante (sorte de digitale), triturées avec soin sur des cailloux, sont soumises à l'ébullition. Il se dégage de cette préparation une liqueur noire qui se condense peu à peu. Après l'avoir égouttée dans un récipient, on la mélange avec le suc d'un cactus ; il en résulte une substance gluante dont on entoure le fer des flèches, au-dessous de la pointe.

(1) J'ai pu rapporter un sac des racines de cette plante dont les effets physiologiques, étudiés au Muséum, ont été décrits par le docteur T. de Rochebrune dans le compte rendu scientifique de mon voyage intitulé : « Faune et Flore des pays çomalis. »



Une famille de Troglodytes dans les gorges du Togouèni.

Ces Troglodytes vêtusde peau se servent aussi de la fronde et de la hache. Ce dernier instrument, simple coin de fer fiché ou emmanché dans un morceau de bois, a tout à fait la forme d'une hache de silex polie de l'âge moderne.

A notre approche, ces pauvres affamés s'avancent sur la défensive et tendent la main. Je leur donne quelques poignées de riz qu'ils dévorent cru, avec avidité, et, en échange, je jette un coup d'œil dans leurs tanières, que je viens de décrire.

Au fur et à mesure que nous approchons de Bender-Khor, le terrain, formé jusqu'ici de stratifications, présente de nombreux soulèvements volcaniques de teinte noirâtre ou ferrugineuse. Tout à côté d'eux, s'élèvent parfois des roches de grès blanchâtres, lavées par les pluies, et des plus bizarres. On dirait des tas de chaux vive à côté de tas de fer ou de charbon.

Après avoir franchi un pas assez critique, laissant le torrent à notre droite et le gros pâté de montagnes de la chaîne Mogor, nous sommes au pied de Garabtour. Le Togouèni à cet endroit, dit Dùsmo, s'engouffre dans un entonnoir obstrué par des blocs énormes que ses eaux furieuses ont roulés pendant la saison des grosses pluies. Pour rejoindre le torrent, il faut passer le col de Garabtour par un sentier des plùs pénibles, tantôt à pic sur de grandes crevasses, tantôt au fond de ces précipices.

Quand nous sommes au sommet de Garabtour, Aïsemah se dresse devant nous dans le lointain, courant vers le sud, et formant un immense cirque noirâtre de plus de 50 kilomètres carrés, boursouflé de mamelons, raviné de toute part, et où il n'y a pas, à la lettre, comme aussi sur toutes les montagnes qui nous entourent, le moindre brin d'herbe. C'est la vallée de Medloò, réceptacle des eaux qui viennent former encore une branche du Togouèni.

A nos pieds, s'ouvre la sortie des gorges de Dùsmo. Les gros blocs roulés par le Togouèni et comme vomis par le ravin, jonchent le sol et s'en détachent comme les stèles d'un grand cimetière musulman.

Une arène immense s'étend devant nous. Au milieu se dresse Bender-Khor ou Bottiala, dont les maisons et les huttes, rangées en cercle et circonscrites elles-mêmes par les deux bras desséchés de la rivière, entourent une grande place couverte de tombes.

La mer remonte par des gorges profondes sur une étendue de cinq milles, et vient baigner le pied d'un fort qui garde ce défilé.

Enfin, à la nuit, nous arrivons à la ville, très fatigués par nos dernières étapes, car nous avons constamment marché, à la rage du soleil, sur les galets du torrent.

Bender-Khor a pour moi des souvenirs. C'est dans cette ville que, lors de mon dernier voyage, au mépris de mon titre de protégé du sultan, je courus

les risques d'une fort désagréable aventure. Un jeune Çomali, de la famille des Séliman (1), voulait m'empêcher de prendre quelques croquis de la ville, et comme je résistais à ses injonctions, la querelle s'envenima au point que je dus abandonner le terrain.

Ismaël Moussa, qui m'a hébergé à cette époque, me procure une case dont je ferme la porte aux curieux.

Mais le lendemain, dès la première heure, je suis obsédé par de nombreux visiteurs, dont quelques groupes s'introduisent chez moi avec la plus grande insolence. On veut voir le Français qui vient de traverser la Medjourtine, et grand est l'étonnement de beaucoup de naturels qui me reconnaissent pour m'avoir déjà rencontré parmi eux.

Je reste à Bender-Khor quatre jours, après avoir congédié ma caravane et attendant une occasion de regagner Merâya.

Vainement je cherche aux alentours de la ville quelques vestiges de l'ancienne Niloptolemeum (2); je ne retrouve rien. Un moment je croyais, vu sa forme, que le puits avait été creusé par les anciens, mais les Çomalis me détrompent à cet égard, en me précisant la date exacte de sa construction.

(1) C'est un Séliman de Bender-Khor qui assassina le grand-père du sultan actuel, Yousouf Mahmoud, prétendant avoir des droits au sultanat des Medjourtines.

Depuis, il y a hostilité entre la famille des Mahmoud et celle des Séliman. Mais les Séliman se sont contentés, jusqu'à ce jour, de protestations verbales, et n'ont jamais fait valoir leurs prétentions les armes à la main.

(2) C'est ainsi que l'on désigne Bender-Khor sur quelques cartes du moyen âge.

La ville est assise sur un exhaussement formé par deux bras du Khori. Ses fortins et ses cases entourent le cimetière. Quelques tombes cependant existent aux abords d'une mosquée, tout près du torrent.

Dans le cours de mes promenades, j'avais entrevu, à fleur de terre, un crâne dans une sépulture entamée par les eaux; c'était là une pièce à acquérir pour mes collections, mais il fallait être prudent, car les naturels ont le plus profond respect pour les morts, et une pareille violation m'exposait aux plus grands dangers.

Voici comment je m'y pris pour arriver à mes fins.

Je ramassais des petits cailloux noirs, et à plusieurs reprises pendant le jour, je les laissais tomber près de la sépulture, juste devant le crâne lui-même; puis, pendant la nuit, profitant du clair de lune et drapé dans un grand pagne comme les Çomalis, je sortis furtivement de ma case et retrouvai facilement l'endroit précis où gisait le squelette. J'eus vite fait de dérober les précieux ossements, et de les rapporter en secret à ma demeure, où je les cachai au fond d'une de mes caisses, évitant, pour ne point être trahi, jusqu'aux regards de mes serviteurs.

Le 22, nous partons pour Merâya. Une embarcation nous descend jusqu'en rade; un boutre me conduira à destination.

Malheureusement la brise, fort bonne en quittant Bender-Khor, se calme dès que nous avons franchi la barre, et nous devons attendre jusqu'à onze heures du soir avant de mettre à la voile.

Jamais je n'ai rencontré d'être plus grossier que le nahouda ou capitaine de cette barque arabe, qui n'a vis-à-vis de moi ni égards, ni respect. Pour comble de chance, il n'a comme provision que de l'eau corrompue qu'il m'est impossible de boire. Il a oublié de s'en munir avant de quitter Bender-Khor, espérant gagner demain matin Merâya; mais le 24 au soir nous sommes à peine par le travers de Djebeur-Seghir.

Ne supportant plus d'être à bord de cette galère infecte, j'intime au capitaine l'ordre de me débarquer avec Ouarsama, mon domestique, laissant Farah à la garde de nos bagages et préférant les fatigues et les hasards d'une route à pied. Il s'exécute en maugréant et la pirogue nous dépose au pied de Djebeur-Seghir, à Golfi.

A peine s'est-elle éloignée, que nous nous trouvons dans une situation fort critique. Des roches à pic nous barrent le passage. A mi-corps dans l'eau, nous cramponnant aux escarpements, nous franchissons ce mauvais pas ; nos pieds sont en sang, cruellement entaillés par les coquillages et les coraux. Cet obstacle dépassé, nous marchons au hasard. Parfois nous trouvons sur le sable les empreintes des pas de tigres et de fauves. Tout en les examinant, nous ramassons un racloir avec lequel les indigènes récoltent la gomme; plus loin un vieux panier. Ces ob-

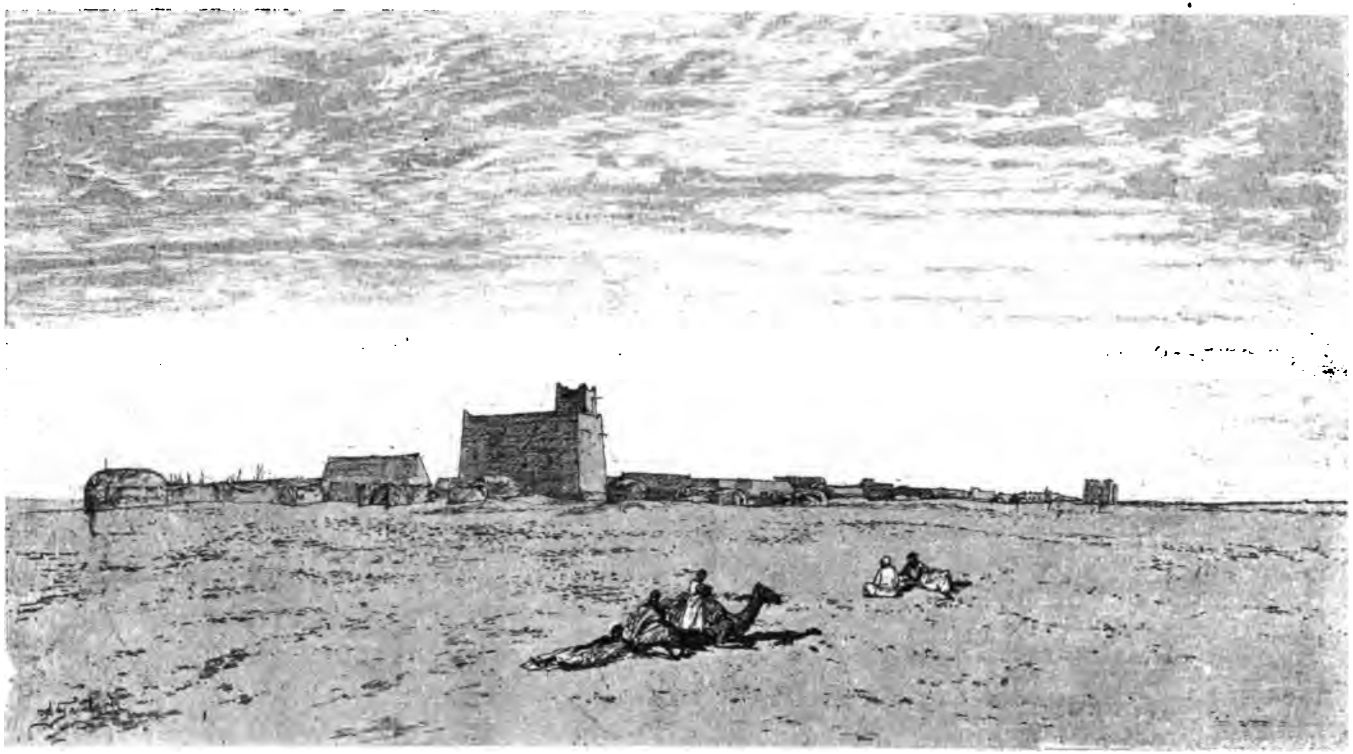
jets nous indiquent clairement que l'on vient jusqu'ici. Nous pourrons donc sortir de l'impasse où nous craignons d'être engagés, bien que ne trouvant aucun sentier frayé.

A quelques centaines de mètres en effet de cet endroit, campe comme dans les gorges du Togouèni, dans une grotte, une famille de bédouins ; ils sont accroupis autour d'un feu presque éteint. A notre vue, leur physionomie s'assombrit, et ils se couvrent la moitié du visage avec leurs vêtements de peaux.

J'ai aperçu tout près d'eux une outre pleine d'eau. Cédant à nos prières, ils nous en donnent quelques gorgées, mais aucun, malgré promesse d'une bonne récompense, ne veut nous conduire à Orbé ou Dourboh, le premier village que nous devons rencontrer sur le littoral. Ils haussent les épaules comme doutant que nous puissions y arriver, et ils nous tournent le dos en disant : « Allez dormir si vous voulez avec les tigres, et qu'ils débarrassent la terre du chien de chrétien. »

Le soleil disparaît; et lorsque son grand disque rougeâtre est complètement noyé dans la mer, le crépuscule nous gagne au moment où nous atteignons le faîte d'escarpements à pic au-dessus des flots. Parfois nous faisons de vrais tours de force pour ne point rouler dans l'abîme, glissant sur le terrain qui s'effrite sous nos pas et risque de nous entraîner.

C'est dans cette situation fâcheuse que l'obscurité



Vue de Merâya (prise du côté est).

complète nous surprend ; elle devient telle qu'il faut nous arrêter pour attendre la lune qui ne se montrera que fort tard. Nous nous asseyons sur une roche d'un mètre de large, et restons en éveil, tirant, par intervalles, des coups de feu pour tenir en respect les fauves dont les grognements se font entendre tout près de nous.

Nous doublons Ras Orbé à quatre heures du matin seulement. Là, nous rejoignons un sentier qui serpente en ligne blanche devant nous, sur le versant nord-est du cap et dans la plaine.

Nous le suivons et arrivons à Dourboh au moment où le prêtre appelait à la prière.

Nous frappons à la première case que nous rencontrons. Un jeune enfant nous conduit de suite au chef de village. Il habite la seule forteresse qui existe, de l'autre côté de la lagune qui divise ce petit port en deux quartiers.

On se refuse à croire que nous venons de Golfi et surtout que nous avons suivi le littoral. On nous affirme que ce passage est impraticable. Des accidents si nombreux sont arrivés en cet endroit, tant à cause des fauves que des éboulements du terrain, que les naturels le considèrent comme hanté par les mauvais génies et le redoutent.

Le gouverneur est un brave homme qui se met en grands frais pour nous offrir l'hospitalité. Il est vrai que dans la suite, il eut soin de venir à Merâya pour s'y faire largement rétribuer de son bon accueil. J'en use d'autant plus volontiers que le mal de mer

d'un côté, et le manque de vivres de l'autre, m'ont laissé presqu'à jeun depuis Bender-Khor.

A dix heures du matin, le 25, j'arrive à Merâya après trente-deux jours d'absence. Suivant sa promesse, Sementar Osman m'a fait construire une case plus spacieuse. Ceux de mes serviteurs que j'ai laissés à mon départ, l'ont assez bien aménagée, mais ont dû passer par toutes les fantaisies de mon aban, qui ne m'a pas attendu pour solder les dépenses avec mes provisions. De ce fait, sont fort diminuées les réserves dont j'avais dû me munir, le pays étant dépourvu de toutes ressources.

Le boutre que j'ai abandonné le 24 n'arrive que le 27 à midi, après toutes sortes de péripéties. Entraîné au large par le courant, il a perdu une embarcation. Pendant quarante-huit heures tout l'équipage est resté sans une goutte d'eau. Je n'ai donc pas à regretter d'avoir affronté le chemin de Golfi.

Mais les plaies que je me suis faites aux pieds se sont envenimées et me condamnent à de vives douleurs et à un repos absolu. J'en profite pour mettre quelque ordre dans mes notes et mes documents.

CHAPITRE IV

Aren et Daralet. — Les grandes pluies. — Tentatives pour partir vers le sud. — Opposition systématique du conseil de Merâya. — Ce qu'on pense de moi. — Je quitte Merâya. — Les ennuis de la dernière heure. — Bender-Gâsem. — Course à Alleyah. — L'*Oppidum Gaza*. — Envoi d'un message au chef des Ouarsanguélis. — Sa réponse. — La source de Bio Kololla. — La Caravane d'Hassen Mahmoud et ses péripéties. — Les *Chirki*. — Projets de départ encore entravés. — Ce qu'il m'advint pour avoir protégé un malheureux esclave. — Eclipse de lune. — Préparatifs pour gagner Karkar.

Vers le 3 novembre, remis de mes fatigues et séduit par l'espoir de trouver aux pieds du Karoma quelques inscriptions dont me parlent les indigènes, à côté de vestiges semblables à ceux que j'ai rencontrés dans l'intérieur, je projette une excursion aux deux sources d'Aren et de Daralet, sur le sentier que suivent les caravanes qui vont de Merâya à El-Guel, vers le sud de la Medjourtine.

Aren est un point charmant. Un épais bouquet de verdure dissimule un abri ravissant : d'une grande déchirure dans le roc, à une cinquantaine de mètres

environ au-dessus du sol, s'échappe un filet d'eau qui vient remplir de petits réservoirs. Ce ruisseau disparaît ensuite sous terre pour ressortir plus loin dans une sorte de bassin assez large, entouré de quelques palmiers, et recouvert, par les bédouins, de branches et de ronces pour empêcher les bêtes fauves de s'y baigner.



Vieille femme chargée de bois.

Il me semblait d'autant plus possible qu'il existât des inscriptions à Karoma, que la dénomination de *Karomata*, affectée à cette région sur les cartes des Ptolémées, est une similitude de noms des plus frappantes.

A part quelques tumuli aux abords des sources, rien ne confirme mes espérances, car les pierres que les indigènes me montrent comme chargées d'inscriptions, ne sont seulement couvertes que de boursouflures de limonite. J'ai toutes les peines du monde à les convaincre que ces prétendus caractères sont simplement dus à la nature et non à la main de l'homme.

En revanche, cette course me permet de ramasser

quelques plantes (1) et quelques coquilles terrestres.

En rentrant à Merâya, nous rencontrons des bédouins qui récoltent le maïdi (2). Deux d'entre eux sont totalement nus et portent leurs paniers et leurs vêtements de peaux au bout de leur massue. Ils sont escortés d'une vieille femme en haillons, chargée d'un petit fagot de bois.

Mon temps se passe les jours suivants d'une façon assez monotone, et les pluies torrentielles qui arrivent tout d'un coup nous retiennent prisonniers, toujours occupés à protéger nos bagages et à nous accroupir autour du feu. C'est sous ma tente, que j'ai dû dresser dans ma case même, pour nous mettre à l'abri de ce déluge, que jour et nuit brûle notre foyer.

J'ai préféré ce refuge, car les fortins en pisé semblent fondre sous l'action de l'eau et ne m'offrent aucune garantie de solidité.

Nos longues heures de détention s'écoulent en conversation avec Sementar Osman. J'élabore avec lui mes projets d'itinéraires dans l'intérieur et cherche à m'assurer de son concours efficace pour atteindre jusqu'au Nogal. Mais mon aban montre le bout de l'oreille, et je retrouve, dans l'ambiguïté de ses paroles, l'écho des décisions qui doivent avoir été prises en mon absence entre ses frères et lui.

(1) *Gloriosa Abyssinica*. Ach. Rich. Var. *Augustiflora*.
Xanthodum spicatum. — *Vigna tenuis*, nov. spec. Franch.

(2) Le maïdi ou « gomme élémi » est produite par le *Boswellia papyrifera*.

Il objecte des difficultés insurmontables, demande cinq mille thalaris de cadeaux préalables, soit 25,000 francs. Cette somme payée, ni le sultan ni lui ne s'opposeront à mon départ; mais ils n'assument aucune responsabilité, car les bédouins, ce que j'ai pu déjà voir, me rançonneront partout sur mon passage, et, peut-être, poussés par la famine, pilleront mes provisions.

Je fais tous mes efforts pour l'engager à prendre lui-même la direction de ma caravane. A la fin de chacun de nos entretiens, il semble se décider et en profite adroitement pour me demander un cadeau. Il en est de lui comme de ses frères, comme du sultan, qui viennent chaque jour s'asseoir, se faire servir le café dans ma case; c'est un perpétuel manège de promesses et de rétractations que ces esprits rusés et sans foi mettent en œuvre avec un art merveilleux.

Rien ne peut donner une idée des tortures morales qu'inflige au voyageur ce mirage alternatif d'illusions et de déceptions. Forcé de cacher l'irritation qu'il éprouve, son courage ne tarde pas à s'énerver dans les attentes stériles, s'il ne s'est point formé à l'école de la patience énergique et résignée.

Lassé de ces tergiversations, et surtout voyant déjà combien, dans un aussi court laps de temps, j'ai dû distribuer de *bakchich* à droite et à gauche, je profite du passage d'un boutre qui arrive de Socotora pour traiter avec son nahouda, afin qu'il me conduise de suite à Bender-Gâsem. Sur ce grand



La source d'Aren.

marché, au moins, je pourrai peut-être profiter des caravanes dolbohantes et ouarsanguélis qui vont et viennent continuellement, et gagner avec elles les montagnes de Karkar et le Nogal.

Mais à la nouvelle de cette résolution précipitée qui étonne tout le monde, le conseil de Merâya se transporte chez moi. On a décidé de s'opposer à mon départ et on vient me le signifier. Toutefois, Sementar et sa suite se disent prêts à m'accorder tout ce que je demande, à m'organiser ma caravane, mais non sans me prévenir encore avec insistance de tous les dangers et de toutes les difficultés qui m'attendent dans cette expédition.

En présence de ces déclarations, je laisse partir le boutre, auquel je paie un dédit.

J'avais eu bien tort d'ajouter quelque croyance à ces engagements solennels, car le lendemain ils étaient déjà oubliés, et la pluie, qui ne cessait de tomber, me retenait prisonnier, ajoutant encore à la tristesse de mes réflexions.

J'attends avec patience jusqu'au 16. Ce jour-là, le sultan a eu un fils, et, suivant la coutume, quiconque est armé d'un fusil dans le village est venu saluer la naissance de ce futur souverain par quelques coups de feu. Les provisions manquent sur la place; ma réserve fait encore les frais de la fête, et comme

il est d'usage que les femmes riches, enceintes ou en suites de couches, s'habillent de rouge, c'est moi qui dois fournir aussi la pièce d'étoffe nécessaire à ce costume, avec quelques bijoux accessoires.

Mes chasses aux alentours du puits de Merâya (l'aiguade des Cynocéphales des anciens navigateurs), étaient peu fructueuses. Au coucher du soleil, j'y passais de longues heures à l'affût. Singes (1), perdrix lagopèdes, pintades, chiens de montagne (2), chacals, venaient se désaltérer ensemble dans les flaques d'eau laissées aux abords par les naturels en remplissant leurs outres.

J'emmenais avec moi, en cas de rencontre de quelque fauve, deux hommes dont je ne pouvais maintenir la tranquillité. Tantôt ils se dérangeaient pour faire leurs ablutions et leurs prières, tantôt ils se mettaient à chanter sur un ton monotone une légende du pays. Cela n'effrayait point les animaux altérés, mais m'empêchait le plus souvent d'assister de très près aux ébats curieux de cette ménagerie en liberté.

Sur ces entrefaites, un entretien avec le plus vieux des frères de Sementar, Ismaël Osman, me donne l'explication des craintes qu'on semblait

(1) Cynocephalus Hamadryas. — Les singes vivent en troupes nombreuses dans les montagnes de Merâya, et c'est sans doute à cause de leur présence que les anciens ont appelé le puits de Merâya, l'*aiguade des Cynocéphales*.

(2) *Canis variegatus*.

avoir de me laisser pénétrer de nouveau dans l'intérieur. Ici, comme à Tohen, on ne voit dans mes allées et venues qu'un prétexte pour étudier le pays. Je dois être quelque espion qui devance une expédition, sans quoi je ne prendrais pas autant de notes et de croquis. Je comprends d'autre part, à quelques phrases de mon interlocuteur, que l'on espère m'extorquer la majeure partie des cadeaux que j'ai par devers moi, en me retenant à Merâya et en me berçant le plus longtemps possible de vaines promesses.

Ces éclaircissements achèvent de m'édifier; bien décidé à ne plus tenir compte d'aucune objurgation, j'envoie Ouarsama à Guesli pour me louer une grande embarcation qui me conduira à Bender-Gàsem.

Mes pourparlers avec le nahouda ne durèrent pas moins de deux jours. A chaque instant il revenait sur les conventions prises, et le prix de location augmentait. Il fallut l'intervention du sultan, auquel j'exposai devant le conseil tout l'odieux d'une semblable attitude vis-à-vis de son protégé, pour faire cesser ce manège, auquel je sus plus tard que mon capitaine s'était livré, à l'instigation de quelques naturels désireux d'entraver encore mon départ.

Le 20 novembre au matin, tous mes colis sont embarqués, sauf mes provisions de riz et de dattes. Sementar Osman prétend que j'aurai toute facilité pour m'en procurer à Bender-Gàsem, aux comptoirs arabes qui y sont assez nombreux, et que je dois bien à Merâya, après toutes les bontés qu'on a eues pour moi, ce dernier cadeau; au

reste, cela disposera les esprits en ma faveur. Quant à lui, il viendra sous peu me rejoindre à Bender-Gàsem pour me conduire à Karkar, comme il me l'a promis.

Il faut bien s'exécuter par force, sinon de bonne grâce, pour me débarrasser de ces importuns, dont les exigences sont plutôt dues à l'extrême misère qu'à leur rapacité. Leur nature, en effet, n'est pas foncièrement mauvaise lorsqu'on sait ménager leur susceptibilité toujours fort vive, et leur fierté me fait supposer qu'ils ne cherchent qu'à pallier de prétextes la nécessité dans laquelle ils sont de mendier.

En dehors des gommes et des autres marchandises d'échange, il n'y a pas, dans cette pointe nord-est de l'Afrique, la moindre céréale ni le moindre fruit (1). Lorsque la sécheresse stérilise le sol, ainsi que cette année, par exemple, les troupeaux se réfugient tous sur les hauts plateaux, et les Çomalis du littoral restent ainsi privés de leurs seules ressources, le bétail et le laitage.

De Merâya, nous atteignons rapidement par mer l'embouchure du Khori; puis nous passons devant Gandala, au pied du Gebel Aïsemah, Ras Antareh, Bour Gaben, Bender Baad et Ras el Hamar, tous points que j'ai antérieurement visités et décrits (2).

(1) Les bédouins cependant semblent très friands des figues du « berdé » (*ficus religiosa*).

(2) « Voyage au cap des Aromates. »

Bender-Gàsem est le marché le plus important de la Medjourtine. C'est là que viennent, de l'intérieur, les grandes caravanes de Ouarsanguélis et de Dolbohantes échanger leurs marchandises (1).

La ville est composée de deux quartiers appelés Arabs et Harti. Sa population se divise en trois castes ; les Déchichis, les Osman Mahmoud, les Arabs.

Derrière la ville s'étend un cirque immense compris entre le cap Ras el Hamar et le torrent de Raess à l'est, le torrent de Balada à l'ouest, et dans le sud un gros massif de montagnes dont les sommets appartiennent à diverses ramifications.

On me donne la case du gouverneur, alors absent. Le pays est en pleine hostilité avec les Dolbohantes. Le matin même vient d'arriver sur le marché le bétail provenant d'une razzia faite dans cette tribu.

Je serai donc forcé d'attendre avant de profiter d'une occasion, et comme on m'indique l'existence auprès d'Alleyah, à quelques heures de Bossassa (2), d'une série intéressante de tumuli, je me dispose à aller les visiter.

Alleyah est un village de la tribu des Ouarsanguélis ; cette tribu est séparée de celle des Medjourtines par la lagune de Bender Ziadah (3).

(1) Voir la statistique commerciale à la fin de ce volume.
(2) Nom que les bédouins donnent à Bender-Gàsem.
(3) Les bédouins appellent cette ville Gaoù.

Je trouve une certaine hésitation de la part de ceux que j'invite à m'accompagner sur le territoire de leurs voisins. Enfin, avec forces promesses, je décide un homme influent, Moussa Mehad, auquel j'ai rendu quelques services, à me conduire sur les lieux.

Il me procure un chameau qui portera mes instruments et quelques provisions, quatre hommes d'escorte, et nous voilà en route.

Nous traversons le lit du Balada et atteignons un site rocailleux formé de quelques rochers effrités, sur lesquels se jouent, aux ardeurs du soleil, de gros lézards.

Cette espèce curieuse (*Agama rupelli*) vit en quantité considérable dans les montagnes de Merâya. — Très gracieux de forme, l'animal, chaque fois qu'il craint quelque danger, change de couleur comme un caméléon ; sa collerette se gonfle, la tête prend un mouvement d'oscillation de droite à gauche, tandis que la queue se redresse en arrière, tout comme celle d'un scorpion.

Nous tombons dans une vallée peu profonde en contre-bas, où serpente un cours d'eau qui débouche d'une gorge assez étroite. C'est le Dagâan. Sur ses bords se dresse une case abandonnée qui sert d'abri soit aux pasteurs dans la saison des pluies, soit aux pêcheurs de requins. Cette halte s'appelle Bet Noûr (1); tout auprès est un puits recouvert de branchages et de pierres.

(1) Bet Noûr, la maison de Noûr.



Source de Bio Kololla.

De l'autre côté du Dagâan jusqu'à Bender Ziadah, les grandes steppes arides sont couvertes de plantes de *duffenoud* et *osbolo*. Les feuilles de ces arbustes absorbent les buées salines de la mer, et les bédouins en marche, pendant les grosses chaleurs, ont l'habitude d'en tenir quelques fragments dans leur bouche, pour alimenter leur salivation.

C'est à Bender Ziadah qu'en 1878, sur les ordres d'un chef, nommé Haji Aoued, on m'avait pris un album contenant presque tous les croquis de mon voyage. C'est précisément lui-même qui vient à notre rencontre. Il me reconnaît non sans déplaisir, et comme, malgré mes hommes et mon aban, je crains qu'il ne m'arrive encore quelque accident fâcheux, j'accepte, de préférence à celle qu'il m'offre, l'hospitalité chez un trafiquant indien, refusant ma porte à tous les importuns. Je fais une exception toutefois pour Mohamed Goudoub, ce brave garçon qui m'avait protégé autrefois dans ma mésaventure, et je lui témoigne ma gratitude par un cadeau.

De Bender Ziadah à Alleyah, la végétation est toujours misérable. En nous abritant d'un grain qui nous surprend, sous les entablements de profondes crevasses du sol, je puis me rendre compte que le terrain est formé jusqu'à une quinzaine de mètres de profondeur par des puddings de coraux et de coquillages.

La silhouette du fort et la mosquée blanche d'Alleyah se détachent dans le lointain sur le ton rougeâtre des collines et de la chaîne de Ras Hadadah.

Je m'aperçois bien vite que les craintes qu'on m'exprimait à Bender-Gàsem n'avaient d'autre but que de m'imposer quatre hommes d'escorte, car on nous reçoit amicalement.

Je questionne les vieillards de la localité sur les prétendues inscriptions anciennes qu'on signale aux abords du village. Il n'en existe point, mais en revanche on me conduit de suite à un emplacement peu éloigné, jonché de tumuli ronds et carrés. Une



Tumuli d'Alleyah.

construction formée de deux tours démolies, emplâtrées de ciment, sur une même assise en pierres sèches, constitue le plus important de ces vestiges, que les naturels attribuent comme je l'ai dit aux Gallas.

Je ne rencontre là aucun débris caractéristique. Mais la présence du ciment révèle déjà le passage en ces lieux d'une race de civilisation supérieure à celle des naturels autochthones.

L'affirmation qu'on avait trouvé autrefois des poteries (*fijiajin*) et surtout un grand mortier en pierre dont on me montre les morceaux, encourage mes hypothèses. Ai-je besoin d'ajouter que l'on m'oppose

toujours le même refus quand je sollicite la permission d'opérer quelques fouilles?

Mes études postérieures m'ont amené à présumer que je me trouvais là en présence de l'*Oppidum Gaza* des anciens, qui a donné dans la suite son nom à Bender-Gâsem.

J'observe de nouveau combien sont soigneusement choisis les endroits où ont stationné ces peuplades primitives : dans la plaine, au bord de la mer,



Oppidum Gaza.

à l'abri d'une petite chaîne de collines, aux portes d'une grande vallée qui court vers les hautes montagnes des Ouarsanguélis. Cette station des mieux comprises est comme à l'entrée d'un grand vomitoire d'où débouchaient les bédouins de l'intérieur apportant aux navigateurs les produits de leur pays.

Je dessine quelques croquis et prends quelques vues photographiques; cette dernière opération intrigue beaucoup mes guides. Après quoi, je me dispose à regagner Bender-Gâsem.

Mais puisque me voilà sur le territoire des Ouarsanguélis, et que de Karkar ou du Nogal, si je puis

atteindre ce fleuve, en remontant vers l'est, je tomberai de nouveau dans cette tribu, d'après les indications que je recueille (1), je détache Farah, porteur d'une lettre au guérad, afin d'obtenir de lui l'aman et pouvoir me dire partout son protégé.

On ne peut nous indiquer où se trouve ce chef, mais cette difficulté n'arrête point mon fidèle serviteur, qui part à sa recherche, me donnant un témoignage nouveau de dévouement et d'obéissance. Il emporte pour tout bagage son bouclier, son sabre, ses deux lances, sa gourde à ablution, quelque peu de riz. — Il espère rencontrer partout hospitalité, dit-il, sous les gourguis des nomades, et me revenir bientôt.

A notre rentrée à Bender-Gàsem, nous trouvons tout le monde sous les armes. Un courrier vient d'accourir informant que les Dolbohantes ont envahi la vallée du Darror. Une cinquantaine de guerriers désirent ce soir même se porter à leur rencontre.

Les jours suivants se passent en alertes continuelles qui maintiennent toute la population sur le qui-vive, et personne ne veut consentir à me conduire à Karkar.

Je me renseigne sur le pays auprès des caravanes qui arrivent. On me répond que la sécheresse la plus

(1) J'ai reconnu plus tard que c'était là une fausse indication, car le territoire des Ouarsanguélis est limité par la Guébi. — Les Dolbohantes seuls, vers le sud-est des Ouarsanguélis, occupent les abords du Nogal, la région du Haoût.

absolue continue à régner partout. Les pluies qui sont tombées à Merâya ont été locales. Aussi la misère est-elle atroce et pousse-t-elle au brigandage. Les bédouins se pillent continuellement entre eux. Il faut donc me résigner, malgré le peu de ressources des environs arides et desséchés de l'arène de Bender-Gàsem, à y chercher sujet à mes études.

A chaque pas que je faisais en dehors de la ville, j'étais constamment suivi par une bande de gamins que je distribuais çà et là pour récolter le plus possible. — Mais à ma rentrée, en échange des complaisances de ces enfants, père, mère, frères, ne manquaient point de venir mendier quelques redevances, à tel point que je renonçai à ce système qui n'était nullement compensé par l'acquisition du moindre résultat important. — Décidément, tout était mort dans le champ de mes excursions! — Pas d'oiseaux, pas de plantes, quelques rares insectes; tout cela ne me dédommageait point de mes fatigues.

Farah me revient avec une réponse écrite favorable du guérad des Ouarsanguélis. Le message m'accorde l'aman avec force considérants, à la condition que je rentrerai dans sa tribu en débarquant à Lasgoré (1). Le pays n'est pas sûr, le guérad ne

(1) *Las*, puits, *gorio*, bois. Lasgoré est une corruption de Lasgorio, parce qu'autrefois le puits qui est aux abords de la ville était recouvert de buissons et de branchages défendant son approche. Ce mot *Las*, qui rentre dans plusieurs mots çomalis, porterait à les écrire en deux parties; ce serait leur véritable orthographe.

se porte garant de ma personne que si j'obéis à ses ordres.

Voici la teneur de cette lettre, dont je reproduis ci-contre le fac-simile :

Au respectable docteur le sage Georges Révoil, le Français : que Dieu le dirige, ainsi soit-il, et qu'il lui donne longue vie. Salut à ceux qui suivent la bonne route tracée par le Coran.

Voici ce que nous avons à te faire savoir. Nous avons reçu ta lettre et compris le contenu. — Tu nous dis nous avoir écrit diverses fois, mais nous n'avons reçu que la lettre que nous a portée le nahouda Salah-Abdi-Salah. Nous lui avons remis une réponse en lui disant : Fais parvenir cette lettre à Bender-Merâya. Nous n'avons plus reçu d'autres nouvelles.

J'ai su que tu désires parcourir le territoire des Ouarsanguélis, et que tu demandes l'aman (inviolabilité), en même temps que nous t'enverrons chercher par un membre de notre famille.

Il n'y a pas de mal à ça; quant à ta demande de l'aman, nous te l'accordons dans tout notre territoire.

Il est venu des Européens dans notre pays. Ils ont tous d'habitude débarqué à Lasgoré. — Nous te ferons débarquer en cet endroit; comme les autres voyageurs, tu arriveras toi aussi à Lasgoré, et selon ton désir nous te ferons parcourir notre pays en toute sécurité, du levant au couchant, en tous sens.

C'est ce que nous te faisons savoir : salut.

Celui qui demande des prières,

Le sultan Mohamed Mahmoud-Ali, guérad, chef des Ouarsanguélis.

طالب الدعاء

السلطان محمد محمود

علي قرار

ونطلعهم اليك الى من غير
انجي فوني وانت كدلك
تمنل السرى كال قد يصل
اولمه وفيين يمر ومن
وان مرادك نطلع ريه
ما حسينا عطلعت وفكه
ان شا الله
الحمد لله وحده بالاولى
ونحن انهاو بين
هدا ما نعرفه
والسلام

الى جناب الحكيم جول روال الفرنصيص هداه الله امين وطال
عمره والسلام على من اتبع الهدى والدى نعرفك وصل كتابك
العزيز وعرفناه ما فيه ودكرت قد صدرت لنا كتب جمله
لا باس فلاكن وصل عندنا كتاب الدي بيد النوخده صالح عبدي صالح
وعطينا جواب بيد المدكور صالح عبدي وقلنا له بلغه الجواب الى رصف
مجوتيت مبدر مرعيه ولا وصل عندنا كتب غيره وعرفت الله مرادك
انك تطوف ارضنا ورسغلي وفراحك بالامان وترسلك واحد
من عيالي لا باس من شان مطلوبك بالامان عطيناك امان
في جميع الارض ورسغلي فلاكن فقد وصل عندنا في ارضنا
كثير من السراكيل الفرنجي ويطلعون الجبال فلاكن لهم
عوايد انهم اول مره يوصلون في بندر قريب

١

Cette bonne nouvelle me procurait une vraie joie, mais le semblant d'aménité du chef çomali dissimulait, comme on le verra dans la suite, l'idée de percevoir tout d'abord, à Lasgoré, sur ma pacotille, mes droits de passage dans l'intérieur, pour entraver ensuite brusquement mon itinéraire.

Sur la route de Bender-Gàsem à Bender-Baad, aux pieds des mamelons qui forment le prolongement du cap de Ras El Hamar, de l'autre côté du torrent de Raess, est une source d'eau chaude appelée Bio Kololla. Cette source, dont je fis le but d'une excursion, sort du milieu d'un bouquet d'arbres par un filet de la grosseur du bras. Les terrains qui l'environnent sont des soulèvements volcaniques, mélangés de quartz, de limonite, de mica-schiste et de puddings ferrugineux. Sa température est de 37°, mais au dire de mes guides, elle s'élève parfois à tel point qu'il est impossible d'y plonger la main. Quelques campements abandonnés aux alentours indiquent les stations fréquentes des caravanes. Aucun être vivant cependant, lors de ma visite, ne troublait la profonde solitude de cette région affreuse par sa sécheresse et sa stérilité.

Le 12 décembre, une grande *kafila* (1) ouarsanguéli

(1) En çomali, « kafila » veut dire caravane.

arrive sur le marché. Elle est conduite par un des frères du guérad, Hassen, et quelques guerriers, ses parents. — Les précautions qu'ils prennent pour camper tout auprès de la ville révèlent certaines craintes de leur part, même ici ; ils sont restés sur le qui-vive pendant toute leur route.

Je m'empresse de les inviter, au nombre de dix, à considérer ma case comme la leur. J'égorge deux moutons, et, après les avoir reçus de mon mieux, je leur demande de joindre ma caravane à la leur pour gagner Karkar, où ils doivent se rendre sous peu. De là, j'espérais que Hassen se chargerait de me conduire auprès de son frère, m'évitant ainsi, par sa protection, de passer par Lasgoré.

Tous firent mine d'y consentir. Pendant qu'ils se frottaient le corps avec la graisse des moutons engloutis en un clin d'œil, et dégustaient mon café, préalablement bien sucré, accroupis en rond sur les nattes, ces dix hommes tenaient leur conciliabule la plupart du temps à voix basse, mais avec le soin de me bercer par intervalle d'une promesse, m'engageant à prendre mes dispositions pour les suivre.

Je donne aussitôt l'ordre à un guerrier influent d'organiser mon départ. Mais comme par un fait exprès, les Esa Mahmoud (du clan des Medjourtines), qui avaient traqué les Ouarsanguélis pendant leur marche, font leur apparition jusqu'aux portes de Bender-Gàsem, tombent à l'improviste sur les gardiens des chameaux de la caravane, les garrottent et partent avec leur razzia. Moins de deux

heures avaient suffi pour exécuter cet habile coup de main.

Les plus vaillants s'élancent à leur poursuite, pendant que Hassen et ses compagnons viennent chez moi, confier à ma garde une soixantaine de livres de plumes d'autruche, qu'ils ont peur aussi de se voir enlever et qu'ils veulent cacher à un acheteur arabe, pour faire quelque spéculation.

Ce conflit entre les Ouarsanguélis et les Medjourtines devait forcément amener un *chirki* ou grand conseil. La sentinelle placée sur la tour de la citadelle appela tous les habitants de Bender-Gàsem par le cri souvent répété de *Gàto!* (habille-toi). La population entière fut bien vite sur pied. Assis ou levés, groupés par petits clans, les Medjourtines formaient un demi-cercle faisant face aux Ouarsanguélis restants, et le plus vieux d'entre eux, prenant la parole, invoqua d'abord Mahomet pour apporter ses lumières au milieu de cette étrange assemblée. Puis la discussion s'éleva sur la situation actuelle et chaque décision prise fut suivie d'une prière. Il fut question de mon départ dans cette réunion, mais on exigeait des Ouarsanguélis qu'ils assumassent toute responsabilité de ma personne. De mon côté, je devais en décharger les Medjourtines.

Ce n'était qu'une comédie, et la preuve, c'est que je consentis à toutes ces formalités. Mais, au dernier moment, alors que j'étais prêt, on me refusa mes chameaux et quelques hommes d'escorte que je voulais avoir, au moins jusqu'à Karkar, en attendant

que j'aie fait plus ample connaissance avec mes nouveaux guides.

Hassen partit donc sans moi, avec sa caravane, réorganisée tant bien que mal.

Le soir même elle se repliait, à moitié dévalisée, sur Bender-Gàsem. Les Esa Mahmoud, cachés à Las-Dèro (1), l'avaient surprise; six hommes sont restés sur le terrain, et, après cet exploit, les pillards sont allés camper précisément à Bio Kololla.

L'exaspération des habitants est à son comble, car non seulement la tranquillité est troublée, mais les intérêts commerciaux du pays sont lésés. Si cet état de choses se prolonge, les caravanes ne viendront plus sur le marché.

Il est nécessaire que cet état de choses finisse. Nouveau chirki. On dépêche des courriers à Noùr Osman et au guérad. Le conseil décide que la caravane d'Hassen partira demain avec une escorte de deux cents hommes, et qu'en cas d'attaque, les coupables dont on s'emparera seront exécutés sur la place de Bossassa.

Toutes ces délibérations, des plus animées, se terminèrent encore par une invocation au Prophète, et comme en pareille circonstance les haji ne manquent jamais de mendier quelque chose, l'un d'eux se présente dans le milieu du rond et demande un *tob* (2) pour solde de ses prières.

(1) Le Puits des Gazelles.

(2) Vêtement çomali composé de deux lés de cotonnade blanche cousus, d'une longueur de huit coudées ou *doudouns*.

Sous prétexte que je dois en bénéficier, puisque j'ai l'intention de pénétrer dans l'intérieur, c'est à moi qu'il s'adresse de préférence, et je satisfais volontiers à son exigence. Mais au lieu de venir seul dans ma case, il se flanque de deux acolytes, haji comme lui, et tout aussi misérables, que je suis obligé de vêtir, en échange de toutes les bénédictions du ciel qu'ils appellent sur ma tête.

Malgré les précautions prises, la caravane d'Hassen se trouve encore arrêtée. Un homme est venu en toute hâte chercher du secours. Cette fois je me joins à quelques guerriers, avec mes serviteurs. Lorsque nous arrivons sur les lieux, l'action est terminée : les Esa Mahmoud se sont retirés, laissant six hommes sur le terrain. L'un d'eux se tord encore dans les souffrances de l'agonie, le corps traversé par une lance restée dans la plaie.

J'ai déjà dit, en racontant la scène de Tohen, où l'on avait condamné un vieillard à subir l'épreuve du feu, qu'il avait échappé au supplice en donnant, comme amende, un esclave et 50 thalaris.

Un autre fait auquel je fus mêlé et dont le dénouement, comme on va le voir, faillit être fâcheux pour moi, me donne l'occasion de parler ici de la condition et de l'origine de ces esclaves.

Les esclaves, chez les Çomalis, ne sont point des prisonniers de guerre. Ce sont des Souhaélis achetés à des boutres arabes, quelquefois même sur la

côte, à l'époque où les trafiquants descendent vers les marchés de Zanzibar. Leur prix étant assez élevé, en posséder est un luxe; aussi le nombre en est-il restreint.

Les *abid,* ou *bidé,* c'est ainsi qu'on les désigne, sont considérés absolument comme des bêtes de somme, alors même qu'ils ont été convertis à l'islamisme et qu'on les a mariés, à défaut d'une femme de même race, à une pauvresse *midgane* ou bédouine, pour spéculer sur les enfants qui naissent de cette union.

Leur condition est des plus misérables, car leurs maîtres sont déjà pauvres; mais habitués dans leur pays à la fatigue et au travail, ils s'ingénient assez facilement pour chasser et pêcher; s'ils étaient maîtres du sol, ils en tireraient, sur certains points, bien meilleur parti que les Çomalis, dont la paresse et l'insouciance n'ont d'égal que le fanatisme.

Un de ces malheureux est depuis longtemps attaché au service d'un vieillard paralytique ; fatigué par les exigences de son maître, il a refusé d'obéir à un ordre qu'on vient de lui donner.

Quatre hommes se sont saisis de lui et le traînent brutalement sur la grande place, au pied de la citadelle. Ils l'attachent sur le dos à un vieux canon (1), pendant que la foule vocifère. Les cordes en écorce, serrées avec violence, déchirent ses chairs. On doit le laisser ainsi, la figure exposée aux rayons torrides du soleil.

(1) Pièce provenant du naufrage de quelque navire, sans doute, et hors d'état de service.

Le spectacle de ce supplice me révolte, et j'essaie vainement de m'interposer entre la victime et ses bourreaux.

L'infortuné comprend mon intention, m'encourage en me criant d'une voix suppliante : *Akim! Akim!* docteur ! docteur (1)!

Je n'écoute plus alors les menaces que l'on m'adresse et me précipite pour desserrer ses liens ; mais deux bras vigoureux me saisissent et me repoussent, mettant en lambeaux la grande chemise arabe qui me sert de costume. Au même moment, mes domestiques arrivent et m'entraînent hors de la foule, qui m'eût fait sans doute un mauvais parti. Elle m'accompagne jusqu'à ma case de ses huées et de ses plus grossières insultes.

Des groupes nombreux stationnent devant ma porte, commentant ma conduite, et quelques instants après, le conseil tout entier s'introduit chez moi.

Un de ses membres me demande avec insolence si je suis venu dans son pays pour en transformer les us et coutumes : « Si tu veux, ajoute-t-il, t'intéresser au sort des esclaves, achète-les ce qu'ils ont coûté et fais-en ce que tu voudras, mais sache que chez nous un *abid* est moins qu'un chien et que nous te considérerons comme tel si tu prends leur défense. »

(1) Les soins constants que j'ai donnés partout aux malades durant le cours de mes voyages m'ont valu ce titre des indigènes. J'ai omis de dire, dès le début de cet ouvrage, que le sultan, à notre première entrevue, m'avait baptisé du nom de *Fahia*, trouvant que le mien était trop difficile à prononcer. Il n'y eut pas de fête pour ce baptême, mais il ne fut pas moins consacré par un cadeau.



Découverte sur le lit du Karin. — Vue prise de Massal.

Je me contente de sourire à cette injure et me borne à demander ce qu'il adviendra de ce malheureux. On me répond froidement qu'on va le bloquer dans une des citadelles et le laisser mourir de faim. M'adressant alors à mes interlocuteurs : « Cet homme vaut 80 thalaris, leur dis-je, soit la valeur de treize sacs de riz ; or, pour un seul, il n'est pas un de vous ici présents qui ne ferait marché de ses croyances. Je suis donc bien assuré d'avance que cet esclave ne mourra pas. Mais puisque vous jugez à propos, parce que je me suis intéressé à ce malheureux que vous torturez brutalement, de m'insulter avec la dernière des grossièretés, en me comparant à un chien, sachez bien ceci : « A partir d'aujourd'hui, je ferme ma porte à tous vos malades qui viennent solliciter mes soins et à tous les mendiants qui, du matin au soir, crient famine devant ma case; et je n'attends plus qu'une occasion prochaine pour quitter votre pays, en emportant tout le mépris que vous m'inspirez. »

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et calme, paraissent produire l'effet que j'en attendais.

A dater de ce moment, la conversation prend un ton moins acerbe et je finis par obtenir comme satisfaction que le prisonnier soit rendu à la liberté. Je demande qu'on me l'amène de suite. Je panse ses plaies. Je lui donne un linge pour remplacer sa *fouta* (1) toute lacérée, ne quittant pas du regard les

(1) La fouta est un lé de toile ou de cotonnade qui sert de jupe.

Çomalis qui m'entourent et dont les figures railleuses et coquines semblent nous envelopper, le patient et moi, dans un même dédain ironique.

Cet incident a beaucoup ému la population ; mais la constance de mes soins vis-à-vis des pauvres et des malades que je ne cesse de secourir, a raison des mauvais instincts de ces natures brutales, et, dès le soir même, l'impression défavorable causée par mon intervention était effacée.

Dans la nuit du 16 au 17 se produit une éclipse totale de lune, qui me sert fort heureusement à vérifier les dates de mes observations antérieures.

Mes éphémérides m'ont permis d'annoncer l'approche et la durée de ce phénomène, ce qui ne manque pas de causer une certaine admiration sur l'esprit superstitieux des indigènes, qui se montrent de plus en plus intrigués en présence de mes instruments et de mes études.

Des courriers sont venus annoncer que la caravane d'Hassen a pu passer. La route paraît libre. En conséquence, j'insiste auprès d'Ali Guésso pour organiser mon départ. Je double la somme que j'ai promise tant à lui qu'à mes chameliers et à mes hommes d'escorte. A tout prix, je veux partir.

Il m'apporte, dans le milieu de la nuit, une réponse favorable. Sans perdre de temps, je prends mes dis-

positions pour quitter Bender-Gàsem dès le lendemain et voici ce que je combine. J'emporterai avec moi mes instruments, des cadeaux et des provisions. Je laisserai ici mes bagages sous la garde d'un Indien, Ismaël Fangassa, qui pourrait, dans la suite, en cas d'accidents, les faire expédier à Aden (1). Si j'ai la bonne fortune de gagner le Nogal, suivant que je m'avancerai vers le sud ou que je reviendrai vers l'est chez les Dolbohantes et chez les Ouarsanguélis, je me ravitaillerai sur Bender-Gàsem par les caravanes ou ferai transporter, par un de mes serviteurs que j'enverrai exprès, mes bagages à Lasgoré.

De cette façon, même en cas de pillage, il me restera encore un matériel suffisant pour continuer mon expédition.

Nous commençons donc à emmagasiner au fort les caisses que je compte laisser, mais les soldats du gouverneur interviennent et paraissent froissés du manque de confiance que j'ai dans leur probité. « Tu es, me disent-ils, l'hôte du gouverneur, sois sans crainte, on respectera scrupuleusement tout ce qui t'appartient. »

Enfin, le 18 au matin, ma caravane vient charger devant ma case ; les curieux nous encombrent ; les commentaires vont leur train, et un moment même, on veut nous empêcher de nous mettre en route.

(1) Ismaël Fangassa était, à Bender-Gàsem, l'agent de la maison Haji-Lala, d'Aden et Bombay. Musulman, il avait épousé une femme çomali et tenait en main une grande partie du commerce de la Medjourtine, gommes, encens et plumes d'autruches.

CHAPITRE V

En route. — Lasdèro. — Halte de Garas-Khébir. — Les pierres qui roulent. — Les trois Karin. — Garoffo. — Massal. — Au gourgui d'Aïleh. — La vallée du Darror. — Comment les bédouins chassent les antilopes. — Visite à Mahomed Noûr. — Sa réception. — Aspect du pays. — Les bédouins herbivores. — Course à cheval dans la vallée du Darror. — Opposition de Mohamed à me laisser gagner Karkar. — Obligation de revenir sur mes pas. — Les vues de Mohamed. — Une escorte forcée. — Coup double. — Kakadla. — Altercation avec Mohamed Noûr. — Étrange rencontre. — Haâg. — Vallée de Barror. — Chasse aux petites gazelles. — Retour à Bender-Gàsem.

Dix hommes et mes quatre serviteurs, quatre chameaux et un âne composent notre convoi. Nous gagnons de suite Lasdèro après deux heures et demie de marche, au fond de l'arène de Bender-Gàsem.

De ce point nous distinguons encore les tours de la ville au nord; à l'est le cap Ras-el-Hamar, Raess et les hautes montagnes courant sud-est nord-est, passant à Baad, Bour Gaben et Bender Khor; à l'ouest, le torrent de Balada.

Nous faisons halte au pied d'un arbre appelé *gié*. Cet arbre dont l'écorce est lisse porte un feuil-

lage serré. Les branches s'enchevêtrent les unes dans les autres et forment une sorte de bouquet impénétrable.

Des bédouins nombreux nous circonviennent et demandent à manger; l'un d'eux est couvert de blessures qu'il a reçues dans les escarmouches des jours précédents.

Deux de mes hommes, restés en route, nous rejoignent à midi avec une petite caravane qui vient grossir la nôtre et profiter de notre escorte.

De Lasdèro, nous atteignons Cher-Gouben, puis un grand plateau qui forme une arène aussi vaste et aussi désolée que celle de Bender-Gàsem. Au sud et sud-est se dressent les monts Almèdo, à l'est une chaîne de mamelons mourant vers Ras Hadadah, à l'ouest le massif de Karin (monts Almescate).

Nous passons les deux torrents de Garas Seghir et celui de Garas Khebir. La nuit nous surprend dans le lit de ce dernier.

Trois grandes caravanes que nous avons croisées en chemin, nous annoncent le voisinage des pillards. Nous campons militairement; les tours de garde sont distribués et nous entravons les chameaux, de crainte qu'ils ne s'éloignent.

Tout près de là se voient trois pierres rondes de quatre-vingts kilogrammes environ. Les Çomalis ont la superstitieuse croyance qu'elles se meuvent d'elles-mêmes. On me montre en divers points les

emplacements où maintes fois on les a circonscrites. Elles ont changé de place malgré ce, et l'on me fait suivre sur le sol les traces de leur passage.

La nuit, les bédouins qui mendient nous réveillent plusieurs fois en sursaut. Notre attitude les tient en respect.

Au matin, de Garas Seghir nous gravissons un petit mamelon; nous retombons après deux ou trois kilomètres dans une vallée dont les eaux se déversent aussi dans le Dagàan. C'est celle de Barror ou Dounkale, ainsi désignée parce qu'elle est remplie d'arbres de ce nom produisant une gomme vénéneuse.

Après Barror nous gagnons le torrent Matar Jefflé. Je relève notre route sud-est. Jusqu'à présent pas de végétation : une affreuse stérilité.

Nous voici dans le grand lit du Dagàan, qui prend ici le nom de Karin, au pied de la roche abrupte de Gebbel Daïer (la montagne des singes).

Trois grandes vallées s'ouvrent devant nous; dans chacune trois oasis avec de hauts palmiers (*nagal*). Ce sont les trois ruisseaux de Karin. Karin Saré aux pieds des monts Almèdo, Karin Ossé au pied du pic du même nom qui fait partie des monts Almescate, et que nous voyons de Bossassa. Entre les deux, Karin Dahà, dans le lit duquel nous allons entrer.

Nous faisons halte à l'oasis de Karin Dahà, auprès d'une grande flaque d'eau. En dehors des *damas,* des euphorbes arborescents, *habertâha*, et autres plantes qui la bordent, tout est mort aux alentours, et pas un oiseau, pas un insecte n'animent le paysage.

Pendant que mes gens reposent, je mets ordre à mes notes, et je ramasse quelques rares sujets pour mes collections.

Nous nous dirigeons ensuite vers le sud-est; à un moment nous nous trouvons dans la grande arène de Meninguel, par le travers des deux points culminants, Almèdo et Almescate, le Mont-Noir et le Mont-Blanc, qui donnent leur nom aux deux chaînes auxquelles ils appartiennent. Le sol est partout crevassé, raviné; les roches qui en sortent prennent parfois une teinte ferrugineuse. A l'est court au milieu de palmiers étêtés le lit du Karin Ossé. On dirait une ligne de chemin de fer, bordée par ses poteaux télégraphiques. — A l'ouest, Almèdo vient de se casser brusquement pour faire place à la grande vallée de Guel-Rado (1) qui court chez les Ouarsanguélis. A l'horizon, vers le sud-est, les trois oasis de Daber Koudda et des deux Haàg, surplombent le lit du Karin Ossé.

Nous gravissons un petit col. Dans le lointain, la silhouette de mamelons déchiquetés se découpe aux rayons du soleil couchant, comme les ruines d'un vieux castel. Les terrains qui nous environnent sont tous des exhaussements argileux, au milieu desquels je ramasse des turitelles et des pterodontes ainsi que diverses autres pétrifications appartenant aux couches crétacées.

Quelques bédouins se portent à notre rencontre au lit du Garoffo. Ils exigent en menaçant qu'on leur

(1) *Guel*, chameau, *rado*, nourriture; sans doute parce que de nombreux troupeaux de chameaux trouvent là de grands pâturages.

donne à manger. Notre chef de caravane leur jette en pâture quelques grains de moutama dont ils se montrent peu satisfaits, et ces intrus s'accroupissent aux abords de notre campement. Il nous est nécessaire, après les craintes de la veille, de nous tenir sur nos gardes, d'autant plus que ces malheureux ont des mines vraiment peu rassurantes. Ils ne répondent pas franchement aux questions que mes hommes leur posent. Un moment nous croyons qu'ils font partie des pillards qu'on nous a signalés et qu'ils vont profiter de l'obscurité pour nous attaquer.

Ces appréhensions étaient déjà de nature à troubler notre repos. La fraîcheur de la rosée et le grognement des fauves, dont l'un d'eux s'approcha si près de nous que nous vîmes ses yeux briller dans l'obscurité, achevèrent de nous priver complètement de sommeil.

Le 20 décembre, nous rejoignons, par un chemin assez tortueux passant par un petit col, le lit du Karin Ossé à Kakadla. Les abords de la rivière sont parsemés de tumuli; quelques-uns affectent les formes que j'ai signalées à Berguel. A cet endroit la végétation est plus fournie et se compose encore de grands damas, d'euphorbes arborescents et de *mégad*. L'écorce pilée de ce dernier arbuste est employée par les naturels pour saupoudrer leurs plaies.

Le Karin remonte vers le sud-est, recevant de nombreux ravins comme affluents. Les troncs d'arbres

qui l'encombrent dénotent combien son cours doit être impétueux au moment des grosses pluies.

Nous nous arrêtons tout près de la source de Massal, à l'ombre d'un énorme *angel*. Les environs sont jonchés de vestiges laissés par les nombreux nomades qui y ont stationné depuis les temps les plus reculés.

L'arrivée de quelques bédouins qui nous importunaient et qui convoitaient déjà nos provisions, nous décida à partir au plus tôt pour aller camper aux abords du gourgui d'un chef ouarsanguéli, Aïleh. Aïleh faisait partie de la caravane d'Hassen, que j'avais reçue chez moi à Bender-Gàsem, la même qui, à son retour, avait passé par tant de péripéties.

Ses fils et ses guerriers armés, la bride de leur cheval autour du cou, se tiennent prêts à tout événement. Ils gardent leurs troupeaux, interrogeant la plaine des hauteurs voisines, car ils ne se croient pas en sûreté. La veille encore, ils ont eu à se défendre contre une dizaine de pillards.

Aïleh semble d'autant plus content de nous voir, que nous représentons pour lui un renfort en cas d'attaque. Aussi nous donne-t-il tout ce qui peut nous être nécessaire pour notre campement et notre repas du soir. Quelques petits cadeaux me procurèrent le moyen de voir sa nombreuse famille et de noter un fait très singulier. Aïleh et tous ses enfants étaient d'une couleur marron rougeâtre, un

de ses fils même d'un rouge cuivré. Pourtant la mère de ses enfants était d'un noir d'ébène (1).



Type de guerrier ouarsanguéli.

Nous passons la nuit sur la défensive. L'odeur de

(1) Ce n'est pas là le seul cas de ce genre que j'ai observé. — Je le note en passant, parce que j'aurai à rapprocher plus tard de cette particularité d'autres observations analogues faites plus au sud.

la viande rôtie nous amène la visite de hyènes, chacals et autres fauves qui se disputent les entrailles des moutons égorgés. Il fait très froid, mon thermomètre marque 15°,5, soit 12 degrés de différence depuis notre départ de Bender-Gàsem.

En quittant cette région et la naissance du lit du Karin, nous démasquons un mamelon et nous nous trouvons en face d'une vallée immense qui court dans le lointain, débouchant de l'ouest au sud des monts Almèdo. C'est celle du Darror, vaste torrent desséché qui prend naissance aux monts Hadaftèmo, chez les Ouarsanguélis, et se déverse dans l'Océan indien près de Haffoùn. La grande vallée dans laquelle il coule est encaissée entre les monts de Karkar qui se dressent au sud devant nous, et les hautes montagnes d'Almèdo et d'Almescate, ces dernières faisant un coude brusque à Tigieh du sud-est vers l'est.

Nous laissons à notre droite la vallée d'Oubabès, à notre gauche celle d'Hânam. Tout autour de nous la végétation est brûlée par la sécheresse. Ça et là quelques gourguis autour desquels paissent de maigres troupeaux. Le sol pierreux et effrité, couvert en maints endroits de cailloux noirs silicatisés, me rappelle celui de la vallée de Modié.

En route nous rencontrons deux bédouins accroupis derrière un tas de pierres, leur arc à la main; ils chassaient les antilopes chevalines dites *grenou*. Voici de quelle manière :

Comme ces animaux sont très difficiles à approcher, les Çomalis, quand ils veulent les tuer, se blottissent commodément derrière un affût dit *oudabdés*, pendant que les rabatteurs amènent les antilopes à portée de leurs terribles flèches empoisonnées. L'animal touché fait encore quelques centaines de mètres, mais l'agitation de la course accélérant la circulation du sang, hâte l'inoculation du poison; aussi la bête ne tarde-t-elle pas à succomber. Les chasseurs qui se sont élancés sur ses traces peuvent la rejoindre au moment où elle agonise et la sacrifier ainsi suivant le rite musulman, en lui coupant la gorge.

Mohamed Noûr, un des fils de Noûr Osman et gouverneur de Bender-Gâsem, se trouve à Tigieh. Mon chamelier et mes hommes désirent, avant que nous gagnions Karkar, aller l'informer de notre passage et le consulter sur l'état du pays. Cette résolution me contrarie vivement, car une caravane qui s'est jointe à la nôtre se dirige directement vers les montagnes. Je ne vois pas en outre la nécessité de faire un crochet pour rendre visite à ce chef auquel je vais être obligé d'offrir des cadeaux et qui, peut-être, mettra de nouveaux obstacles à mon voyage. Mais je ne puis décider mes gens à revenir sur leur projet et dois me résigner à cette désagréable corvée.

Nous trouvons Mohamed assis au pied d'un arbre, entouré de quelques Çomalis Dolbohantes. A l'ap-

proche de ma caravane, il ne se lève même point. Il se contente, quand je me trouve en sa présence, de me regarder en fronçant le sourcil, et continue sa conversation qui paraît très animée.

Je connais Mohamed depuis longtemps. Je sais que cet héritier de Noûr Osman est un type parfait de bédouin dans la plus mauvaise acception de ce mot. Grossier, fanatique, il est inaccessible à tout raisonnement et n'a rien de cette civilisation relative qui rend les relations avec ses oncles et son père possibles, sinon plus fructueuses.

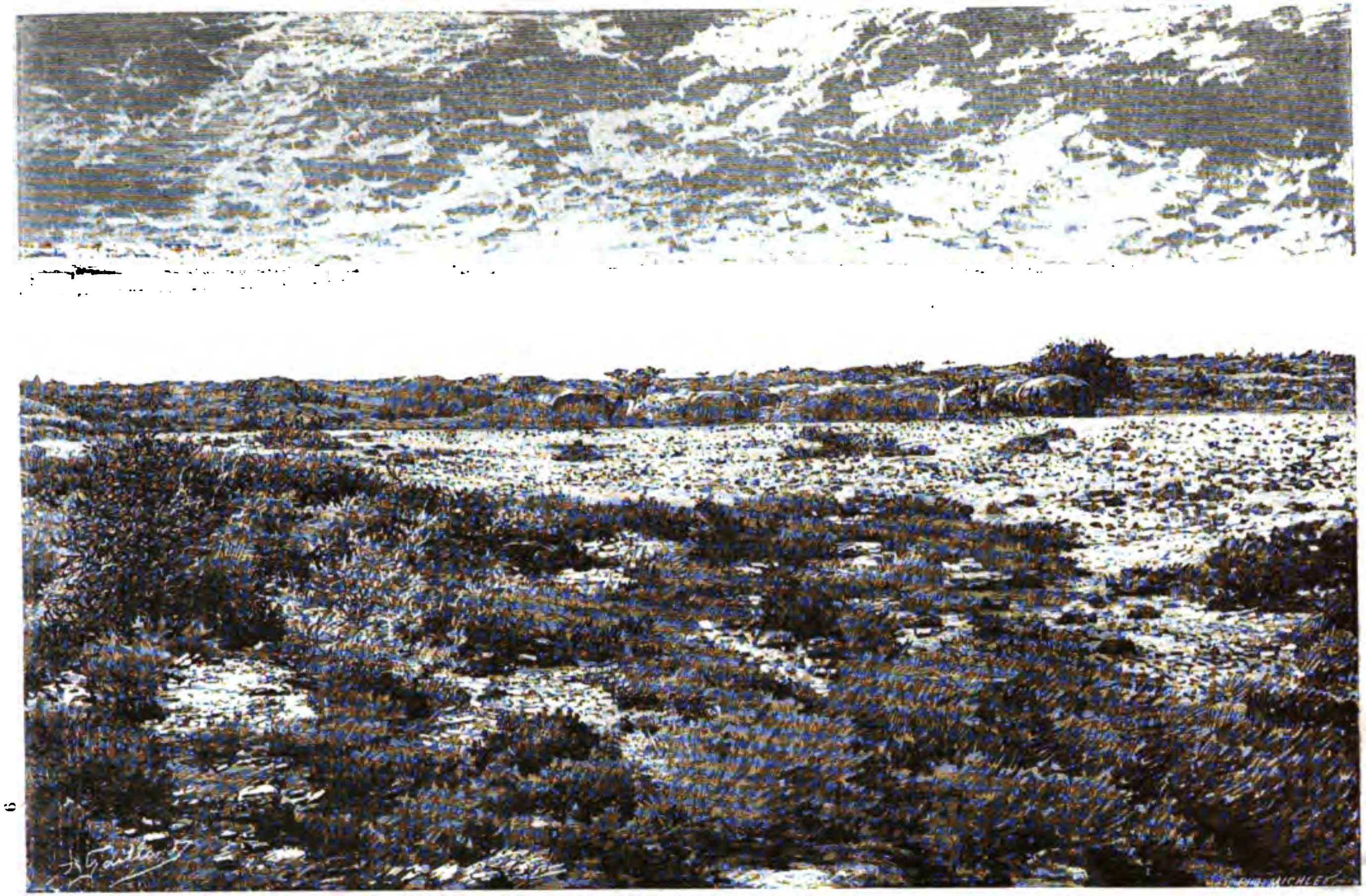
Donc, sans trop prendre garde à sa réception, je vais choisir un emplacement où nous pourrons camper auprès de ses gourguis, en attendant que nous ayons tous deux un entretien.

A peine sommes-nous installés, qu'une nuée de malheureux criant famine nous circonviennent de toutes parts. Nous n'avons pas assez de provisions pour les distribuer ainsi à ce troupeau d'affamés. Nous sommes obligés de refuser et de nous mettre sur la défensive, essuyant toutes sortes de menaces et d'imprécations.

L'arrivée de Mohamed nous débarrasse un peu de ces importuns qui vont s'asseoir tout près de là, se promettant bien de revenir à la charge.

— Si tu m'avais fait prévenir de ta venue, me dit brusquement Mohamed, en m'abordant, je t'aurais répondu de rester à Bender-Gâsem. Que viens-tu faire ici ?

— Te saluer, lui répondis-je, et te sachant seul



Gourguis de nomades à Tigich.

maître de ce passage de la Medjourtine, te demander de me laisser atteindre les montagnes de Karkar et m'enfoncer vers le sud.

— Karkar est là devant toi, dit Mohamed sans autre périphrase, il te faudrait quarante-huit heures pour l'atteindre, mais je réponds de ta vie et je ne te laisserai pas aller plus avant. Pour t'escorter il te faudrait au moins deux cents hommes, et tu en as à peine vingt! La vallée du Darror est sans ressources; les Çomalis y meurent de faim; partout on pille, on fait des razzias. Tu m'as vu il y a quelques instants parlant encore avec des Dolbohantes, d'une attaque que nous avons subie hier au soir! Et puis tu observes tout, tu notes tout dans la région que tu traverses, et tu amèneras plus tard des soldats qui s'empareront de la Medjourtine! »

Tout cela est dit sur un ton de violence irritée et en termes qui me semblent prévenir d'avance toute discussion.

S'il y a du vrai, en effet, en ce qui concerne la situation désolée du pays et les dangers qui en rendent le parcours difficile, l'allusion de Mohamed au caractère de mes investigations est bien plus encore le vrai motif de son opposition imprévue à mon passage.

Malgré la vive contrariété que ce refus me cause, je réponds avec calme à Mohamed; je lui fais valoir sans me décourager que je puis renforcer mon escorte, que je décharge d'avance sa responsabilité qu'il met en cause. Je lui assure qu'il se trompe sur

mes intentions, que la manière dont je vis dans son pays, en respectant les coutumes et montrant la confiance la plus absolue aux naturels, prouve que j'y viens en ami et non point avec l'idée mauvaise de trahir plus tard l'hospitalité qu'il me donne.

Mais ce discours ne paraît produire aucun effet sur l'esprit sauvage de mon interlocuteur, qui y réplique par les mêmes déclarations obstinées, sans prendre seulement la peine de leur donner une nouvelle formule.

Pendant ce colloque j'observe la figure de mes guides et de mes chameliers. Ils ne me paraissent point très étonnés de l'interdiction dont Mohamed frappe notre voyage, et en me reportant à l'insistance qu'ils ont mise à m'amener auprès de lui, je me demande si ce n'était point là une manœuvre concertée dès Bender-Gàsem, ou si le respect seul dû à ce farouche personnage les immobilise dans un silence aussi complet.

Toutefois, comme on ne sait jamais avec le Çomali si son plus ferme refus ne cédera pas devant un cadeau, et n'est même pas fait pour le provoquer, je fonde quelque espoir sur les présents et les provisions que j'offre à Mohamed. Ce tribut aidant, le temps portera-t-il conseil? Je m'en flatte. Chaque fois cependant qu'il allonge la main pour recevoir quelque chose, Mohamed ne m'octroie, pour tout remerciement, qu'un dédaigneux sourire.

Medjourtines, Dolbohantes, Ouarsanguélis, campent tous par petits clans à Tigieh. Ils ont fui les Esa Mahmoud qui ont envahi la vallée du Darror et qui ont razzié presque tous leurs troupeaux.

La misère la plus atroce sévit parmi ces malheureux que j'ai occasion de voir le jour suivant. Dans un campement je trouve une dizaine de femmes, amaigries par la faim, qui faisaient bouillir dans une marmite en terre des feuilles de *harmò* (*cissus carnosus*), leur seule nourriture, pendant que les enfants dévoraient des racines de bois de *golalla*. Toutes les mains se tendaient vers moi sur mon passage, accompagnées de cette phrase : « *Aban sadarot issi.* » Seigneur, donne à manger. — Les hommes, accroupis, écoutaient la lecture du Coran, et me regardaient d'un air sinistre.

J'avais bien apporté de Bender-Gàsem des perles, des étoffes et divers objets pour les donner comme cadeaux, afin d'obtenir les bonnes grâces de ces sauvages, mais c'est le cas de le dire, « le moindre grain de mil aurait mieux fait leur affaire. » Leur misère était telle que quand il arrivait à un *saladin* (1) de tuer une brebis, m'affirmait un midgan, les mendiants affamés se disputaient les entrailles de la bête, comme des chiens.

Il me revint alors à la mémoire d'avoir autrefois rencontré, en 1878, sur la route de Gandala à Bender-Khor, un groupe de bédouins faisant griller sur

(1) Nom donné chez les Çomalis par les pauvres aux riches.

la cendre chaude des rognures de peau fraîches qui constituaient, avec quelques gorgées d'eau saumâtre, leur seule nourriture. Je me trouvais ici en face d'un témoignage analogue de la misérable condition des indigènes de l'intérieur.

J'observai cependant encore de nombreux troupeaux. Mais mon guide me fit remarquer qu'ils n'étaient composés que de femelles. Les détruire, c'était se priver définitivement de toute ressource, au cas même où les pluies féconderaient le sol.

Aussi je comblai de joie ces malheureux en tuant quatre gazelles que je leur donnai, et les effets de mes armes à longue portée les plongèrent dans un réel étonnement mêlé de crainte (1).

L'attitude de Mohamed Noûr est devenue plus grossière et plus insolente, maintenant qu'il a reçu tout ce qu'il m'a été possible de lui offrir. Un moment, fatigué de ses obsessions, et voyant vaine toute instance auprès de lui pour obtenir passage, je donne ordre de lever le camp, décidé à revenir sur Bender-Gâsem.

Mais à peine les chameaux sont-ils chargés et prêts à se mettre en route, que Mohamed intervient. Les mêmes appréhensions, me dit-il, qui l'empêchent de

(1) A mon départ de France, le Gouvernement m'avait confié quatre petits mousquetons modèle Gras. Je les faisais porter par mes serviteurs. Mais paresseux comme des couleuvres, ils les accrochaient aux selles des chameaux, préférant ne porter que leurs lances, plus légères.

me permettre ma marche en avant, il les a pour mon retour. Aussi veut-il lui-même me reconduire à Bender-Gàsem. Son intention n'est pas de rester campé à Tigieh ; il veut se rapprocher de la ville et ma caravane fera route avec la sienne.

C'était un coup adroitement combiné pour bénéficier du reste de mes provisions.

Mais, comme pour m'accorder un semblant de faveur, il me fait amener un cheval sellé et me donne cinq hommes d'escorte pour me conduire dans la vallée du Darror. Pour la première fois j'enfourchais une monture. Enveloppé dans le pagne qui me servait de costume, j'étais bien mal à mon aise sur cette selle çomali dont le plat favorise singulièrement les excoriations. Ma bête avait les allures assez douces, mais le sol pierreux lui faisait faire de nombreux faux pas et m'obligeait à une grande attention ; mes guides, au contraire, habitués quotidiennement à sauter à cheval à la moindre alerte, passaient intentionnellement aux plus mauvais endroits. Un soleil de plomb ajoutait aux charmes de cette excursion.

La végétation de la vallée du Darror est aussi misérable que celle du lit du Karin ; elle est seulement composée d'acacias, d'arbustes épineux et d'aloès. Pas d'herbes, pas de plantes, aussi haut qu'il leur a été possible d'atteindre, les chameaux ont dévoré les pousses des arbres, à défaut d'autre nourriture, ne respectant que les courgettes des *galfons* (1).

(1) *Cucumis Figuei.*

Je rencontre çà et là quelques gourguis misérables, habités par des gens sales et dont la physionomie annonce la souffrance. Parmi ces types, ceux qui me frappent le plus sont des Dolbohantes, dont la peau bistre pâle tirait parfois sur la couleur chamois.

Un petit temps de galop nous amène jusqu'en vue du fleuve, sur un petit mamelon, à peu près à trois kilomètres. La silhouette des montagnes de Karkar se détache sur un ciel sans nuages et se dessine avec ses sommets de Baléio, Bour-Teïé, Dagal-Ouré, Meïgabo, Aour-Dama et Djeddel. Dans cette région habitent les Esa Mahmoud, ces pillards si redoutés qui, depuis quelque temps, désolent tout le pays. Ce sont les hôtes les plus misérables de cette contrée, et la famine les a cruellement éprouvés.

« N'aie aucun regret, me dit un de mes guides, de ne pas franchir le Darror pour arriver jusqu'à eux. Alors même qu'ils te verraient sans bagages et sans provisions qui tentent leur misère, ils ne considéreraient en toi que le chrétien foulant leur sol ravagé par la sécheresse, et ils te tueraient comme un impur qui attire les malédictions du Prophète. »

A notre retour à mon campement, je trouve mes gens très surexcités. Mohamed et quelques Çomalis, non contents des vivres que je leur ai déjà donnés, sont venus en demander d'autres. Mes serviteurs les leur ont refusé, car il nous reste peu de chose et il faut songer à ne pas manquer de provisions pour le retour.

Je prends alors le parti de faire comprendre aux



Découverte sur le lit du Karin Ossé. (Vue prise de Kakadla, vers le sud.)

importuns que je suis fatigué de leurs sollicitations et que j'approuve l'attitude de mon chamelier. Mohamed se retire, en maugréant, mais les mains vides, et je donne ordre qu'on se tienne prêt à partir demain dès l'aurore, irrévocablement; nous détalerons sans bruit pour regagner Bender-Gàsem.

Malgré toutes nos précautions, notre départ est éventé. Au moment où ma caravane se met en route, elle se trouve triplée par les malheureux qui comptent profiter de nos ressources! Presque tous sont des serviteurs de Mohamed, qui nous rejoint aussi avec son personnel; mais de crainte que l'on ne mette son troupeau à contribution, il a laissé le bétail en arrière avec une grande caravane de Dolbohantes et de Ouarsanguélis, qui doit sous peu arriver à Bender-Gàsem.

Je comptais sur mon fusil pour subvenir à la nourriture de tout le monde. Aussi nous convenons de gagner Massal en chassant, et je fus assez heureux pour abattre une antilope dite *grenou*. Un peu plus loin une balle disputait encore à un aiglon une petite gazelle qu'il enlevait dans ses serres.

J'abandonne la plus grosse de ces deux pièces, afin de me débarrasser d'une partie des bédouins, et le soir, à notre campement, je constate avec plaisir qu'il n'en reste que quelques-uns. Leur présence nous empêche de fermer l'œil. Elle se complique du défilé d'une caravane de Ouarsanguélis de plus de 500 chameaux, qui déserte Our Alet et gagne la vallée de Dagâan entre Bender-Gàsem et Bender-

Ziadah. Femmes et enfants suivent péniblement; les hommes, dispersés en tirailleurs, battent la campagne comme pour interroger les abords de la route.

De Massal à Kakadla, nous suivons le lit du Karin, rencontrant sur divers points des gourguis déjà installés par la caravane qui nous précède. Je m'arrête auprès de l'un d'eux pour acheter un peu de lait que m'apporta dans un *déchi* une petite bédouine ravissante. C'était une vraie beauté sous ses haillons de peau, que cette jeune fillette dont les cheveux flottaient en petites tresses fines, sur ses épaules et ses joues étirées par la faim.

Mohamed devient tellement exigeant que nous avons ensemble une assez vive altercation, sur laquelle il me quitte brusquement, me laissant, disait-il, me débrouiller tout seul. En réalité, il désirait précipiter sa marche pour aller voir l'emplacement où il établirait ses gourguis. Pour moi, qui voulais sur ma route moissonner autant que possible, il me fallait à chaque point faire de longues haltes et arrêter parfois mes gens pour prendre un tour d'horizon avec mes appareils photographiques. Je laissai donc partir Mohamed, fort peu inquiet d'être privé de sa protection et trop heureux de me débarrasser de ce parasite.

Nous faisons halte à Kakadla, auprès d'une flaque d'eau alimentée par une petite source qui s'échappe du milieu du lit du Karin.

PROFILEMENT DES MONTAGNES AU



LE MARCHÉ DE



NES SUD DE L'ARÈNE DE BENDER-GÀSEM



RCHÉ BENDER-GÀSEM



J'espère pouvoir y capturer quelques-uns des oiseaux qui prennent leurs ébats sur les damas. Je me mets donc en chasse avec un de mes domestiques porteur de mon petit fusil, lorsqu'arrivés auprès d'un tronc d'arbre énorme, un craquement de branches mortes se fait entendre et nous voyons une masse informe s'agiter derrière des broussailles.

Je me mets sur la défensive, m'attendant à l'apparition de quelque fauve. A ma grande surprise, je me trouve en face d'un homme, véritable squelette, aux cheveux démesurément longs, vêtu seulement d'un chiffon sale et se relevant péniblement en s'appuyant sur un grand bâton.

Cet homme, à peine âgé d'une trentaine d'années, nous regarde d'un air hébété. Mon domestique échange avec lui quelques paroles, auxquelles il répond en bégayant et en contournant la bouche comme s'il était paralysé.

Il semble effrayé de me voir, mais ne fait aucun geste pour se mettre en garde. Nous constatons alors, et il nous le confirme, que ce tronc de dama lui sert d'habitation; pas une natte, pas le moindre ustensile, rien; un simple lit de feuilles sur lequel une peau de mouton qui lui sert de *messagid* pour faire ses prières. Quelques morceaux de bois de *golalla* mâchés figurent sans doute les restes de son dernier repas.

Cet étrange homme des bois surpassait de beaucoup, comme type primitif, les nomades troglodytes que j'avais rencontrés dans la chaîne du Mogor.

De Kakadla, nous gagnons Haâg. Le sol environnant cette oasis de l'arène de Meninguel est argileux; en maints endroits je rencontre des exhaussements chargés de pétrifications; mais à part deux ou trois spécimens recueillis aux bords d'une petite source qui coule au milieu de hauts palmiers, je ne trouve aucune plante.

Nous nous abritons dans une énorme crevasse pour passer la nuit. Un clan de midgans, suivi de quelques chèvres et d'une génisse, s'établit à nos côtés.

La lueur de nos feux nous amène quelques bédouins errants, dont un essaya maladroitement de nous voler un paquet de cordes. Cela suffit pour mettre tout le monde sur pied, mais le voleur avait eu le temps de s'enfuir dans les taillis du Karin, et la présence d'autres rôdeurs empêcha qu'on se mette à sa poursuite.

De Haâg nous atteignons Daber-Koudda, en suivant le lit de l'Ossé, dans lequel en maints endroits les palmiers nains forment des fourrés épais et impénétrables. Une eau limpide court au milieu des joncs.

Tout au pied d'un mamelon, un assez grand nombre de tas de pierres ou de tumuli annonce, comme à Massal, une ancienne station de nomades.

Nous quittons le Karin Ossé pour le rejoindre un peu plus loin, après avoir passé par une série de petits cols absolument arides. Nous longeons Almescate, laissant à l'ouest Gebbel-Daïer, et devant nous s'ouvre la vallée de Barror, puis la vallée de Dagâan. Chemin faisant, je remplis un sachet de cette

gomme vénéneuse dite *dounkale*, non sans observer toutefois que les chameaux dévorent la feuille de l'arbuste qui la produit. Cet arbuste, de petite taille, a l'écorce grise et luisante; la feuille est d'un vert foncé. Quand on pratique la moindre incision, il s'échappe du tronc une sève blanchâtre, presque laiteuse, qui s'épaissit peu à peu à l'action de l'air.

Notre halte à Barror, au coucher du soleil, nous procure l'occasion de chasser les petites gazelles (*sagaro*), selon l'habitude des naturels.

Il paraît qu'à cette heure ces animaux y voient très peu. Un homme, conduisant par le licol un chameau qui masque derrière lui le chasseur, son arc bandé dans les mains, s'avance lentement vers la gazelle. La bête, rassurée par la présence du chameau, ne s'effarouche point et se laisse approcher de très près. A la distance convenable, le chasseur décoche une flèche, et l'arme silencieuse donne tout le loisir de recommencer si l'animal n'est pas atteint; mais il est rare qu'au premier coup le bédouin, extrêmement habile, ne touche le but qu'il vise.

Le lendemain 27, je laisse ma caravane arrêtée dans le lit du Balada, sous la surveillance de Ouarsamah, qui l'accompagnera. Je prends les devants pour gagner avant le soir Bender-Gàsem, et, surtout, pour ramasser sans être vu un crâne çomali que j'ai aperçu auprès d'une sépulture.

Quelques heures après, je me retrouvai de nou-

veau dans ma case au milieu de mes serviteurs. Sans répondre un mot aux curieux qui ne cessaient d'aller et de venir autour de moi, je restai longtemps rêveur, le cœur serré comme dans un étau. Une fois de plus, la route du sud venait de se fermer devant mes tentatives. Aucun danger réel n'avait cependant entravé mes efforts. Seule, l'opposition systématique d'un chef çomali venait de détruire de nouveau mes espérances.





Dans le lit du Balada.

CHAPITRE VI

Quelques réflexions. — Baptême d'un boutre. — Le 1er janvier 1881. — Le Dofan. — Deux jeunes filles à marier. — Duel entre un Ouarsanguéli et un Dolbohante. — Mes dernières résolutions. — Mes serviteurs. — Retour décidé sur Aden.

Le marché de Bender-Gàsem, le jour de mon retour, est encombré de caravanes qui vont se diriger vers le Nogal pour attendre sur ses bords la saison des pluies. Vainement j'essaie de décider le chef de l'une d'elles à me prendre avec lui ; partout on me refuse, et cela, sans doute, sur un mot d'ordre donné par Mohamed Noûr.

Faudra-t-il me résigner à ne pas aller plus avant dans l'intérieur, en passant par la tribu des Medjourtines ?

Serai-je plus heureux chez les Ouarsanguélis? N'aurai-je pas plus de chances, en gagnant Berbera tout de suite, d'atteindre la tribu des Ougadines pour descendre vers le sud-est?

En m'arrêtant à cette dernière résolution, j'aurais passé brusquement d'une extrémité à l'autre du golfe d'Aden, laissant une grande lacune dans le champ de mon exploration. Cette réflexion me décide à visiter la tribu des Ouarsanguélis.

En attendant une occasion, je continue avec patience les observations de toute nature que m'offre le pays.

Le baptême d'un boutre et la noce d'un midgan ajoutent encore à l'animation de la ville.

Un riche Indien, Ismaël Fangassa, pour subvenir au besoin constant de transport des marchandises qu'il achète aux caravanes pour les expédier sur Aden, a fait construire un bagala, ou grand boutre d'environ 80 tonnes. L'étrave, la quille et l'arrière indiquent la longueur qu'il doit avoir. Suivant l'usage, pour fêter cette mise en chantier, on a envoyé dans les montagnes chercher un superbe taureau noir et un beau mouton.

Après maints efforts, on parvient à coucher le premier animal à l'arrière de manière à faire reposer son col sur la quille. Le mouton offre moins de résistance et on lui pose également la tête sur la jonction de l'étrave et de la quille. Pendant que la foule, sur l'invocation d'un *padri*, adresse ses prières au Prophète, on égorge ces deux animaux dont le sang inonde les poutres. On les dépèce et les coupe de suite en petits morceaux, pour les distribuer à chaque habitant, avec quelques poignées de riz et de dattes.

Cette cérémonie coïncidait, ce jour-là précisément, avec le mariage d'un midgan.

Les gardes du fort, entonnant leurs chants de guerre, promènent dans la ville le jeune fiancé paré de ses plus beaux vêtements. Derrière le cortège, une femme exécute une tyrolienne bizarre, que les suivants accompagnent de quelques coups de feu.



Jeune fille parée du *jarré*.

Puis, à la tombée de la nuit, on se rend à la case où se tient la jeune épouse. Elle aussi a mis quelque recherche dans sa toilette; elle a refait toutes les tresses de ses cheveux, symbole de sa virginité. Elle a ceint son front du *jarré* (1). Tout autour d'elle se

(1) Le *jarré* est une lanière ou une tresse de cuir terminée par un flot dont les jeunes filles ceignent leur front. — Chez les Dolbohantes le jarré est fait en crins de cheval et se termine par une queue retombant sur les épaules.

groupent ses amies, tenant chacune à la main un *daberad*, ou brûle-parfum, rempli d'encens ou de *mourcoud* (1). Les deux époux restent quelque temps assis à côté l'un de l'autre, pendant que la foule chante; puis ils se retirent dans la hutte où les femmes ont tenu, pour la circonstance, à porter chacune leurs plus belles nattes.

L'habitation est alors circonscrite par les danseurs et les chanteurs, qui font le plus de bruit possible. Pour cela on a eu soin d'étendre par terre des peaux, sur lesquelles résonnent mieux les sandales à la cadence du *guelfa* (2). De temps à autre, quelques tasses de café et du moutama grillé sont servis aux invités. C'est le modeste repas de noces, en attendant que les époux soient mieux installés dans leur ménage.

Le 1er janvier 1881, comme pour mes étrennes, m'arrive, par boutre, un long courrier d'Europe. — Rien ne peut dépeindre avec quelle impatience fébrile je brisai les cachets de toutes mes lettres, et ce jour-là, pour la première fois, pendant qu'il était fête en France, la tristesse franchit le seuil de ma demeure. Mes domestiques me voyant tout pensif osaient à peine interrompre mes rêveries.

(1) Gomme résineuse donnée par un arbre qui a le feuillage du sycomore. — Son odeur, quand on la brûle, approche de celle du cuir de Russie.

(2) Danse çomali dans laquelle les danseurs se portent par saccades, le corps penché en avant, à la rencontre des femmes, en frappant dans les mains. Aucun instrument de musique n'accompagne les danses ou les chants çomalis.

Insouciants, toujours préoccupés de leur toilette, ils passaient leur temps à se regarder dans une glace et à graisser leurs cheveux. — Il n'y avait qu'au moment des repas où ils faisaient la grimace quand il fallait s'asseoir devant le grand plat de riz à l'eau parfois allongée d'un peu de lait.

Le soir, ils me quittaient pour aller au clair de lune risquer quelque histoire galante dans les ruelles du village. — Cette vie inoccupée faisait parfaitement leur affaire, car leur solde courait toujours.

L'arrivée quotidienne de caravanes nombreuses m'apportait seule quelques distractions. J'y remarquais des types vraiment curieux de la race çomali; les diversités de nuances dans la couleur de la peau m'intriguaient énormément.

Ces malheureux bédouins venaient sur le marché, poussés par la faim, et se débarrassaient de tout ce qu'ils possédaient pour troquer quelques provisions.

J'en profitais pour acheter bien des objets qu'en ma qualité d'Européen j'étais obligé de payer, il est vrai, le double de ce que tout autre en eût donné. A mon grand regret, il me fut impossible d'acquérir une amulette en lapis lazuli que portait au cou un midgan ; il l'avait trouvée dans l'intérieur. Cet objet, qui accusait la forme d'un petit bâton octogonal, portait la trace de quelques ornements détruits par le temps. C'est le seul que j'aie vu de cette nature.

J'habite la case du gouverneur, Mohamed Noûr. Il m'en a concédé la jouissance à son retour de Tigieh, non sans venir tous les jours demander le solde du loyer. Chaque fois, il arrive avec sept ou huit indigènes qui se considèrent chez moi comme chez eux, touchant à tout et voulant tout voir. Leur sans-façon va quelquefois jusqu'à se servir de ma trousse contenant mes brosses et peignes; mais comme ces visites obséquieuses m'apportent, en somme, des documents nouveaux et me familiarisent avec la langue du pays, je m'habitue à supporter ces constantes importunités.

Un jour cependant je me décidai à condamner ma porte, car ma demeure était devenue la salle du conseil. J'étais obligé d'en nourrir presque tous les membres, dont le nombre doublait à chaque réunion.

L'occasion m'en fut offerte par une rixe sanglante qui clôtura une des séances de ce singulier corps délibérant. Un homme tomba frappé d'un coup de massue, le crâne ouvert. Je prodiguai tous mes soins à la victime, qui me traduisit largement sa reconnaissance en me volant un ceinturon et une gourde.

Un vent violent se lève le 4. Le *dofan* jette à la côte de Bender-Gàsem deux boutres arabes avec leurs malheureux équipages; il est impossible de sauver quoi que ce soit des marchandises dont ils



Duel entre un Ouarsanguéli et un Dolbohante, à Bender-Gàsem.

sont chargés, et dans quelques heures la mer furieuse a bientôt mis leurs coques en pièces.

Pendant que les naturels se disputent les épaves, arrive une caravane de Dolbohantes qui vient de fort loin. Elle a eu une rencontre avec une trentaine de Medjourtines Esa Mahmoud qui lui ont fait de nombreux blessés et lui ont, en outre, dérobé les quelques têtes de bétail qu'elle venait échanger contre des provisions. Telle est la misère de ces pauvres gens, qu'une famille à bout de ressources s'est traînée jusqu'à Bender-Gàsem pour marier deux filles, comptant sur l'achat que leur en feraient les futurs époux (1) pour se procurer quelques subsistances. On leur a construit en toute hâte un abri, autour duquel veillent leurs frères en armes. Leur mère, une vieille duègne, annonce à qui veut l'entendre que les deux enfants appartiendront au plus enchérisseur. Chacun veut les voir et se presse autour du réduit. De temps à autre, pendant que les frères maintiennent la foule, la mère soulève une natte, exhibant, aux yeux du public, ces infortunées créatures qui demeurent impassibles, le corps roulé dans leur robe de peau. Leurs traits tirés par la faim dénotent une certaine finesse; par moment elles promènent tout autour d'elles leurs grands beaux yeux, et les abaissent ensuite, comme par humiliation.

Il y avait plus de curieux que d'acquéreurs, et les

(1) La dot en espèces ou en nature apportée par le futur époux est payée au beau-père, en quelque sorte comme prix d'achat de la femme.

quolibets allaient leur train, sans que personne songeât à secourir ces infortunés. Mon domestique Farah, Dolbohante plus civilisé que ses malheureux compatriotes, m'exprime toute son indignation devant ce spectacle écœurant, si contraire à la fière dignité du Çomali. Il me demande pour eux l'aumône de quelques provisions, et je lui donne volontiers un demi-sac de riz qu'il va leur porter. Durant le trajet du marché à ma case, l'une des jeunes filles avait été achetée pour trois *min* de dattes, environ 17 thalaris, soit 85 francs!

Le 17 janvier, des courriers arrivèrent, annonçant la reprise des hostilités entre le sultan Osman- Mahmoud et la ville d'Alloulah. Suivant l'usage, ils s'arrêtèrent d'abord à la première case aux abords de Bender-Gàsem, où ils furent interrogés, puis le grand conseil se réunit pour les entendre. D'après eux, tous les clans des Medjourtines Souacron, habitants de Beridé, Dama, Olok, viennent de se grouper autour de Yousouf Ali. Le sultan, Sementar Osman, et d'autres chefs sont partis pour Berguel se joindre à Noûr-Osman.

Mohamed Noûr demande quelques guerriers pour combattre le rebelle Yousouf Ali, avec le jeune souverain; mais un orateur fait observer, avec juste raison que, depuis quelques jours, les Esa Mahmoud rôdent autour de Bender-Gàsem; que, d'autre part, l'allée et venue des caravanes étrangères, Ouarsan-

guélis et Dolbohantes, trouble la sécurité, et qu'il faut songer plutôt à prendre des mesures pour protéger les caravanes qui arrivent sur le marché, que de se mêler des différends du sultan. Enfin, ajoute l'orateur, il y a des Çomalis qui n'ont jamais vu ici encore leur jeune souverain. Les intérêts de Bender-Gàsem semblent peu lui importer, puisque depuis onze ans, ni lui ni son tuteur ne se sont dérangés pour y venir.

Assez intrigué, j'interroge un indigène sur les raisons qui ont empêché si longtemps Osman Mahmoud de se rendre à Bossassa. On m'allègue comme motif les anciens différends de Noûr avec les Déchichi (1).

Quelques Ouarsanguélis qui assistent au débat prétendent qu'ils ont gardé bon souvenir du pillage d'une caravane, opéré par ce clan des Medjourtines lui-même.

De la discussion on passe aux défis, qui jettent le désordre dans la réunion, et au lieu de se séparer sans rancune, Ouarsanguélis et Déchichi se promettent de se retrouver un jour.

Ces défis ne sont jamais portés en vain, et l'occasion m'a été donnée plus tard d'assister à un duel terrible entre un Ouarsanguéli et un Dolbohante.

Un *belaoui* (2), dont la propriété était disputée par les deux adversaires, n'était que le faible prétexte qui déguisait l'explosion de vieilles rancunes.

(1) Les Déchichi, d'après le tableau indiquant les descendants et fils d'Harti, ont fusionné avec les Medjourtines.

(2) Sabre çomali.

Après les provocations lancées à distance, on en vint aux insultes. L'une des insultes blessa si vivement le Ouarsanguéli, qu'il partit comme un furieux vers une case où il avait déposé ses armes. Puis, se faisant place avec sa massue au milieu de la foule qui s'opposait à son passage, il se précipita vers son adversaire. Le Dolbohante l'attendait de pied ferme, avec sang-froid, appuyé sur ses deux lances.

Le premier coup porté par le Ouarsanguéli, avec la force que donne l'élan, atteint le bouclier du Dolbohante; celui-ci, profitant du mouvement fait par son adversaire pour dégager son javelot, le frappe d'une main sûre. Le blessé roule par terre pour ne plus se relever, entraînant avec lui l'arme qui l'a transpercé. Sans s'émouvoir, le Dolbohante arrache alors la lance restée piquée dans son bouclier, et va, à pas lents, s'asseoir non loin de là.

Cette scène s'est passée en un clin d'œil.

La foule s'érige aussitôt en tribunal chargé de juger quels motifs ont déterminé ce duel. Sans se préoccuper des discordes des deux tribus, on recherche seulement à qui appartenait le sabre qui a servi de prétexte à la rixe. Malheureusement il est bien la propriété du Dolbohante vainqueur. Aussi le déclare-t-on quitte de toute amende; mais il n'abandonne pas la place sans être menacé d'une vengeance prochaine par les amis de l'infortuné Ouarsanguéli.

Un jugement sévère aurait été prononcé si le Dolbohante avait eu tort; il aurait subi peut-être une amende de cent chameaux, deux cents ou trois cents têtes de moutons. Sans doute il ne possédait pas tout ce bétail; mais les us et coutumes des pays çomalis, conformes en cela avec nos lois de vendémiaire, an IV, rendant les tribus, les communes responsables des délits individuels, le clan des Dolbohantes eût été solidaire du condamné pour le paiement de la peine encourue.

La lettre au guérad des Oursanguélis, que mon domestique Farah m'a rapportée il y a quelque temps, m'engageait à gagner la tribu des Ouarsanguélis, en me rendant d'abord à Lasgoré. Un moment j'avais cru pouvoir profiter de la caravane d'Hassen, fils du guérad, pour me rendre dans cette tribu par le sud. Les Medjourtines s'étaient opposés à mon départ; je rencontrais toujours les mêmes résistances à mes désirs de quitter Bender-Gàsem pour visiter d'autres régions. Mes démarches auprès de Mohamed Noûr, pas plus que mes cadeaux, ne pouvaient l'amener à me laisser partir par voie de terre.

Ma patience est à bout, car j'ai usé de tous les arguments. Je suis donc réduit à prendre mes dispositions pour affréter un boutre.

Au milieu de toutes les épreuves que j'ai supportées, un seul de mes serviteurs, Ali Farah, s'est montré digne de ma confiance. Les autres, je l'ai dit, m'ont toujours laissé mécontent, et j'ai eu toutes les difficultés qu'on puisse imaginer avec eux. Se

croyant supérieurs aux autres Çomalis des pays que nous traversions, en route, ils ne consentaient jamais à porter le moindre paquet en dehors de leurs armes; charger les chameaux n'était pas non plus une besogne digne d'eux, et, quand je voulais exiger un tour de garde sérieux, je les trouvais endormis à chaque contrôle.

Des naturels, avec le même salaire, me seront tout aussi utiles qu'eux. Je me décide donc à m'en débarrasser, et comme, d'autre part, j'ai avec moi un grand nombre de colis, de collections et des documents que je tiens à voir sûrement arriver à destination, je prends la résolution de revenir à Aden, où je me ravitaillerai, en même temps, sur la réserve de mon matériel laissée aux bons soins de M. C. Tian.

La nouvelle de mon départ se répand bien vite. En dehors des exigences de mon nahouda ou capitaine, les autorités locales qui me voient leur échapper m'obsèdent du matin au soir pour avoir leur bakchich. Si nous n'avions pu profiter de la nuit pour transporter mes bagages sur le boutre, peut-être en voyant défiler mes caisses leurs prétentions se seraient-elles accrues.



Le puits de Lasgoré.

CHAPITRE VII

Départ d'Aden. — Mahet. — Archò. — Lasgoré. — Aspect du pays. — Mohamed-Abdi-Fata-Naleyah-el-Did. — Arrivée du guérad Mohamed-Mahmoud. — Notre entrevue. — Réflexions. — Dispositions pour mon départ dans l'intérieur. — Toujours des difficultés. — En route. — Guel-Dora. — La folle. — Iskodoubouk. — Amoura. — Daga-Safré. — Abal-Ichaoualé. — Mes espérances. — Le déluge. — Daga-Daoura. — Karin-Ballolo. — Les *baóna*. — Ouanentab. — Une étrange sépulture. — Bonne et mauvaise nouvelle. — Les grottes du Mogor. — Ferdandec. — Gob-Déro. — Arrêt forcé aux bords du Darror.

Mon séjour à Aden est de courte durée. J'en repars cette fois avec mon fidèle Ali Farah, un Arabe fils d'esclave, gaillard robuste qui aidera au chargement des bagages, et une servante de même race qui peut me faire un peu de pain (1). Elle sera chargée de ma cuisine, pendant quelques jours du moins, car mon estomac se trouve fatigué du régime qu'il a déjà supporté. J'aurais pu en rompre la monotonie si mes

(1) Les Arabes, comme les Çomalis du littoral, font du pain avec des grains de moutama pilés dans un mortier ou écrasés entre deux pierres. La pâte grossière obtenue de cette manière est simplement cuite sur la cendre ou dans des petits fours en terre glaise.

serviteurs avaient voulu m'accommoder quelques aliments en dehors de ceux qui constituent la nourriture habituelle du Çomali.

Nous arrivons en vue de Mahet, tribu des Haber Guérajis. Mahet est un village de quelques huttes dominé par un seul fortin en pisé. Dans le sud se dressent les grandes montagnes de Surout qui courent vers l'est chez les Ouarsanguélis et vont aboutir à Almédo chez les Medjourtines.

A l'est, le pic d'Albieli et la vallée d'Argaân, à l'ouest, celui d'Edio et la vallée de Gorenti.

C'est à Mahet qu'est mort le cheik Esa, et tous les vieux Çomalis venaient autrefois finir leurs jours dans ce village pour être enterrés à côté du tombeau de ce saint. La légende veut qu'il soit le père des Haber-Guérajis, Haber-tel-Jalo, Haber-Aouel, comme Darot était le père des Medjourtines, Ouarsanguélis, Déchichi et Dolbohantes.

Une mosquée blanche, surmontée d'un petit dôme, indique sa sépulture aux pieds des montagnes, aussi arides et aussi dénudées que celles d'Aden. La similitude parfaite dans la nature de ces roches volcaniques semble indiquer quelque corrélation dans le système géologique de ces deux points.

La ville était jadis tout autour de ce tombeau. Depuis dix-sept ans elle s'est portée plus à l'est sur les bords de l'Argaân, pour se trouver plus rapprochée de ce petit cours d'eau.

Ali Hersi, un des vieux de Mahet, est le beau-père du jeune sultan Osman Mahmoud. Je le choisis pour aban.

Quelques Çomalis ont commencé à semer un peu de *douro* et des oignons sur les bords de l'Argaân. Hersi me demanda si je n'avais pas quelques pommes de terre pour en essayer la culture.

Nous restons quelques heures seulement à Mahet. Nous doublons Guésiret Burnt (1); cette île, que les Anglais ont à si juste titre qualifiée de *Burnt*, l'île brûlée, est couverte de guano. Les Arabes de Makalla viennent chaque année charger des boutres de cet engrais pour fumer leurs plantations de tabac.

Archò, devant lequel nous passons, a l'aspect aussi misérable que Mahet. Ce village est habité par les Çomalis Saâdionis; comme à Mahet, la ville s'est déplacée de quelques centaines de mètres vers l'ouest. Les rúines d'un fortin indiquent son ancien emplacement.

Un coup de vent des plus violents nous chasse au large, et pendant toute une journée nous essuyons la furie des vagues qui inondent le boutre à tout coup.

Enfin, nous atteignons Lasgoré, port principal de la tribu des Ouarsanguélis.

(1) *Burnt* est une désignation anglaise.

Cinq boutres sont au mouillage; l'un d'eux est le même avec lequel j'ai doublé Ras-Feluk et Alloulah, au mois de septembre dernier. Il revient de Bombay, où il s'est débarrassé de ses marchandises.

Lasgoré est composé de deux quartiers distants chacun de 600 mètres environ : Haffa-Ouguesłébé et Hial-Fatah ou Haffa-Hial-Guérad. Ces deux villages sont à l'embouchure du Gueldora; à gauche de Haffa-Ougueslébé se trouve le cimetière; vers le sud courent les hautes montagnes d'Almedo, dont le point culminant d'Airensit, perdu dans les brumes, n'a pas moins de 1,650 mètres d'altitude.

Mon aban, Mohamed-Abdi-Fata-Naleyah-el-Did, est le même qui a hébergé Cruttenden en 1848, lors de son passage; puis Speke, puis Hildebrandt. En dernier lieu, il y a sept ans, le major Hunter, appelé à Lasgoré pour demander raison aux naturels du pillage d'un boutre portant pavillon anglais, a logé chez lui. Mohamed se montre très fier de la confiance des Européens; aussi fait-il tout son possible pour me recevoir de son mieux.

Les gourguis de Lasgoré ne ressemblent en rien à ceux des autres ports que j'ai visités. Ce sont de vrais hameaux où grouillent plusieurs familles; c'est dans l'un d'eux que je m'installe. Mohamed a bien mis son fortin à ma disposition, mais cette tour en pisé est tellement délabrée, que j'ai des doutes sur sa solidité.



C'est la première fois qu'on me voit chez les Ouarsanguélis (1); aussi de nombreux visiteurs et curieux assiègent-ils ma case. Mon domestique m'a déjà fait dans le village la réputation d'un docteur émérite; les malades demandent tous des remèdes.

L'effet de la toile vésicante produit sur eux une impression si étrange, que beaucoup vont consulter le *padri,* ou prêtre de la mosquée, pour savoir s'il n'y a là aucun sortilège.

L'ammoniaque me procure quelques bons moments de gaîté. Les Çomalis, toujours nu-tête, sont souvent congestionnés, et les soulagements procurés par la respiration de l'alcali à deux ou trois d'entre eux qui souffraient du cerveau, m'amenèrent bien des importuns. Rien n'était plus comique que de voir les premiers qui avaient essayé ce remède, inviter les ignorants à respirer fortement. La secousse éprouvée était tellement vive, que le prétendu malade se roulait par terre, pendant que les autres se tordaient de rire; chacun cependant voulait à son tour les sensations causées par le *sambor* (nom donné aux odeurs en général).

(1) OUARSANGUÉLIS

	OUARSANGUÉLIS	OUGUESLÉBÉ
Omar	Toldja Omar	
	Nour Omar	Ali Ismaïl
	Mohamed Omar	Liban
	Yousouf Omar	Halendilé
Dubès	Hanil	Indjieh
	Ougarien	
	Yousouf Aro	

Guérad : Mohamed-Mahmoud-Ali, — 60 ans.

En attendant la venue du guérad, j'emploie quelques jours à courir les environs de Lasgoré. J'y retrouve les vestiges de l'occupation ancienne accusée par des tumuli et des silex assez nombreux, surtout aux abords de la ville même (1).

Parfois, dissimulé dans les tamarins, je dessinais les groupes des femmes et jeunes filles qui venaient



Le fortin de Mohamed-Abdi-Fata.

chercher de l'eau au puits; mais, moins heureux qu'à Merâya, je ne pouvais, à cause des moustiques, y rester le soir à l'affut.

La sécheresse est aussi absolue qu'en Medjourtine. Dans le lit du Gueldora, quelques plantes (2) et quelques reptiles. Peu d'oiseaux. — J'aurai sans doute plus de chance quand je ferai l'ascension des hautes montagnes, car il y pleut depuis quelque

(1) Silex semblables à ceux de Berguel, dont j'ai donné les dessins plus haut.

(2) *Hyoscyamus grandiflorus*. Franchet. nov. spec. —*Kyssenia spatulata*.

temps, alors qu'ici il ne tombe pas une goutte d'eau.


Femme çomali à la fontaine.

Mohamed-Mahmoud, prévenu de mon débarquement, arrive le 26 mars vers le soir; il est escorté de ses frères et me fait avertir qu'il se rend vers ma case. Je prépare de mon mieux sa réception; je revêts mon plus beau costume çomali (1) et je vais à sa rencontre, suivi de Farah et de mon aban.

Le guérad est un bel homme : sa tête est rasée, sa figure encadrée par un collier de barbe blanche a l'air rude; sa lèvre inférieure un peu forte est un signe de famille que je retrouve chez tous les siens. Sans recherche dans sa mise, il porte un vieux sabre rouillé sur lequel il s'appuie en

(1) Quelque temps après mon arrivée dans les pays çomalis, pour m'assimiler autant que possible aux indigènes, j'adoptai jusqu'à leur costume : le pagne, simple drap enveloppant tout le corps, les sandales et la fouta. J'y ajoutai un énorme turban, nécessaire pour me garantir en route du soleil meurtrier, et c'est dans cet accoutrement que j'ai fait presque tout mon voyage.

marchant. — Après les salutations d'usage, nous nous asseyons sur des nattes, à l'ombre du fort.

Je lui expose en peu de mots que je compte profiter de l'aman qu'il m'a envoyé à Bender-Gàsem, pour visiter sa tribu. Ses frères, ses fils, comme tous les Ouarsanguélis qui sont venus chez les Medjourtines et qui m'ont rencontré, ont toujours eu l'hospitalité la plus cordiale sous ma case. J'espère qu'il me l'accordera maintenant dans toute la province qu'il gouverne.

Je crois avoir affaire à un homme de la valeur de Noûr Osman, voilà pourquoi je lui parle ainsi; mais mon aban qui est à mes côtés, se penche à mon oreille et me dit ces mots significatifs: « Lui et ses frères ont toujours faim! » — Ce qui veut dire: « Pas de phrases, ne les prends pas par les sentiments, mais par le ventre. »

J'ai compris et je m'exécute, offrant comme bienvenue au guérad, pour lui et ses frères, quatre sacs de riz et quatre sacs de dattes. Je lui donne à entendre que d'autres cadeaux l'attendent, lui personnellement, ce à quoi il me répond qu'il est solidaire de ses douze frères et de ses huit enfants, et que je dois satisfaire chacun d'eux.

C'est un beau début, comme on le voit! Mais enfin le guérad semble disposé à me laisser partir. et j'ai hâte de gagner l'intérieur.

La semaine suivante se passe à combiner mon

itinéraire avec Mohamed-Mahmoud. Il m'impose son frère Hamed-Mahmoud comme aban et guide, dans l'intérieur; huit de ses frères ou fils formeront mon escorte. Je vais prendre ici des chameaux et des ânes jusqu'à son gourgui de Bar-Hâm, et, là, il se charge de me fournir tout ce dont j'aurai besoin.

En présence des frais qui s'imposent à mon expédition, avec tout le monde que je vais avoir à solder et à nourrir, je tiens à réduire le matériel que je veux transporter, tout en chargeant les bêtes le plus possible.

Mon chamelier qui compte me forcer la carte, après m'avoir demandé presque la valeur des chameaux pour leur location, allègue maintenant que ces bêtes ne peuvent porter qu'un poids dérisoire. Lui-même avait cependant déclaré, la veille, que chaque chameau porterait au moins 75 kilos, et voilà qu'il réduit ce chiffre de moitié. Cet homme qui possède seul, pour le moment, des bêtes de somme disponibles, me met le marché en main et je suis obligé de subir ses conditions draconiennes. J'exprime au guérad tout mon mécontentement; il allègue qu'il ne peut rien sur la propriété du chamelier, mais que s'il m'impose son frère et une escorte aussi nombreuse, c'est pour ma sûreté.

Déjà habitué à ce genre de raisons données partout où j'ai passé, je ne vois là qu'un moyen adopté par le chef des Ouarsanguélis pour me faire nourrir une partie de sa famille.

Au reste, lui-même, avant de prendre congé de moi, vient chercher ses cadeaux, et ce qu'il préfère de beaucoup, dans tout ce que je lui offre, ce sont les provisions de bouche contre lesquelles, au sortir de ma case, il échange tout ce que je lui donne à un Arabe traficant. Au dernier moment, il me demande encore deux sacs de riz.

On ne peut se faire une idée de la patience qu'il faut avoir avec les bédouins; on sent que ces gens rusés et malins n'ont d'autre idée que de vous exploiter. Leurs promesses sont toujours merveilleuses, on n'en connaît jamais la réalisation. Ils demandent un bœuf pour ne pas même donner un œuf, et si on ne leur cède pas, ils usent d'une force d'inertie contre laquelle le voyageur se butte sans pouvoir avancer. En présence des difficultés qui m'assaillent dès à présent, voici ce dont je conviens.

Je vais partir avec Ali-Farah et mon nouveau serviteur Mohamed. Ma domestique, déjà inquiète et regrettant d'avoir quitté Aden, et mon aban Mohamed-Abdi, resteront à la garde du matériel que je laisse. Si le guérad me fait à Bar-Hâm l'accueil qu'il m'a promis, j'enverrai ordre de venir me rejoindre, avec de nouvelles provisions, pour aller plus avant. Ma course de Bender-Gàsem à Tigieh est une leçon suffisante.

Il faut dire qu'à partir du jour où le guérad a autorisé mon départ, il m'a laissé mon escorte à

UELD(

AU



rge torrent

quartiers

puits ass

mes frais. Cette dernière n'éprouve aucune envie de se mettre en route de suite, et c'est de connivence avec elle sans doute que mon chamelier, pour un motif ou pour un autre, ne m'a pas encore amené mes bêtes.

Elles arrivent, mais sans cordes, avec des selles toutes détériorées. La mauvaise foi de cet homme me ferait vraiment perdre la tête. Enfin, nous chargeons comme nous pouvons, non sans discussions nouvelles, sur le poids que porte chaque animal, et nous nous mettons en route.

Il paraît qu'il est d'usage dans tous les pays çomalis que les malheureux profitent des caravanes pour se rendre dans l'intérieur; car la mienne se grossit encore cette fois de deux pauvres et de leurs trois enfants.

En sortant de Lasgoré nous suivons le lit du Guel-Dora; nous gagnons une petite arène se terminant en entonnoir. Les escarpements s'appellent *garbad* (1); tout près est le puits de Inka, où le guérad Mahmoud Ali s'arrêta, dit l'histoire, pour faire sa dernière prière avant d'arriver à Bassal-Hamoumi, où il mourut. Bassal-Hamoumi est un grand cirque encadré par deux bras du Guel-Dora dans le fond duquel se dresse le mamelon d'Iskodoubouk, et, se perdant à travers les brumes, les hautes montagnes d'Almédo.

(1) *Garbad*, en çomali, veut dire épaules.

Nous rencontrons sous une grotte une pauvre folle en proie à ses hallucinations; les indigènes sont pleins de respect pour cette malheureuse, à laquelle nous laissons quelque nourriture. — A quelques centaines de mètres plus loin, nous faisons halte pour passer la nuit. — Je profite de ce premier arrêt pour donner à mon chef de caravane des instructions sur la manière dont nous camperons désormais pendant notre marche, et sur la manière dont j'entends que le service de jour et de nuit soit organisé. — Il semble s'incliner devant toutes mes volontés, promettant d'assurer de son mieux le bon ordre de ma petite troupe.

Au matin, quatre hommes de mon escorte, qui devaient nous rejoindre à Bassal-Hamoumi, n'arrivant pas, je donne ordre de ne point les attendre. Nous abandonnons le lit du Guel-Dora et commençons l'ascension de la haute chaîne des Ouarsanguélis.

Le terrain, en maints endroits, présente des soulèvements argileux avec pétrifications (1) recouverts d'une croûte mince de carbonate de chaux. Des blocs énormes entraînés par des éboulements rendent très difficile le sentier que nous suivons.

D'Iskodoubouk nous arrivons à Ariéri, campement des bédouins au pied d'un grand arbre, et de là à Amoura. De ce point nous avons vue sur la mer et Lasgoré. Le Guel-Dora serpente à nos pieds

(1) *Ostrea Iskodoubouki*ana. Rocheb.

comme une ligne blanche. A peine quelques arbustes épineux nous offrent-ils un abri pour nous garantir des rayons ardents du soleil.

Les nuages s'amoncellent, arrivant du sud avec une rapidité vertigineuse.

Les brumes nous entourent bientôt, et un orage violent éclate au-dessus de nos têtes. Nous avançons toujours cependant.

Le sol, jonché de pétrifications(1), s'effrite souvent en une marne marron; les pierres plates et découpées forment un pavage glissant. Les naturels de ce fait appellent ce chemin Daga-Safré (la pierre qui glisse).

Du haut de Daga-Safré on a vue sur Lasgoré et sur les mamelons d'Iskodoubouk. Là, habite un bédouin dolbohante qui jouit dans le pays d'une fort mauvaise réputation. La caravane s'arrête sur un petit terrassement formé par des rochers. Cette plate-forme est une excellente position d'où nous pouvons étudier tout ce qui se passe aux alentours.

Nous nous circonscrivons avec le plus grand soin d'une haie épaisse de ronces et de branchages, car déjà les mendiants nous assiègent. Je vois avec plaisir que mon aban refuse impitoyablement et m'engage à ne donner que sur l'échange d'un peu de lait. — Nous nous en procurons ainsi deux grandes outres.

Le matin nous partons de Daga-Safré ; nous arrivons sur un petit col séparant deux chaînes de

(1) *Trigonia Revoili.* Rocheb. — *Crasatella Amouranensis.* Roch. — *Leda Safrei.* Roch., etc...

mamelons, à côté d'une dizaine de tombes çomalis, dont les pierres levées sont blanchies à la chaux. Quelques parcs pour le bétail dénotent là une station habituelle des indigènes. On lui donne le nom de Karin-Raroma. Mes hommes s'y arrêtent pour prier; après quoi, ils assurent d'une façon solide le paquetage des chameaux, car nous allons commencer l'ascension difficile d'Aïrensit.

L'air est frais; la végétation, fécondée par les pluies, est luxuriante, et plus nous avançons, plus elle devient fournie. Cactus nombreux, buis, acacias en fleurs, forment un paysage des plus étranges. Au milieu de ces grandes roches sortent de terre, comme des betteraves colossales, de nombreux *adaï,* arbustes monstrueux dont la tête est à peine couverte de quelques feuilles. Quelques-uns ont été creusés par les bergers, et mes guides m'affirment que ces vases naturels conservent une eau fraîche et bonne à boire.

Après les haltes désertes d'Omir et de Goudmaroro, nous voici à celle de Youbé, par le travers d'Aïrensit. Quelques centaines de mètres encore et nous atteignons Abal-Ichaoualé, où nous nous arrêtons auprès de grands tumuli et d'une flaque d'eau de pluie. — Là, j'éprouve un vif plaisir à me mettre en chasse, car vraiment mes récoltes sont fructueuses et nouvelles; ici ce sont des plantes (1), là des coquilles terrestres (2), un peu plus loin, sur les

(1) *Haplophyssum arbuscula.* Franch.
(2) Huit espèces de *Limicolariées* nouvelles.



Halte de Gob-Déro.

euphorbes en fleurs, des grappes d'insectes, des frelons (1). — En quelques heures, je récoltais plus que dans mes précédentes excursions. Je rêvais de trouver derrière les montagnes, dans cette vallée du Darror que nous allions atteindre, une végétation analogue, fécondée par les pluies. Aussi j'éprouvais une satisfaction réelle à classer et à mettre en ordre tous ces précieux documents.

Les brumes et les nuages nous enveloppent et courent avec rapidité vers l'ouest. C'est le signal d'une tourmente que nous allons subir, et nous ne trouverons pas d'abri avant Daga-Daoura. Force nous est donc de partir en toute hâte. Nous recevons en route une série de grains qui nous inondent complètement.

Un moment nous croyons pouvoir nous réfugier sous une grande roche, mais cet entablement ne peut nous recevoir tous; mieux vaut atteindre au plus tôt Daga-Daoura, en subissant une pluie froide et serrée qui nous trempe jusqu'aux os.

Les Daga-Daoura sont trois monolithes gigantesques. Dans l'un deux s'entr'ouvre une excavation où nous entassons mes bagages; un fauve vient à peine d'abandonner ce repaire, à en juger par les restes d'une gazelle à moitié dévorée.

Nous passons la nuit accroupis autour d'un grand

(1) *Sphex*. Très répandus dans les pays çomalis.

feu, inquiétés par les allées et venues des bédouins, dont quelques-uns ne répondent même pas aux interrogations de mes hommes. A tout instant le ciel est déchiré par un trait de feu. Le tonnerre gronde et l'écho amplifie ses lugubres éclats; un vent d'est très frais souffle avec violence. Les hyènes grognent. Puis tout rentre dans le silence, et à la tempête de la nuit succède le calme de l'aurore.

D'un point élevé en face de Daga-Daoura, j'interroge l'horizon. Ras-Antareh à l'est, et Mahet à l'ouest, se dessinent aux rayons du soleil levant; au sud-ouest s'étend le grand trou de Goulesad, encadré par Ergran et Aïrensit, dont les eaux se déversent près de Lasgoré.

De Daga-Daoura, nous arrivons au plateau de Yaffar; par un crochet nous revenons sur Aïrensit. Une échancrure nous donne vue sur le grand cirque de Sabé et les ports de Gaham et de Durduri.

Avant de tomber sur le versant sud des monts Almèdo, nous ne rencontrons plus que le campement de Barkeïa-Kogué (en çomali, mauvais oreiller). Les gorges et les déchirures du sol que nous allons contourner descendent en ligne noire jusqu'aux rives du Darror.

A Karin-Ballolo, la végétation luxuriante d'Aïrensit a disparu pour faire place seulement à des cactus; dans quelques crevasses surgissent de rares bouquets de verdure, au milieu desquels se jouent par bandes des rongeurs curieux appelés par les natu-

rels, *baôna* (1). Ces animaux ont la tête d'un gros rat, la robe du lapin, et la queue courte et relevée de ce dernier. Je n'ai jamais pu, à cause du peu de consistance de leur peau, dépouiller de spécimens de cette curieuse espèce. — Comme les culs-blancs sur les mottes de terre, les *baôna* se juchent à la cime des rochers et s'y tiennent l'oreille tendue. — Au moindre bruit, ils disparaissent précipitamment dans leurs trous en faisant entendre de petits cris comme ceux du cochon de Barbarie.

Notre caravane avance avec difficulté sur le chemin rocailleux, faisant une infinité de détours. De temps à autre, des *god* ou grottes des ravins, sortent des familles de bédouins qui nous regardent avec curiosité.

Un orage nous menace encore et nous force à nous arrêter à Ouanentab, petit plateau absolument aride. Des murs en pierres sèches adossés à quelques entablements de roches, abritent une vingtaine de Çomalis qui surveillent un troupeau de chameaux.

Çà et là, de nombreuses sépultures anciennes. Tout à côté précisément de l'endroit où je repose, gît un cadavre muré sous une excavation avec deux grosses pierres. — Le temps a dû faire disparaître les vêtements de ce mort, dont les ossements blanchis ont conservé la position d'un homme endormi sur la main droite, les genoux repliés. —

(1) *Pectinator Spekii.*

J'avais là un plus beau crâne à dérober que celui de Bender-Khor; mais où aurais-je pu l'enfermer sans être vu? — Je reculai devant la crainte seule de compromettre mon expédition en essayant de prendre ce précieux sujet.

De Ouanentab nous avons vue sur Karkar et sur la grande vallée du Darror qui court vers Our-Alet. D'un coup d'œil on peut juger que sa végétation est aussi misérable que chez les Medjourtines; les espérances que j'avais conçues au plateau d'Aïrensit allaient donc s'évanouir.

Je ne me trompais point, car nous ne rencontrons partout qu'une affreuse stérilité.

Nous suivons les escarpements du lit du Mogor. Ce torrent est encaissé dans des gorges d'une hauteur de soixante mètres environ, formées de stratifications dont les assises, parfaitement indiquées, donnent au terrain l'aspect du canevas d'une carte en relief.

Le Mogor descend de Barkéïa-Kogué, et se jette dans le Darror entre Rhat et Hafdâr.

Quelques bédouins qui croisent notre caravane nous apportent une fort désagréable nouvelle. Les Esa-Mahmoud ont, d'après ce qu'ils disent, fait leur apparition dans la plaine et razzié quelques gourguis; le guérad a dû se retirer derrière Karkar et gagner la vallée de Sol. — Des complications me menacent, puisque nous devions trouver ce chef à

Bar-Hâm. — D'un autre côté cette situation me fait entrevoir la possibilité d'atteindre le versant sud de ces monts de Karkar d'un seul trait. Il s'agit d'être prudent vis-à-vis de mon escorte. J'en préviens Farah, sans mot dire autour de moi.

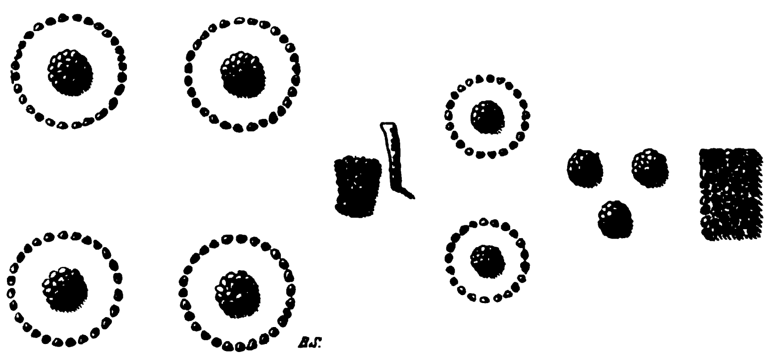
Nous descendons dans le lit même du Mogor par un sentier glissant. Le terrain schisteux, en cet endroit, s'effrite sous les pieds des chameaux. Un orage nous surprend; nous hâtons le pas pour chercher un abri sous deux grandes grottes séparées par une cloison naturelle.

Ces grottes forment le ressaut d'une cascade qui se déverse dans un petit torrent. La pluie, qui suinte goutte à goutte dans une chambre voisine, impénétrable et remplie d'eau sans doute, imite par différents sons, dans le silence de la nuit, le bruit de forgerons qui taperaient tour à tour sur une enclume. Ce tintement que je parviens à m'expliquer ainsi, fait croire à mes hommes que cet endroit est hanté par les esprits; ils restent en prières toute la nuit.

Au fur et à mesure que le Mogor se rapproche du Darror, son lit va s'élargissant. Si j'en juge par les vestiges qui jalonnent cette vallée des deux côtés, depuis les temps les plus reculés, les nomades ont stationné sur divers emplacements, car je trouve partout des agglomérations importantes de tumuli de toutes formes au milieu desquels surgissent des

tombes çomalis, toujours couronnées de pierres levées blanchies à la chaux.

Nous arrivons à Ferdandec après avoir laissé le Mogor. Devant nous un troupeau d'antilopes superbes vient de se lever; nous nous mettons à sa poursuite, mais quelques bédouins qui nous voient courir dans la plaine, croient à l'approche des maraudeurs et détalent pour aller donner l'alerte à des gourguis voisins. Les fils du guérad qui me servent de guides se mettent à leur trousse et reviennent chargés d'une outre de lait prise à ces malheureux. Je n'entends



Tumuli dans le lit du Mogor.

pas du tout favoriser ce genre de déprédation et je donne quelques cadeaux en échange à ces pauvres gens dont la misère horrible se lit sur les vêtements et sur le visage.

La venue des bergers voisins, attirés par les cris d'alarme de leurs compagnons, nous arrête à Gob-Déro (1) sous les ombrages d'un *gié*.

(1) *Gob*, l'arbre du *gob*, *déro* gazelle.

On nous confirme que le guérad a quitté Bar-Hâm; que les Esa-Mahmoud infestent la vallée du Darror. Le chef ouarsanguéli est en hostilité avec les Dolbohantes; il est allé camper sur leur territoire aux pieds même de Karkar. Sur ce, mon chamelier commence à se disputer avec mon aban Hamed-Mahmoud, déclarant qu'il n'ira pas plus loin, ne voulant pas hasarder ses chameaux.

Je ne prends aucune part à cette discussion, laissant à mon chef de caravane et à Farah le soin de tout concilier jusqu'à ce qu'il soit temps que j'intervienne.

Ce colloque nous amène douze convives qui s'invitent tout naturellement. Une gazelle vint à propos satisfaire la gloutonnerie de ces affamés qui semblaient n'avoir pas mangé depuis longtemps.

Décidément le mauvais temps nous accompagne. A peine avons-nous quitté Gob-Déro pour arriver aux abords du Darror qu'une pluie torrentielle nous surprend et nous force à improviser un campement sous des nattes où nous restons blottis pendant six longues heures.

CHAPITRE VIII

Moyen employé par les bédouins pour se procurer du feu. — Le Darror. — Ma caravane se désorganise. — Les désertions commnecent. — Bar-Hâm. — Ogda. —Triste situation. — Abandon de mon escorte. — Les rôdeurs dolbohantes. — Alertes nouvelles. — Le tombeau de Darot. — En route vers Fararalé.— La Guébi. — Aux pieds des monts de Karkar.— Réception du guérad. — La vallée de Fararalé. — Invasion des Dolbohantes. — Panique générale. — Pourparlers avec Mohamed-Mahmoud.

Une éclaircie nous permet, au moyen de ma tente, d'organiser un abri plus sérieux sous lequel se réfugient onze personnes. Mes allumettes, la mèche de mon briquet, tout a été mouillé ; nous avons recours à un bédouin pour nous procurer du feu, qu'il éclaire selon son système, avec deux petits morceaux de bois.

Chaque bédouin porte dans son carquois deux petites baguettes dites *madag*, dont une en bois dur et l'autre en bois plus tendre. Dans cette dernière, il pratique avec son couteau un petit godet creux, laissant une échancrure sur les bords. Puis, tenant entre ses deux pieds le morceau de bois

tendre, il place verticalement le morceau de bois dur dans le godet et lui imprime, en le frottant dans ses mains, un mouvement de rotation rapide. Les deux bois s'échauffent, se carbonisent et donnent une petite poussière noirâtre fine qui s'échappe par l'échancrure et vient se tasser tout à côté. Il arrive un moment où le feu se communique à cette poussière qui s'allume comme de l'amadou. Il suffit alors de débris de feuilles et d'herbes sèches pour l'activer.

Il nous fallut bien du temps pour obtenir un résultat, car personne n'avait songé, au début, à abriter de la pluie quelques broussailles. Mais d'habitude ce procédé pour avoir du feu est excessivement rapide.

Il fait très froid pendant la nuit; un vent glacial souffle avec violence et ajoute ses sifflements aux grondements du Darror qui entraîne dans sa course des troncs d'arbres et d'énormes cailloux.

Par moments, on entend comme un coup de canon dans le lointain. C'est le bruit produit par la chute d'une parcelle des rives du fleuve, qui, minée par la violence du courant, s'engloutit dans les eaux.

En quelques heures, alors qu'il était complètement à sec, son lit s'est rempli à pleins bords, et nous craignons un moment d'être encore obligés de changer de place pour fuir une inondation.

Nous voyons avec plaisir apparaître le soleil, le

lendemain matin. Nous étalons par terre tout mon matériel et tous mes effets pour les faire sécher. Le Darror diminue insensiblement. La terre avait tellement soif qu'elle n'a pas gardé trace de cette pluie torrentielle. Cette ondée a néanmoins chassé de leurs demeures fourmis, scorpions et serpents, qui se promènent de tous côtés, et me permettent de faire ample moisson.

La discussion qui s'est élevée la veille, entre mon aban et mon chamelier recommence, et ce dernier s'obstine dans ses résolutions. Il ne veut pas aller plus loin que Bar-Hâm. Il faut donc prendre nos mesures pour ne pas rester à cette station, puisque nous devons rejoindre le guérad. Il est alors convenu que deux de mes hommes d'escorte iront immédiatement à Sol pour chercher de nouvelles bêtes de somme, et après avoir accepté cette décision, je m'éloigne un peu de mon campement, pour chasser dans les environs.

Chemin faisant, je rencontre deux bergers qui gardent une manade de 500 chevaux : jolies bêtes, quoique petites, mais encore sauvages. Je leur demande pourquoi les Çomalis ne mènent pas sur les marchés de la côte toutes ces montures qu'on y achèterait sans doute ; à quoi les utilisent-ils donc, puisque je n'ai pas encore rencontré une agglomération de deux cents hommes dans l'intérieur ?

Ils me répondent que je verrais dans mon voyage des manades bien plus nombreuses encore ; que le Çomali a pour habitude de constituer sa fortune

en troupeaux de toutes sortes de bétail, pour pouvoir marier ses enfants, en donnant à chacun, comme dot, chevaux, chameaux et moutons.« Et puis, ajoutent-ils, quand nous préparons, à l'appel du guérad, une razzia chez les Dolbohantes, jusque chez les Ougadines, chacune des montures que tu vois trouve bien son cavalier. »

Je reviens à mon campement. A ma grande surprise, il n'y reste plus que mon aban, mon chamelier et mes deux serviteurs. Toute mon escorte m'a abandonné, sous le prétexte d'aller chercher des chameaux, emmenant deux de mes propres bêtes !

Hamed, mon chef de caravane, m'explique avec embarras qu'à mon départ de Lasgoré, on m'avait donné des chameaux appartenant à un frère du guérad, et que dans le gros de mes bagages on m'avait ajouté quelques provisions à lui destinées. Il a dû les lui faire porter sans plus de retard, parce que, paraît-il, ce frère n'est plus ni à Bar-Hâm, ni avec le chef des Ouarsanguélis, mais du côté d'Hadaftèmo.

Nous sommes donc obligés de nous ingénier pour paqueter de nouveau mon matériel, et nous nous dirigeons vers Bar-Hâm.

Nous gravissons le versant sud de la vallée du Darror, plaines désertes, terrain gypseux et argileux, détrempé par la pluie et sur lequel les bêtes, doublement chargées, se refusent parfois à avancer. J'avais moi-même peine, avec mes sandales, à poursuivre une fort curieuse espèce de lézard, dont la

queue plate, couverte d'épines et terminée en fouet, m'intriguait beaucoup. Cette espèce (*Uromastix batiliferus,* L. Vaillant), que je n'ai rencontrée que là, est nouvelle, et le dessin ci-contre en retrace exactement le type.



Uromastix batiliferus.

Bar-Hâm est une source abondante, légèrement sulfureuse, qui coule entre des blocs énormes de gypse noirci par ses dépôts. Tout auprès se dressent de nombreux tumuli anciens, et quelques sépultures modernes. Le temps qui menace, nous oblige à ne pas nous y arrêter, mais mon chamelier engage une discussion nouvelle avec mon aban et refuse d'aller plus loin.

Bar-Hâm n'offre pas le moindre abri, à part celui d'un grand acacia qui étale son feuillage en parasol, et je vois le moment où nous allons encore passer par les mêmes tribulations que la veille. En pareil

cas, comme il doit être tout aussi désagréable à mon aban et à mes domestiques qu'à moi, de subir une nuit dans les mêmes conditions que celles d'hier, je les laisse se démener, assistant à cette scène sans mot dire. On finit par convenir que nous gagnerons Ogda, point de halte plus voisin. Là, quand le guérad m'aura envoyé d'autres bêtes, mon chamelier sera libre de regagner Lasgoré.

De Bar-Hâm, nous passons entre deux petits mamelons et nous nous trouvons en présence de la grande plaine de Chémis (1), sillonnée par un petit ruisseau du même nom.

Cette plaine est encadrée par une chaîne formée d'une série de mamelons gypseux, courant vers le sud et faisant un crochet vers l'ouest. C'est entre deux de ces mamelons que se trouve Ogda.

Qu'on se figure une dépression du sol en forme de fer à cheval, naturellement creusé dans tout son pourtour par une galerie circulaire recouverte par des entablements ayant tout au plus une saillie de 50 centimètres, sur divers points de laquelle, auprès de vrais terriers, des murs en pierres sèches emprisonnent les gourguis où parque le bétail, et l'on aura une idée exacte de ce lieu de campement des bédouins.

C'est là que nous nous installons pour le mieux, profitant de la plus grande excavation; mais c'est à peine si elle peut contenir nos bagages, et quand l'orage

(1) *Chémis* veut dire soleil en langue çomali. L'absence de tout ombrage dans cette plaine déserte explique peut-être cette dénomination que les indigènes lui ont donnée.

crève, une nappe d'eau coulant sur nos têtes nous mure complètement dans ce repaire où nous nous tenons accroupis.

Malgré la décision prise à Bar-Ham, mon chamelier me quitte. Hamed, mon aban, sous prétexte qu'il ne peut se résigner à nous voir passer quelques jours dans cette situation fâcheuse, se met à sa poursuite, comme pour le décider à revenir. Mais ni l'un ni l'autre ne reparaissent, et finalement je me trouve seul avec mes deux serviteurs.

Hamed ne revient qu'à la tombée de la nuit, sans aucune nouvelle; une pluie torrentielle et continue nous retient bloqués, sans qu'il nous soit possible de préparer le moindre aliment.

Le lendemain matin, dans le brouillard intense qui nous environne, nous apercevons la silhouette de quelques cavaliers; ce sont des Dolbohantes qui précisément mettent pied à terre tout à côté de nous.

Mon aban m'a recommandé le plus profond silence et nous avons rapidement armé nos fusils. Il écoute, l'oreille tendue, la conversation de ces Çomalis qui peuvent être des ennemis, et qui discutent sur les razzias faites la veille. Ils attendent un de leurs compagnons qui doit venir les rejoindre, et qui se sera probablement égaré à cause de la brume. Ce quatrième cavalier ne tarde pas à arriver. A sa voix, Mohamed le reconnaît et l'interpelle. Ces hommes se donnent pour des Dolbohantes de la vallée du Jid-

Ali, qui vont à Lasgoré vendre la dépouille d'une autruche.

Après avoir échangé quelques mots, ces bédouins demandent à manger. Mohamed leur refuse, déclarant que nous n'avons aucune provision, et comme ils s'avancent pour vérifier l'exactitude de cette assertion, mes gens, avec sang-froid, leur montrent nos armes. La vue d'un blanc, à laquelle ils ne s'attendent pas, semble les étonner beaucoup plus. Quoi qu'il en soit, ils se retirent en maugréant, en nous accablant d'injures grossières.

Nos visiteurs font précisément partie d'une horde de pillards qui vient d'enlever un gourgui dans le voisinage, comme nous le confirment les fils du guérad qui rallient Ogda. Ils ajoutent que leur père va changer de résidence, qu'il craint de me laisser arriver jusqu'à lui, et que c'est pour cela qu'ils reviennent sans les porteurs que nous attendons.

Je ne puis m'empêcher de leur exprimer combien je crois peu à toutes ces histoires. Pourquoi, d'autre part, ont-ils emmené, sans m'en demander l'autorisation, mes chameaux, quand nous étions campés sur les bords du Darror ? J'exige qu'ils repartent sur le champ pour expliquer à leur père que je ne veux pas rester plus longtemps à Ogda, mais bien le rejoindre, quel que soit l'endroit où il se trouve.

Je reste encore vingt-quatre heures sans nouvelles, et mon aban, feignant d'être inquiet, me laisse une fois de plus seul avec mes serviteurs pour aller nous chercher quelque secours. Il est

inutile de dire combien nous supportons de misères durant ces longues heures d'attente.

Blottis dans ces trous, soit pour nous garantir de la pluie, soit pour nous abriter des ardeurs du soleil, nous n'avions, pour toute distraction, que la visite de serpents qui doublait les charmes de cette singulière résidence.

Le soir, les reptiles étaient remplacés par les hyènes et les chacals dont je tuais bon nombre à l'affût.

Après les Dolbohantes, voilà que les Esa-Mahmoud sèment la terreur dans le clan du guérad. Telle est du moins la nouvelle que vient m'apporter son fils. Son père l'envoie avec deux midgans, à ma garde, parce que je ne suis pas en sûreté. Habile stratagème du chef ouarsanguéli qui essayait déjà de m'intimider pour me forcer à revenir sur mes pas.

Ne pouvant laisser sans crainte la garde de mes bagages à mes serviteurs, j'usais de ces midgans pour chasser avec eux dans la vallée de Chémis, sans trop m'écarter de notre campement.

Mes guides, du haut d'un petit mamelon, me montrèrent dans le lontain, vers l'est, un point dit Gâablé, où, suivant la légende, est mort Darot (1). Pas le moindre vestige apparent ne confirme cette tradition. A perte de vue, tout autour de moi, règne une solitude complète. Sur quelques points, j'aperçois

(1) Le père de Jabarti-ben-Ismaïl.

les murailles en pierres sèches des emplacements habités autrefois par les nomades. La présence de fauves très nombreux dans cette région, oblige les pasteurs à circonscrire leurs gourguis de ces retranchements, pour se garantir de toute attaque et préserver le bétail.

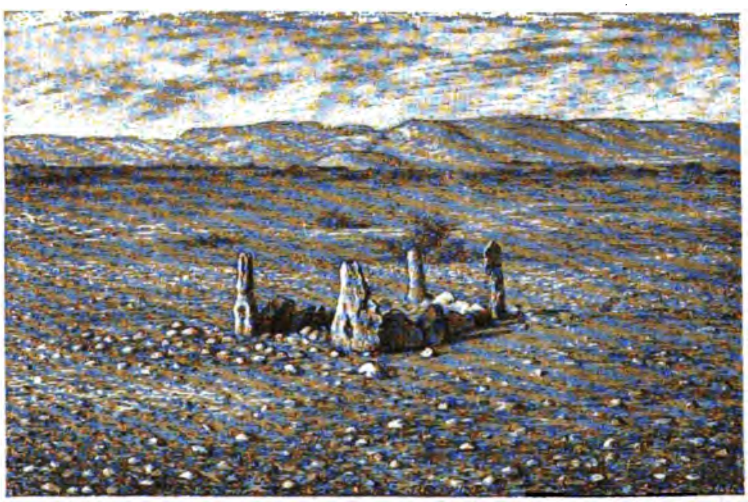
Nous voilà encore bloqués dans nos repaires par une pluie torrentielle. Pendant que je maudis ma situation désagréable, mon aban revient avec une escorte, les chameaux et les ânes que le guérad s'est enfin décidé à lui donner. Il semble inquiet. D'habitude très loquace, il est devenu taciturne. J'augure déjà mal du jeu de sa physionomie.

Nous partons le lendemain dès l'aube. A peine avons-nous démasqué les grands mamelons d'Ogda, que nous sommes dans les vastes pacages de la Guébi. De grands troupeaux de moutons et de chevaux sont en mouvement, conduits par des cavaliers qui remontent vers Bar-Ham.

Nous trouvons cependant çà et là quelques gourguis en place, mais les abords en sont gardés par des guerriers en armes qui viennent à notre rencontre, se tenant sur la défensive.

Nous atteignons le lit de la Guébi. Bien qu'à l'endroit où nous le passons, ce torrent, qui descend des monts Hadaftémo, n'ait pas plus de cinquante mètres de largeur, il est étroitement encaissé dans des gorges qui ont plus de vingt-cinq mètres de

profondeur. Ce passage est d'autant plus difficile que, sur le terrain détrempé par les pluies, bêtes et hommes glissent tour à tour. A un moment, un malheureux âne trop chargé de provisions roule au fond du ravin, et nous avons toutes les peines du monde à remettre ce pauvre baudet en état de reprendre sa route.



Sépulture de l'arène de Bender-Gâsem

Je rencontre tout près de là, à Bourdouré, comme aux abords du torrent de Rahan (*Rahan*, ruisseau des grenouilles), des tumuli de mêmes formes que ceux que j'ai trouvés à Berguel et à Dadaballo, entre autres une sépulture carrée, avec quatre pierres levées, semblable à celle que j'ai remarquée près de Bender-Gâsem.

Nous marchons depuis la Guébi, sur le territoire

des Dolbohantes. Le guérad des Ouarsanguélis s'est établi par invasion à Fararalé, avec sa suite.

Cette vallée de Fararalé s'étend aux pieds de la chaîne de Karkar qui prend naissance à quelques kilomètres vers l'ouest. Ce sont précisément ces mêmes montagnes de Karkar que je n'ai pu atteindre chez les Medjourtines. Elles séparent la vallée du Darror de celle de Sol et du Nogal.

Vingt-quatre heures de marche, à peine, et je pourrais atteindre ce dernier fleuve.

Çà et là dans la plaine, de rares colonnes de fumée m'indiquent l'emplacement des cases. Pas un arbre, pas un arbuste ne nous offre le moindre ombrage, et nous nous arrêtons sur un petit plateau pour y dresser ma tente, en attendant les instructions du guérad.

Mohamed-Mahmoud ne tarde pas à venir vers moi. Dès les premières paroles que nous échangeons, il commence par critiquer toute l'insistance que j'ai mise à ne point rester à Ogda. « Dolbohantes et Esa-Mahmoud nous assaillent quotidiennement, ajoute-t-il, et ta présence ici augmentera encore mes inquiétudes. »

Je lui fais observer que le point où vient de s'arrêter ma caravane est exposé aux ardeurs du soleil.

« Il n'y a pas d'autre emplacement meilleur », me répond-il avec brusquerie.

Voilà exactement en quels termes nous nous

abordâmes. Je mis sur le compte de ses prétendues contrariétés la mauvaise humeur apparente de ce chef, dont la réception contrastait déjà tant avec les promesses qu'il m'avait faites lors de notre première entrevue à Lasgoré.

Le soir, il m'apporte un mouton ; mes hommes d'escorte, qui se nourrissent à mes dépens, ont tous rallié. Le guérad, de son côté, amène une dizaine d'invités, ce qui fait que nous sommes plus de trente pour dévorer le cadeau du sultan des Ouarsanguélis. En réalité, il donnait le poisson pour avoir la sauce ; mon riz et mes dattes assaisonnent en larges proportions ce rôti, que la voracité de mon domestique aurait seule fait disparaître.

Au moment de se retirer, Mohamed-Mahmoud, simulant une scrupuleuse vigilance, recommande à quatre ou cinq hommes qu'il me laisse de faire bonne garde.

Rien n'était plus étrange que d'entendre, pendant la nuit, le cri des vigies qui s'appellent et se répondent par le mot *gato*. L'écho, qui répète plusieurs fois ces deux syllabes, me fait croire par moment que je suis dans une forteresse assiégée, où les gardes qui veillent échangent cette phrase : « Sentinelles, prenez garde à vous ! »

En dehors de la visite de quelques hyènes, nous ne sommes nullement inquiétés, et, profitant dès le matin d'un semblant de bonne humeur du chef

ouarsanguéli, j'obtiens de lui un cheval pour reconnaître la vallée de Fararalé jusqu'aux montagnes de Karkar. Il a soin de me demander, d'ailleurs, le payement immédiat de cette faveur, car en même temps qu'il me vante les bontés de la bête, il réclame quelques cadeaux pour sa mère, sa femme et ses enfants.

Tous les cantonnements de Fararalé sont, comme ceux de Tigieh, des agglomérations de huttes à côté desquelles le bétail est campé. Tout autour, paissent les troupeaux gardés par des guerriers en armes, toujours prêts à sauter en selle à la moindre alerte.

Remontant vers l'ouest, nous traversons le milieu de la vallée, jonchée de nids de termites; nous passons une chaîne de petits mamelons très bas, et après avoir franchi la plaine, nous sommes au pied d'une pyramide gigantesque dite Laba-Coran. A quelques pas se dressent à pic les monts de Karkar, exhaussements en grès, effrités par les pluies, qui n'ont guère plus en cet endroit de 150 mètres de hauteur.

Je touche donc enfin à cette barrière infranchissable à laquelle je me heurte pour la seconde fois, et qui doit me fermer encore le passage dans cette vallée, tant désirée, du Nogal!

En regagnant ma tente, nous rencontrons un midgan qui vient prévenir en courant de l'approche des Dolbohantes. Au cri de guerre poussé dès notre arrivée, le conseil se réunit. De tous côtés

débouchent des cavaliers armés de leurs lances. La plupart sont montés à poil, n'ont pour bride qu'une simple corde en écorce, et pour armes que leurs arcs et leurs flèches empoisonnées. Une partie se groupe autour de Mohamed, l'autre s'élance à la rencontre de l'ennemi, qui vient d'enlever les troupeaux d'un gourgui voisin.

Je m'attends enfin à voir de près ces redoutables pillards Dolbohantes ou Esa-Mahmoud, dont on me parle chaque jour. Je plie bagage et donne mes fusils à mes gens pour me tenir sur la défensive, en cas d'attaque cette nuit, mais je suis déçu dans mes espérances, car aucune alarme nouvelle ne vient troubler mon sommeil.

Le lendemain matin, cependant, sous prétexte de se rendre compte de ce qu'il est advenu aux guerriers de la veille, comme aussi pour prendre part à une revanche sur les campements dolbohantes de la vallée de Jid-Ali, toute mon escorte m'abandonne et je me trouve encore une fois seul avec mes serviteurs.

Les goums du guérad revinrent à la nuit poussant leur cri de guerre. Ils chassaient devant eux quelques têtes de bétail qu'ils avaient enlevées, pendant que, sur leurs talons, un autre clan de Dolbohantes opérait à Hadaftémo une nouvelle razzia de neuf cents moutons, quatre-vingt-cinq chevaux, et massacrait neuf Ouarsanguélis, hommes, femmes ou enfants, qui avaient fait quelque résistance.

La panique devient générale. En un clin d'œil les

gourguis sont démontés et les caravanes émigrent avec tous leurs troupeaux. Mais, si du côté des Medjourtines les Esa-Mahmoud causent quelque inquiétude; si du côté de l'ouest ce sont les Dolbohantes qui menacent, le sud est libre, et de ma tente je vois devant moi, sur le versant de Karkar, la ligne blanche du sentier de Garabdad qui conduit au Nogal.

Je conserve donc l'espoir d'être bientôt sur les bords de ce fleuve. Mais dans une conversation avec mon aban et Mohamed-Mahmoud, je crois voir une sorte de mésintelligence surgir entre les deux frères.

Un moment même, sans que j'aie pu saisir le motif de la querelle, mon aban se retire dans un gourgui, me laissant seul avec le chef ouarsanguéli.

Je profite de cette occasion pour lui soumettre mes projets de m'enfoncer vers le sud et d'atteindre d'abord le Nogal, puis la tribu des Dolbohantes du guérad Farah, à laquelle appartenait précisément mon domestique Ali.

Mohamed se contenta d'une fin de non-recevoir, me promettant de s'entretenir plus tard avec moi sur ce sujet. Voyant qu'il mettait quelque difficulté à se prononcer tout de suite, je lui demandai instamment de renforcer mon escorte du nombre de cavaliers qu'il jugerait convenable, pour me permettre de pousser une première reconnaissance jusqu'aux bords du Nogal et y passer quelques heures. Je comptais de cette façon prendre quelques observations astronomiques qui détermineraient un point du parcours de ce fleuve, pendant que j'enverrais un



courrier prévenir le guérad Farah de mon approche et de mes résolutions.

Le guérad refuse d'accéder immédiatement à mon désir, remettant sa décision définitive au lendemain.

Les caravanes se replient toujours sur de nouvelles alertes de l'ennemi, et le guérad continue à me leurrer de ses promesses.

J'ai voulu dépêcher au guérad Farah un midgan porteur d'un message, pour l'informer de mon intention de passer dans sa tribu. Mohamed prévenu a fait arrêter mon courrier sans me rien dire. Ses desseins sont faciles à deviner : je vais, comme à Tigieh avec Mohamed Noûr, me briser aux mêmes résistances !

Il est temps cependant que je sache à quoi m'en tenir, car mes provisions s'épuisent et il me sera nécessaire d'en faire venir de nouvelles de Lasgoré.

Je mande donc mon aban et l'initie à mes projets, le priant d'obtenir de son frère une entrevue dans laquelle se trancherait cette situation équivoque.

Au sourire ironique d'Hamed, je comprends qu'il connaît déjà les résolutions du guérad.

Je ne rapporterai point ici mon entretien avec le chef des Ouarsanguélis. Toutes mes prières vis-à-

vis de cet homme, toutes mes promesses restent vaines; il ne veut pas me laisser continuer ma route!

Je ne puis demeurer plus longtemps à Fararalé dans l'inaction, exposé tout le jour aux rayons torrides du soleil, torturé par une chaleur qui s'élève jusqu'à 47° et 48°. Il me faut donc, en présence de l'impossibilité où je suis d'avancer, songer à revenir sur mes pas, mais en prenant toutefois un autre itinéraire que celui que j'ai suivi pour arriver.

Il y a à Rhât des vestiges fort curieux de l'occupation Galla (1); je vais prendre mes dispositions afin de les visiter d'abord. Pour cela, une nouvelle escorte et des chameaux me sont nécessaires. Le chef ouarsanguéli se charge, dit-il, de me les fournir.

Mon domestique Farah, qui surveille de très près toutes les conversations, ne tarde pas à s'apercevoir que Mohamed-Mahmoud m'a fait venir auprès de lui dans le seul but de me rançonner plus à son aise, et qu'il est décidé à m'y retenir sans me permettre aucune excursion, pas plus à l'est ou à l'ouest, qu'au sud.

Je fais cependant semblant d'ignorer ces desseins, et toutes les fois que le guérad vient me voir, j'obtempère à ses moindres caprices, et suis toujours très aimable avec lui.

(1) Ces vestiges ont été signalés par Speke. — *First footeeps in the East Africa*. Burton.

Enfin, un matin, après bien des instances, il m'amène un chamelier qui n'est autre que l'un de ses frères. Il exige de moi, comme prix de la location de ses bêtes, le double de celui que j'ai payé de Lasgoré ici, et me signifie que je dois regagner cette ville sans faire le moindre crochet. C'est à prendre ou à laisser.

Mon aban Hamed est resté muet pendant tout ce marché, dont j'ai écouté aussi les clauses sans mot dire. Je le prie d'intervenir; mais à peine a-t-il ouvert la bouche, que le guérad lui impose silence et le congédie. L'aban va s'asseoir à quelques pas de nous, continuant à suivre notre discussion.

Je n'insiste pas pour obtenir l'autorisation de visiter Rhât, laissant à Farah et à un homme d'un certain âge qui me témoigne quelque amitié, le soin de me gagner cette faveur.

En même temps que je les envoie tous deux pour accompagner le guérad jusqu'à sa case, je les charge de prendre toutes les informations nécessaires pour qu'au moment de nous mettre en route, nous soyions bien en règle et qu'aucun obstacle nouveau ne surgisse.

Mon domestique ne revient que fort tard; il a discuté lui aussi avec Mohamed-Mahmoud pour obtenir que nous allions à Rhât et de Rhât à Mana. Cet itinéraire n'est pas encore bien arrêté; le guérad viendra demain porter sa réponse. Je dois réclamer en

même temps selles et licols pour les chameaux, car ces bêtes n'ont point de harnachement.

Farah m'explique, en outre, que mon aban a eu avec son frère de violentes altercations, parce qu'il lui a reproché de m'avoir laissé à Ogda dans une situation aussi fâcheuse, et de ne pas m'avoir reçu à Fararalé selon ses promesses de Lasgoré. « Le guérad ne veut pas que Hamed t'accompagne ; quand tu retourneras, exige-le, me dit mon serviteur, car il défend tes intérêts et mérite ta confiance. »

La nuit avait été mauvaise, et dès l'aube, en ouvrant la caisse de mes instruments, placée tout près de ma tête, au moment même où je soulevais un sachet de dattes qui me servait d'oreiller, pour mettre la clef dans la serrure, le corps froid d'un trigonocéphale (*Echis charinata*) glissait entre mes mains. Le dangereux animal, attiré sans doute par l'odeur de ces fruits fermentés, avait été mon compagnon de sommeil.

Mohamed-Mahmoud arriva de bonne heure, s'assit avec quelques guerriers aux abords de ma tente et entama une sorte de conciliabule dans lequel se traitèrent en premier lieu des questions locales.

Cependant mon chamelier vient me voir de son côté; il me confirme que les chameaux n'ont ni selles ni licols; il ajoute que je dois m'en procurer ailleurs, et que le prix sera en sus de la location convenue. Je fais observer que j'avais loué mes bêtes garnies absolument comme de Lasgoré à Fararalé, et que le marché qu'il m'avait fait conclure hier res-

semblerait assez à celui que je passerais avec un capitaine de boutre auquel, au dernier moment, je devrais donner les voiles.

De là, discussion dans laquelle je prends le guérad comme témoin. Ce dernier, qui n'avait dit mot jusque là, se met brusquement à m'agoniser de sottises. Mon aban intervient; il est de nouveau congédié et s'éloigne.

Je me contente de lever les épaules devant la fureur de Mohamed et je rentre tranquillement sous ma tente, où j'attends que sa colère soit passée.

Je ne sais à quoi j'étais occupé lorsque Farah me prévient que l'on parle de moi dans le groupe voisin, et m'engage à dresser l'oreille.

J'écoute avec attention, et grâce à la proximité des Çomalis, il m'est possible de saisir chacune de leurs paroles, que me traduit au reste mon serviteur, accroupi à mes côtés.

Le guérad et ses guerriers parlaient de mon retour, et l'on combinait par quel moyen pratique on pourrait s'assurer de mes bagages; ce qui exigeait sans doute la disparition même de ma personne.

Le moment était venu d'agir résolûment et de faire comprendre au guérad que j'étais maintenant au fait de ses déloyales intentions.

Je sortis donc de ma tente et vins m'asseoir à côté de Mohamed.

Le regard farouche avec lequel il m'accueille ne

trouble en rien mon sang-froid, et, ramenant d'un geste mon pagne sur mon épaule, de manière à bien lui montrer que je n'avais aucune arme, je l'interpellai ainsi avec calme :

« A l'époque où j'étais chez les Medjourtines, tu m'as envoyé ton *aman*. Suivant tes recommandations, je suis venu vers toi en passant par Lasgoré, j'ai satisfait dès mon arrivée à toutes tes exigences; maintenant que tu as obtenu de moi ce que je pouvais te donner, tu m'empêches d'aller plus avant, invoquant le prétexte mensonger des hostilités avec les tribus voisines qui pourraient compromettre mon escorte. Je ne parle pas de moi parce que ma vie t'importe peu.

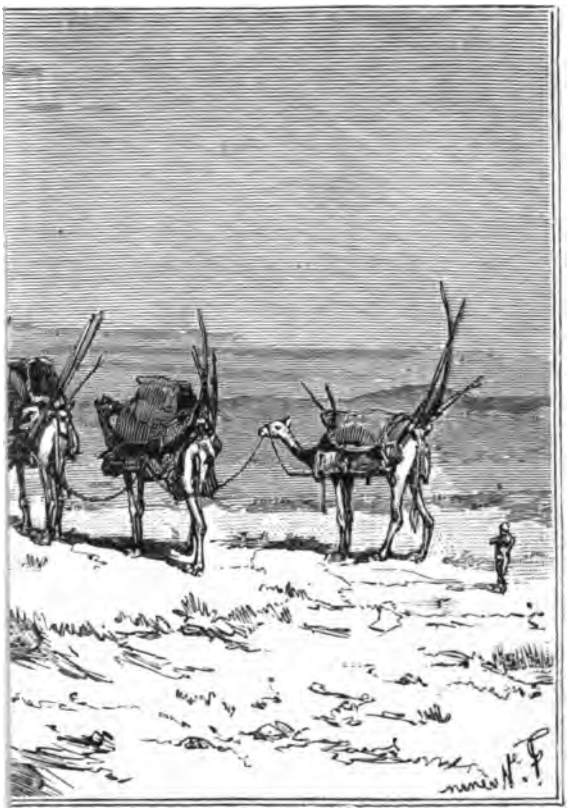
» Pourquoi alors as-tu arrêté le midgan que j'avais chargé d'un message pour le guérad Farah?

» Au lieu de m'assurer près de ton gourgui un campement convenable et d'avoir pour moi quelques complaisances, tu m'as placé exprès aux ardeurs du soleil pour me forcer à partir plus vite.

» Lorsque hier, en présence de ton refus de me laisser faire route vers le sud, je t'ai demandé de me permettre de joindre Rhât, vers l'est, ou Jid-Ali vers l'ouest, tu as allégué la présence des Esa-Mahmoud d'un côté, des Dolbohantes de l'autre, et tu m'as enjoint de revenir directement sur Lasgoré.

» Tu devais ici me fournir tout ce dont j'aurais besoin. Tu m'as donné comme cadeau un mouton pour vingt hommes, alors que tu possèdes plus de deux mille têtes de bétail.

» Tu laisses exiger de moi, par ton frère, que tu



ıgeant de cantonnement

Laba-Coran



m'imposes comme chamelier, pour refaire la même route, le double de ce que j'ai payé pour venir jusqu'à toi ; et, qui plus est, d'accord en cela avec lui, tu acceptes qu'il laisse encore à ma charge la fourniture des cordes et des selles nécessaires au paquetage.

» Mais tout cela n'est rien à côté de tes dernières paroles, que j'ai entendues et fort bien comprises.

» Tu sais que pour t'emparer de mes bagages et pour faire de mes malles ce que tu as fait jadis de celles d'un Européen venu à Lasgoré, il faut t'assurer de ma personne, et peut-être rentre-t-il dans tes projets de m'assassiner. Sache que ma mort déshonorerait ta réputation de guerrier et de fils de Mahmoud-Ali, car je suis seul, et tu m'as donné le *aman*.

» Puisque mes bagages te tentent au point de te conduire à un tel forfait, il t'est facile d'éviter cette honte. Tiens, voilà les clefs de ces caisses que tu convoites, tu n'auras pas à les voler. Laisse-moi seul partir avec mon domestique Farah. Je ne te demande point de me rendre mon aban, ton frère Hamed, que tu éloignes de toi parce qu'il désapprouve ta conduite et ne veut point participer au crime que tu médites! »

En prononçant ces dernières paroles, je jette aux pieds du guérad mon trousseau de clefs, ne quittant point du regard la physionomie assombrie de ce sauvage.

Il m'avait écouté sans mot dire; il se redressa alors presque d'un bond, agitant son sabre qu'il

tenait à la main et protestant avec violence contre mes accusations.

Les phrases s'entrecoupent sur ses lèvres, et en proie à une furieuse colère, il semble se débattre vainement contre l'empire qu'a pris sur lui mon ferme langage.

A ce moment, il s'opère en moi une réaction subite, et sentant mon interlocuteur faiblir, j'ajoute :

« Veux-tu mon dernier mot : Tu n'es pas le digne fils de ton père, et ton dieu pour toi est ton ventre. Si on te donnait à choisir entre Allah et une *phaléa* (1) de riz, tu prendrais cette dernière. »

C'était là, sans doute, raviver imprudemment l'exaspération du guérad; mais j'avoue qu'il ne me fut pas possible de modérer alors l'expression des sentiments d'amertume dont débordait mon cœur après de si cruelles déceptions et des tribulations si exaspérantes.

A cette injure, Mohamed resta muet, mais des murmures commencèrent à gronder parmi les guerriers.

« J'ai fini, dis-je alors au chef çomali : réfléchis sur tes actes, et quand ta colère sera passée, viens parler seul avec moi sous ma tente. Rends-moi mon aban Hamed, sans lequel je ne partirai point, et tâche que je quitte Fararalé sans emporter de toi une opinion qui détruise ton *namous* » (2).

(1) Mesure de capacité pour les grains usitée chez les Ouarsanguélis.

(2) « Réputation. » — Les musulmans se montrent très jaloux de leur *namous*.

Et je me retirai en marchant à reculons, craignant d'être frappé par derrière.

Mohamed ne tarda pas à revenir vers moi. Blessé au vif, il veut que je regagne Lasgoré directement. « Je ne t'accorde plus ma protection, ajoute-t-il, » puisque tu n'as plus confiance en moi. »

Toutefois, il est aisé de reconnaître que ma fermeté a produit sur lui bonne impression. Après quelques explications, en effet, Hamed son frère parvient à le calmer, et enfin notre itinéraire est décidé, non sans de longs débats, sur Rhât et Mana, toujours avec une escorte aussi nombreuse.

J'offre au guérad quelques petits cadeaux qu'il accepte, mais en me quittant il me jette cette phrase, avec un rire strident et ironique : « Si tu as tes caisses pleines d'argent, tu trouveras partout le *aman;* sinon, il est inutile que tu te hasardes dans nos pays. »

A peine a-t-il fait quelques pas, que pris sans doute du remords de m'avoir accordé de pousser une reconnaissance vers l'est, il vient me demander ce que je lui donnerai comme *aschour* (1) en rentrant à Lasgoré. Je fais la sourde oreille à cette nouvelle exigence, sans rien brusquer toutefois, car j'ai hâte de sortir des griffes de ce sauvage.

(1) *Aschour* veut dire droit, impôt.

CHAPITRE IX

En route sur Rhât. — Halte d'Aror-Dahât. — Passage de la Guébi. — En garde contre les Esa-Mahmoud. — Un coup de carabine. — Rhât. — Visite aux ruines d'Hafdâr. — Leur aspect. — Révolte dans mon escorte. — Les maraudeurs. — La prudence commande notre départ. — Maline-Déblé. — Gadlaïré. — La source et le chemin de la corniche de Darinta-Dolé. — Une étrange sépulture. — Mana. — Situation embarrassante. — Darématobé. — Le potier çomali. — Las-Mâhan. — De retour à Las-goré.

Nous sommes prêts à partir de très bon matin, mais nos chameaux n'arrivent que dans l'après-midi, et mes gens voudraient rester encore une nuit à Fararalé.

J'ordonne qu'on se mette immédiatement en route, sans tenir compte de ces désirs, et ma caravane, composée de onze personnes, lève le camp, faisant route vers le nord-est.

Nous passons trois petites vallées avant d'atteindre la chaîne de Bour-Gansa. A la tombée de la nuit, nous nous arrêtons aux abords du ravin d'Aror Dahât, en face d'un petit point culminant dit Karin-Elet.

Mon aban Hamed était resté quelque peu en arrière à Fararalé pour donner ses instructions à des courriers qu'il expédiait vers Lasgoré.

Il nous rejoint soucieux et inquiet, sans nous donner le motif de la contrariété qui se peint sur son visage. Je devine à son attitude que quelque complication nouvelle nous menace. La présence de son frère, chamelier de ma caravane, l'empêche sans doute de parler.

D'Aror-Dahat, nous faisons route sur l'est, vers la petite chaîne de collines de Garan; dans le lointain, perdu dans les brumes, se dresse le pic d'Almédo, pendant du pic d'Almescate de l'arène de Méninguel.

Sur les rives de la Guébi, nous nous croisons avec des nomades qui changent de résidence, et nous opérons notre descente dans le lit de la rivière.

La Guébi est aussi étroitement encaissée sur ce point, qu'à l'endroit où nous l'avons passée, en quittant Bar-Ham. Elle coule une eau limpide au milieu de filons de *talc*, dont les scintillements nous fatiguent la vue.

Pour sortir de ces gorges, nous sommes forcés de faire un grand détour, et nous tombons au milieu d'un troupeau fort nombreux de chameaux, gardé par des cavaliers que connaissent les gens de mon escorte.

Ils voudraient bien que nous campions auprès d'eux, mais je m'y oppose, pressé de gagner Rhât, et

surtout craignant toujours de voir arriver le guérad, si quelque regret le prenait, de m'avoir laissé échapper de ses mains.

Nous traversons donc la plaine de la Chémis. Quelques bédouins détalent devant nous à bride abattue. Nous supposons que ce sont des Esa-Mahmoud dérangés par notre approche d'une attaque projetée sur le campement que nous venons de rencontrer. Mon aban, en conséquence, ordonne de s'arrêter, d'allumer de grands feux et de veiller pour ne point nous laisser surprendre.

Nous ne sommes nullement inquiétés et dès le point du jour nous nous remettons en route. Nous passons le torrent de Garof, qui court vers le Darror et nous atteignons ce fleuve après avoir franchi une petite chaîne de mamelons, ramifications du Garan-Dahà.

Un énorme vautour planait bien haut, au-dessus de notre caravane. D'un coup de ma carabine je l'atteignis mortellement, et l'oiseau gigantesque, tournoyant dans l'espace, vint tomber à mes pieds.

Jamais je n'avais vu un sujet d'aussi belle envergure; ses ailes ne mesuraient pas moins de trois mètres quarante-cinq. Il nous fallut, pour nous préserver des coups de bec violents de la bête, lui loger une deuxième balle dans le corps.

Les *gorgors*, c'est ainsi que les Çomalis désignent les vautours, sont fort rares dans le pays, mais en revanche les naturels les craignent beaucoup, parce que, disent-ils, ils s'attaquent parfois aux malheureux

qui dorment, et enlèvent, à défaut de bétail, les jeunes enfants. Il doit bien y avoir quelque exagération dans ces craintes, mais ce que je puis affirmer, c'est que l'oiseau que je venais de tuer était certainement capable d'emporter entre ses serres un plus lourd fardeau.

Quelques heures de marche nous ont amenés dans le lit du Darror.

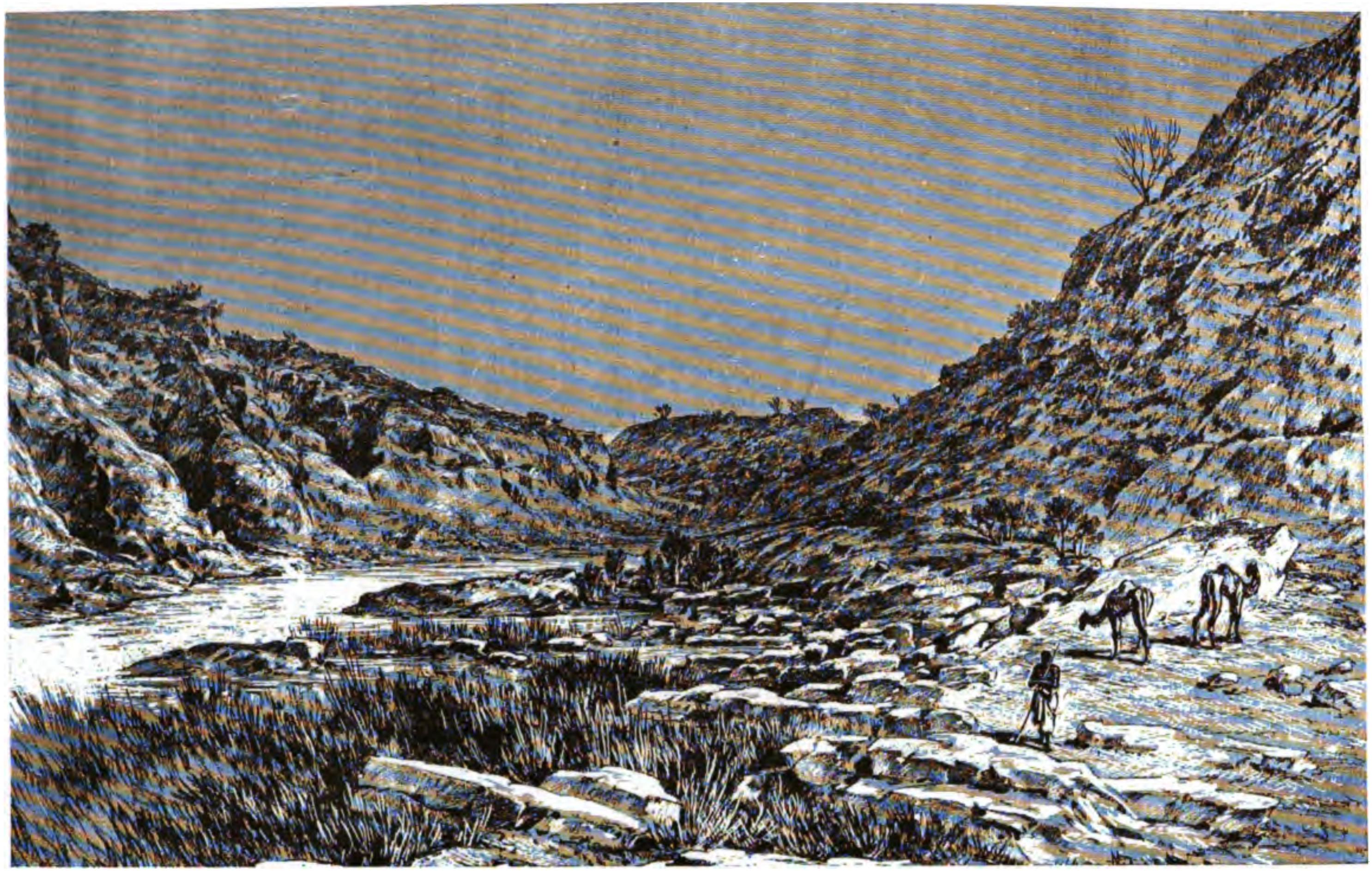
Nous sommes au pied d'un petit pâté de collines, au milieu d'une végétation assez fournie de tamarins et de grands arbres. Çà et là, quelques tumuli.

Au dire de mon chamelier, cet endroit s'appelle Rhât. Je donne, en l'absence de mon aban, qui a pris les devants, l'ordre de décharger les bêtes et de camper, mais dès qu'Hamed revient, je comprends à une discussion qui s'élève entre lui et mes guides que nous sommes encore loin des ruines Gallas.

J'avais exprimé le désir de les atteindre avant la nuit, et sous prétexte qu'il n'y avait pas d'eau, pas de pâturages, mon chamelier avait préféré s'arrêter ici.

L'emplacement où se trouvent les vestiges, Hafdàr, qu'il me tarde tant de voir, est près de Rhât, m'assure-t-on. En partant demain de très bonne heure, je pourrai y arriver avant le lever du soleil.

La venue de quelques bédouins met fin à ces pourparlers, et nous songeons à nous établir de manière à tenir les maraudeurs en respect.



Les gorges de la Guébi.

Le lendemain matin nous partons pour Hafdàr. Nous traversons le lit du Mogor et du Edeg, tous deux affluents du Darror et distants l'un de l'autre d'un kilomètre à peine.

Chemin faisant, Hamed, qui m'accompagne avec quatre hommes (car j'ai laissé Farah et le reste de mon escorte à la garde de mes bagages), m'explique que mon chamelier, son frère, est aussi mal intentionné que le guérad; que c'est par ordre qu'il ne m'a pas conduit à Hafdàr même, pour que je ne puisse point relever le plan de ces ruines. Il essaiera d'en faire autant pour Mana, que je désire visiter, mais je puis être sans crainte, lui fera son devoir de aban jusqu'au bout.

Il ne nous faut pas moins de deux heures pour arriver auprès de la petite vallée d'Hafdàr, absolument aride, au milieu de laquelle se dresse comme un village en ruines, un grand cimetière jonché de tombes de toutes formes, généralement closes par des murailles en pierres sèches, quelques-unes emplâtrées de mortier, comme à Alleyah.

Deux restes de constructions importantes attirent mon attention. Ici c'est une mosquée en pisé, dont les quatre murs d'enceinte, formant un parallélogramme assez large, tiennent seuls debout. Sur l'un des côtés, en face de la porte d'entrée, se voit encore une petite abside tournée vers le nord-ouest 40°. En avant de ce qui devait être la façade s'ouvre un parvis de quelques mètres de large.

L'orientation de l'axe de cette construction passant

par la porte et l'abside est exactement la même que celle de la mosquée de Lasgoré. Voilà pourquoi j'attribue à ce singulier monument une origine et une destination semblables.

L'agencement de ce que les naturels appellent le fort (*darti*) est beaucoup plus curieux. Il se présente sous la forme d'un étrange labyrinthe, et la vue du plan peut seule donner une idée exacte des dispositions et des divisions intérieures de cette construction.

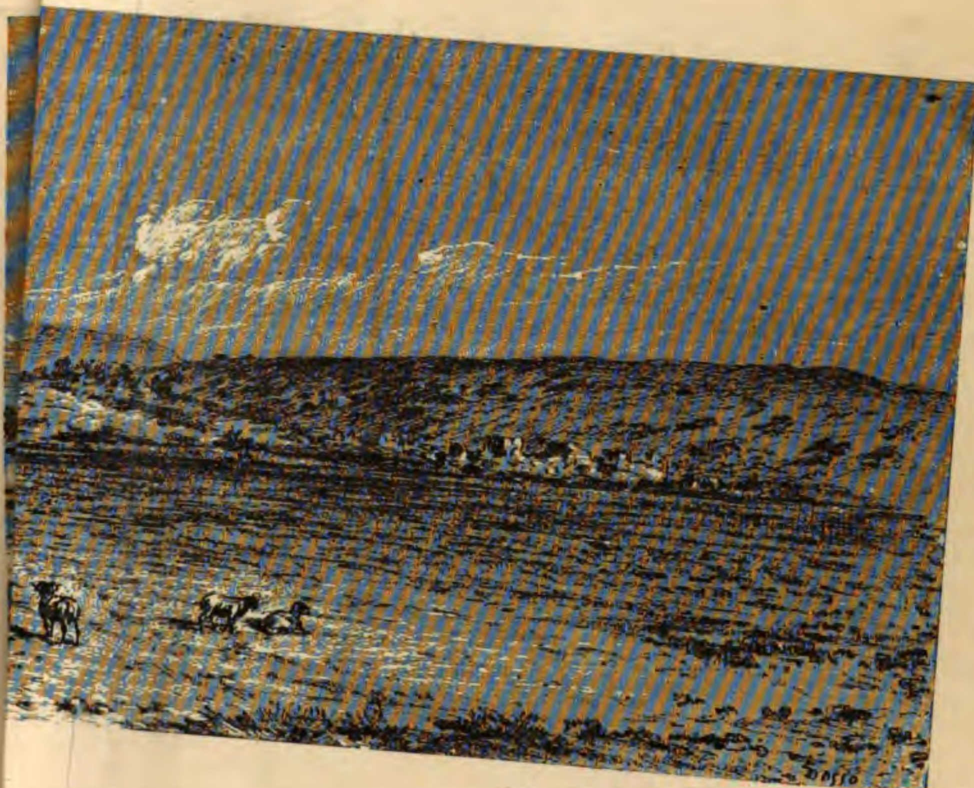
Les murs en pierres sèches, sans aucun enduit et noircies par le temps, ont une épaisseur de 60 centimètres et sortent de terre d'environ 1 m. 50 c.

Les bédouins ont certainement dû, dans leurs cantonnements aux environs, employer une partie de ces décombres pour élever les sépultures musulmanes qui avoisinent.

Ce que j'ai pu remarquer cependant, c'est qu'en maints endroits, aux alentours du fort, il existait des amoncellements de terrains évidemment rapportés, car j'ai trouvé au milieu d'eux des coquilles fluviatiles provenant du lit de l'Hafdàr.

Il serait bien difficile de préciser sinon l'âge qui constitue à lui seul un problème, du moins la destination de cette bâtisse qui couvre environ quatre cents mètres carrés, sans compter la tour de cinq mètres de diamètre, isolée du reste de la construction et située au nord.

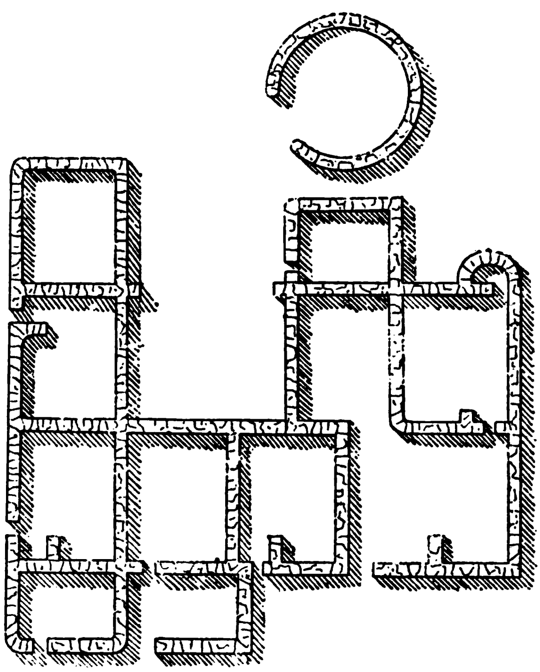
J'aurais voulu fouiller tant au milieu du champ des morts, qu'autour et dans l'intérieur de ces curieux



Ruines du Fort

vestiges. Mes guides, qui avaient suivi chacun de mes pas, pendant que je prenais quelques clichés photographiques, s'y opposèrent avec la même obstination superstitieuse à laquelle je m'étais déjà heurté chez les Medjourtines.

Je dus me borner à ramasser quelques silex, et nous regagnâmes Rhât par la même voie.



Vestiges des constructions en pierres sèches d'Hafdàr, près Rhât.

Depuis le commencement de mon voyage, aux divers points de halte où j'avais chance de récolter quelques insectes, le soir venu, j'étendais aux alentours des feux, et quelquefois un peu en dehors,

deux ou trois grands linges blancs. Il était rare que bientôt, toutes sortes de bestioles nocturnes ne vinssent s'y abattre.

Ce soir-là, Rhât me fournit l'occasion de me livrer à cette amusante chasse, et je m'écarte un peu, pour y procéder, de la palissade qui entoure notre campement.

Une discussion qui s'élève entre mes gens m'y rappelle bientôt. C'est de leur nourriture qu'ils se plaignent. Un des hommes de l'escorte prétend qu'il n'a pas eu la distribution réglementaire, et de propos en propos mon aban en arrive à reprocher à son frère et à ses neveux leur attitude vis-à-vis de moi, qui leur est inspirée, ajouté-t-il, par le guérad lui-même.

La querelle se prolonge et s'envenime; à un moment, un homme ose dire que si bon lui semble, il enlèvera mes bagages, car la protection de Hamed n'a à ses yeux aucune valeur.

Hamed, resté calme jusque-là, se lève alors furieux, et, brandissant ses armes, il défie toute mon escorte: « Touchez, dit-il, si vous l'osez, à une corde » appartenant au Français, et je transperce de ma » lance le premier d'entre vous qui fait un pas. »

Shemaka, cet homme âgé, que j'ai précisément envoyé avec Farah auprès du guérad quand je voulus obtenir de venir ici, comprend que l'altercation prend un tournure très grave et s'interpose.

J'interviens moi-même et, remerciant Hamed de son dévouement, je déclare bien haut que je ne suis nullement effrayé. « Au reste, ajoutai-je, nous

n'avons pas besoin de demeurer au milieu de ceux qui manifestent de si loyales intentions; changeons ma tente de place, et nous verrons quels seront ceux qui viendront se ranger de mon côté. »

Hamed, Shemaka et mes deux serviteurs Farah et Mohamed me suivent; les autres, accroupis autour du feu, murmurent.

Nous voilà donc divisés en deux camps: cinq contre onze. Le silence le plus absolu règne de part et d'autre. Est-il besoin d'ajouter que nous nous tenons sur la défensive la plus vigilante?

Il y a près de nous un cantonnement de bédouins. Shemaka s'y rend furtivement pour s'entendre avec eux, afin qu'ils nous procurent quelques bêtes, au cas où mon chamelier viendrait à me quitter.

Mais ce n'est point là ce qui me préoccupe, car cet homme ne doit percevoir la seconde moitié de la location convenue qu'à Lasgoré, et s'il ne fait pas main basse sur mes caisses, l'appât du gain le retiendra certainement à mon service.

Enfin, le lendemain, après la prière, les esprits semblaient un peu plus calmes et la journée se passa sans incident aucun.

La nuit du 22 au 23 avril, le thermomètre descendit brusquement à 13°,5; il faisait froid. Vers une heure du matin, mon domestique Mohamed montait sa garde roulé dans sa couverture, lorsqu'il en-

tendit résonner non loin de nous le galop de quelques chevaux. Les cavaliers passèrent sans nous voir; derrière eux suivaient encore deux isolés qui s'arrêtèrent à une centaine de mètres.

Mohamed nous a réveillés et mon aban recommande le silence. Il interpelle brusquement les cavaliers par le mot d'ordre des Ouarsanguélis sans doute, auquel ils ne répondent pas; en même temps, il tire en l'air les deux coups de mon fusil Lefaucheux, qui suffisent pour mettre ces rôdeurs en fuite. Ils faisaient partie, probablement, comme nous le dirent les bergers voisins le lendemain, d'une bande d'Esa-Mahmoud se dirigeant vers la Guébi.

Un courrier arriva bientôt après, qui prétendit même que les pillards, au nombre de quatre cents, remontaient de Our-Alet dans le Darror.

Hamed jugea prudent de ne pas stationner plus longtemps à Rhât, qui se trouvait sur leur chemin, et nous nous mîmes en route vers Maline-Déblé. J'abandonnais à regret ce point, où la végétation m'avait permis de recueillir de nombreux et intéressants coléoptères.

Maline-Déblé est un cantonnement de nomades au pied d'une colline sur les flancs de laquelle s'ouvrent les deux vallées de Dababo et Damar, torrents dont les eaux se déversent dans le Mogor.

Il y a à Maline-Déblé quelques gourguis. Quand nous passons près de l'un d'eux, une famille de mal-



Touchez à une corde appartenant au Français, si vous l'osez!

heureux bédouins se lamente devant le cadavre d'un pauvre petit être à moitié dévoré par un guépard. L'animal a surpris l'enfant jouant tout seul aux environs de la case, et l'a entraîné pour assouvir sa faim dans les broussailles, où les parents désolés viennent de trouver ses misérables restes.

A Maline-Deblé, nous commençons l'ascension du versant des monts Almèdo, en suivant les sommets des gorges de Dababo, presqu'aussi profondes que celles du Mogor. Quelques tumuli jalonnent notre route.

A Gadlaïré, où nous passons la nuit, j'achète un mouton pour rapprocher autour du même plat mes hommes d'escorte, désunis depuis l'incident de Rhât.

Le berger, qui s'est invité à ce repas, nous vole une liasse de cordes, ce qui nous met dans un grand embarras pour paqueter nos bêtes le lendemain.

Le sentier qui serpente sur les flancs arides de la montagne nous mène à Djibin, puis à Godgombouri (la grotte des antilopes). Ce sont des entablements de rochers sous lesquels vivent quelques pasteurs et troglodytes.

Nous sommes à hauteur et près de Ouanentab. Nous contournons Karin-Balolo et Barkeïakogué pour nous arrêter à Andassolé.

Nous en repartons pour atteindre bientôt le faîte des monts ouarsanguélis.

Devant nous s'ouvre le cirque immense de Sabé. A l'ouest se dresse Aïrensit, au nord-ouest Lasgoré, à l'est le plateau de Mana vers lequel nous nous dirigeons. Spectacle grandiose dont je ne puis détacher mes regards. Et comme pour en accroître encore le charme, le chant des cigales vient me rappeler, dans cet instant de rêverie, mon beau pays de Provence!

Pour opérer la descente sur le versant nord de ces montagnes, nous suivons tout d'abord à pied une route à pic sur les flancs des rochers. Les bédouins, auxquels il est arrivé maints accidents, ont tressé les lianes de manière à faire à ce chemin dangereux une sorte de garde-fou.

La végétation est superbe. Au milieu des plantes grimpantes et tout près d'un cèdre gigantesque, une source d'eau très fraîche, Darinta-Dolé, invite le voyageur à s'asseoir sur ses bords pour jouir de l'aspect vraiment magnifique que la nature lui offre.

A nos pieds se dresse, sur un petit plateau, une grande roche: c'est celle de Dagadaaran. De là, le sentier contourne vers l'est le cirque de Sabé. A un point appelé Feidôo, je ramasse quelques pétrifications de même espèce que celles de Karin-Raroma.

A Garamodé, où nous faisons halte le 25, la poursuite d'une gazelle m'amène jusqu'auprès d'une excavation d'où s'exhale une odeur fétide.

Des branches et de grosses pierres qui la murent me font croire que les bergers ont emprisonné là, dans son repaire, un fauve, pour le laisser mourir

de faim, et poussé par la curiosité, je dégage l'ouverture afin de savoir ce qu'il en est.

J'y découvre un cadavre couché sur le côté, en état de décomposition très avancée. Comme celui que j'avais vu à Ouanentab, il n'avait pas été enseveli, mais simplement posé par terre enveloppé dans son manteau de peau. Je referme bien vite cette sépulture, craignant d'être aperçu.

Quand je regagne ma caravane, mon aban et mon chamelier se disputent encore. Cette fois cependant la discussion ne prend pas aussi grave tournure qu'à Rhât. Pour y couper court, je donne l'ordre de se remettre en route.

Le sentier qui nous conduit à Mana serpente sur le flanc de la montagne, au milieu d'une végétation luxuriante. A un point, nous passons le ruisseau de Mon, dont les eaux découlent dans le grand cirque de Sabé, formant une série de petites cascades. Un troupeau de vaches à l'abreuvoir, conduit par des Ouarsanguélis en armes, donne au paysage une animation des plus étranges.

En maints endroits nous rencontrons de grands arbres qui produisent la gomme *alet* ou *mourcoud*, sortes de sycomores aux troncs couverts d'une écorce rugueuse. Sous leur vert feuillage se balancent des grappes de nids d'oiseaux. Au-dessus des cactus en fleurs butinent des nuées de gros frelons qui font entendre en volant un cliquetis métallique. Quelques

rares olibanums répandent leur suave parfum dans ce site enchanteur.

Mana est un petit plateau de 1,300 mètres d'altitude environ. Comme à Amoura et Daga-Safré, le sol est jonché de pétrifications. On a, de cette halte, vue sur Durduri et les vallées de Sélid et Mêlo à l'est; à l'ouest sur le grand cirque de Sabé et les sommets d'Aïrensit et d'Ergran.

De vieilles sépultures, de nombreux tumuli indiquent l'occupation déjà fort ancienne de Mana.

Une douzaine de gourguis y sont en ce moment installés. Nous campons tout à côté de l'un d'eux, et je laisse mes serviteurs dresser ma tente pour chasser quelques pintades *hurded* (1), dont le chant se fait entendre au coucher du soleil.

A travers bois, j'arrive jusqu'au sommet d'un mamelon couvert de blocs de rochers granitiques qui semblaient comme vomis par la montagne, au milieu d'épais buissons.

Je m'enfonce dans ces fourrés impénétrables qui me séparent de mon guide. Tout d'un coup, je perds l'équilibre sur une de ces roches glissantes, et ma chute m'entraîne à une dizaine de mètres de profondeur, me précipitant sur un tronc d'arbre. Je me relève tout meurtri, sans blessures sérieuses heureusement, et chose assez curieuse, tenant toujours mon fusil armé à la main. J'en étais quitte pour la rupture de mon flacon d'insectes, qui rendait la liberté à de nombreux et superbes prisonniers.

(1) Ainsi appelées parce que le mot *hurded* imite tout à fait leur cri.

Mais si je n'étais pas blessé, ma position était critique, car je ne pouvais remonter sur ces roches glissantes sans risquer de retomber encore avant d'en atteindre le sommet. Je criais, je tirais quelques coups de feu, personne ne répondait. Enfin Farah et Hamed arrivèrent à mes appels. On courut chercher des cordes, et ce n'est qu'avec peine qu'on me sortit de cette situation embarrassante.

Après une station de deux jours à Mana, nous nous remettons en route vers Lasgoré.

Nous suivons le versant est de Sabé; la route est accidentée, couverte d'arbres à gomme; la végétation diminue au fur et à mesure que nous descendons.

A Galalè, où nous nous arrêtons, elle n'est plus composée que d'acacias et d'arbres épineux. Les roches nues et d'un ton rougeâtre sont emplâtrées de quelques olibanums.

Nous passons devant les Godmenanlé, série de grottes contiguës habitées par des troglodytes. L'un d'eux, accroupi, pétrissait une terre glaise noirâtre qui sert à la confection de marmites dites *déri*. Pour la première fois, je voyais fabriquer ces poteries grossières et de formes tout à fait primitives; j'envoyai dans la suite quelqu'un chercher auprès de ce midgan la collection entière de celles que j'ai rapportées.

Tout près de Godmenanlé coule, au pied d'un *daré* (*ficus indica*), un filet d'eau limpide qui jaillit du sol au milieu des racines mêmes de l'arbre.

Les Çomalis appellent ce point de halte Darématobé. Nous choisissons, à quelques centaines de mètres plus loin, un emplacement pour passer la nuit.

A peine a-t-on déchargé nos bêtes pour les laisser librement paître, que rendues furieuses par les mouches qui les piquent, elles se sauvent affolées dans la montagne.

Mes guides se mettent à leur poursuite et ne les rattrapent que difficilement. Je suivais cette chasse au bord des précipices avec une certaine anxiété et un intérêt que la nature du terrain rendait encore plus grand.

De Darématobé, nous descendons dans le lit du Sabé. Le torrent coule à pleins bords, mais sans impétuosité, au milieu de damas. Nous le passons à gué tout près des deux monolithes de Kalmédo, blocs détachés de la montagne, qui n'en formaient qu'un jadis et se sont brisés dans leur chute. On dirait les deux piliers d'une porte étroite donnant accès sur le lit du torrent.

Nous suivons le Sabé jusqu'aux gorges de Garbad, comme celles auprès de Bassal-Hamoumi, derrière Lasgoré. Là, les eaux du Sabé disparaissent dans un trou.

Nous arrivons ensuite à Daïer Galla (*la montagne des singes et des chrétiens*), roches abruptes ainsi appelées par les Çomalis, à cause sans doute des quadrumanes nombreux qui y habitent et des tumuli qui jonchent les environs.

Nous laissons le puits de Las-Mahàn (1) à notre droite et nous atteignons Lasgoré, après avoir traversé les grandes steppes arides qui forment le cirque désert s'ouvrant au sud de la ville.

Tout dans ma case était dans le plus grand ordre. Je n'avais qu'à me louer de la vigilance de ma servante arabe laissée à la garde de mon matériel. Elle avait dû tenir tête à tous les importuns et parfois appeler à son aide pour les écarter. Mon aban Mohamed-Abdi-Fata était parti. Elle-même me demanda de la laisser profiter de la première occasion pour rentrer à Aden, car elle ne pouvait se faire au régime de privations qu'elle avait été obligée de supporter en mon absence.

J'étais donc de retour et sur un terrain où je n'avais plus trop à redouter de mes hommes d'escorte.

Aussi je ne manquai pas, en exécutant scrupuleusement mes conventions de Fararalé, de bien marquer, par une récompense aux deux guides qui seuls m'avaient été réellement dévoués, le cas que je faisais de leurs bons services.

Pour mieux leur exprimer ma reconnaissance, je les réunis dans un même repas sous ma case, au grand dépit de leurs compagnons et malgré leurs protestations.

Mon chamelier surtout montra le plus d'insolence; il alla même jusqu'à revendiquer le *aschour* pour

(1) *Las* puits, *mahàn* combat.

le guérad son frère, accompagnant ses demandes de menaces.

Je restai inébranlable, le chargeant en revanche d'être auprès du chef des Ouarsanguélis l'interprète du mépris profond que m'avait inspiré sa conduite déloyale.



Amulette en coquillage que les bédouines çomalis portent au cou.

CHAPITRE X

Projet de retour chez les Medjourtines. — Difficultés nouvelles. — Las-Mahân. — Bender-Gahâm. — La Sélid. — Sous les damas à Oulad. — Rixe parmi mes gens. — Aux bords du Mélo. — Remarques que me suggère l'enterrement d'une bédouine. — Our-Lebé. — Comment les montagnards traient les vaches. — Mine de plomb argentifère. — Les hostilités nous coupent la route vers Méninguel. — El-Did. — Farah part pour Bender-Gâsem. — Durduri. — Mauvaise réception. — Mes projets entravés. — Doftilé ou Ras-Frengi. — Heudramoudj. — Désertions. — L'amulette de *gallol*. — Retour forcé à Lasgoré.

Je me repose quelques jours, prenant mes dispositions pour regagner le Darror en retournant vers l'est chez les Medjourtines.

J'espérais que les pluies abondantes qui tombaient depuis un mois, ayant mis fin à l'affreuse sécheresse qui causait une si profonde misère lors de mon incursion chez les Medjourtines à Our Alet, il me serait permis cette fois peut-être de m'enfoncer plus avant.

Je décide donc mon départ de manière à atteindre l'arène de Méninguel en passant par le petit port de Gahâm, Ouadi-Sélid, Ouadi-Mélo et le grand cirque

qui s'étend derrière les villes de Duduri et d'Alleyah aux pieds des monts Almédo.

De nouvelles difficultés surgissent lorsque je veux me procurer des chameaux, et mon aban Hamed-Mahmoud, gâté sans doute par mes largesses, profite de chaque entrave apportée aux négociations, pour me demander quelque chose de plus.

Mon chamelier me tient en suspens pendant quarante-huit heures, et au dernier moment, quand il arrive avec ses bêtes, malgré nos conventions, elles n'ont point de selles, pas de cordes, et je dois subir les mêmes ennuis et les mêmes discussions qu'à Fararalé.

Enfin nous sommes en route; en dehors de nos serviteurs et de nos guides, cinq hommes forment mon escorte, car je compte me procurer un personnel plus nombreux une fois rentré chez les Medjourtines.

Notre caravane avance lentement dans les sables qui forment l'arène de Lasgoré : à un instant même, les ânes refusent de marcher, se roulent et se dépaquettent.

Mon aban s'emporte, et au lieu d'adresser les reproches qu'il mérite au chamelier qui nous a fourni ces deux rossinantes, il tourne sa colère vers moi. « Je n'ai pas pris, dit-il, assez de monde; ma suite » est insuffisante, et si je crois que c'est lui qui va » recharger mes bêtes, je me trompe. » Bref, il finit par me jeter ses deux lances aux pieds, en déclarant qu'il ne veut point consentir à m'accompagner dans

MONTA

VU

Aux abc Mana. 1,300m altit.



plateaux qu

s sommets su

es sycomore



de semblables conditions, indignes d'un guerrier.

Je suis obligé de subir en silence cette incartade, car je ne puis me passer de ce Mohamed, à la fois mon guide et mon protecteur; donc nous devons nous arrêter à quelques kilomètres de Lasgoré, et j'envoie Farah au village me chercher quelques hommes de renfort.

Ils arrivent au milieu de la nuit, et nous nous remettons en route dès l'aube.

Nous passons le lit, à sec en cet endroit, du Sabé, puis la grande lagune de Las-Mahàn ou Lasmahân.

De nombreux tumuli jalonnent les deux rives et jonchent le sol environnant. Partout, çà et là, de nombreux puddings de coraux et de coquillages nous indiquent jusqu'où la mer atteignait autrefois.

Nous contournons Bour-Gahàm. Devant nous s'ouvre une grande arène aride et déserte, au pied du Dabeïchen que couronnent dans le sud les sommets du Goudjilin, voisin de Mana, et attenant à la grande chaîne Almédo.

Je marche sans mot dire à personne; je me sens à bout de force morale au milieu de tous ces sauvages qui me mangent littéralement la laine sur le dos et dont je suis obligé néanmoins de toujours supporter les exigences et les grossièretés.

Nous arrivons à Gahàm, misérable village de dix huttes avec un fortin et une mosquée. Nous campons dans une lagune desséchée qui s'étend derrière la ville.

J'essaie de prendre quelque repos; mais en nous

établissant sous les ombrages d'un *addé*, nous sommes par mégarde tombés sur l'emplacement d'une fourmillière, et je me réveille bientôt en proie aux désagréables piqûres de ces insectes dont mon vêtement était déjà tout couvert.

Mon aban est un peu revenu de sa mauvaise humeur, et j'en profite pour combiner avec lui mon



Tumulus à Lasmahân, près Lasgoré.

itinéraire de manière à le rendre intéressant avant d'atteindre Méninguel.

Nous devons voir en passant au pied d'Almèdo, à la source de Durdur-Mélo, les filons supérieurs d'une mine de plomb, si je m'en rapporte à la description que m'en font les indigènes.

Nous repartons, doublant Dabeïchen. Partout nous rencontrons de nombreux tumuli gallas. Sur certains emplacements, des sépultures, des tumuli et des

amas de pierres carrées, avec quatre pierres levées, attestent le passage des anciennes peuplades.

Nous rentrons dans le grand cirque formé par Bender-Gahàm à l'est, Bour-Habara au nord-est, et Mana à l'ouest. Dans les brumes se perd le point culminant d'Hial, attenant au sud à la chaîne d'Almèdo.

Nous sommes dans la vallée de la Sélid; quelques ruisseaux qui s'y déversent nous offrent un peu d'eau. Dans l'un d'eux, jaillit au milieu des joncs la source de Kalil.

Nous faisons halte à Las-Mehien aux abords d'un gourgui. Là, la Sélid se divise en trois branches qui vont se perdre à la mer sur trois points dits : Gabanlé, Chimir-Chimir, et Barouèni ou Heudramoudj.

Dans le haut de son cours, que nous allons atteindre, la Sélid s'appelle Oulad; dans le milieu, Falon-Falo; à son embouchure, le petit delta constitué par les trois branches s'appelle Garialé.

Nous subissons pendant la nuit un violent orage. Les éclairs déchirent le ciel et nous laissent parfois entrevoir les escarpements de la montagne; les roulements du tonnerre qui éclate au-dessus de nos têtes, sont, avec fracas, longtemps répétés par l'écho.

Dès l'aube, nous nous remettons en route. Nous remontons le cours de la Sélid. Ses eaux, à Oulad, coulent au milieu de roseaux et de grands damas; quelques

bandes de menu fretin essaient de lutter contre le courant, et de grandes libellules font miroiter leurs ailes métalliques aux rayons du soleil levant.

Les stèles blanchies à la chaux d'un cimetière çomali, de grands tumuli desquels surgissent des euphorbes arborescents ajoutent encore au caractère pittoresque de ce paysage.

Quelques palmiers, plantés çà et là autrefois par un Arabe, Abdi-Fatah, qui essaya d'initier les bédouins à la culture de ces terrains arrosables, portent, en guise de régimes de dattes, les longues grappes de baies des lianes.

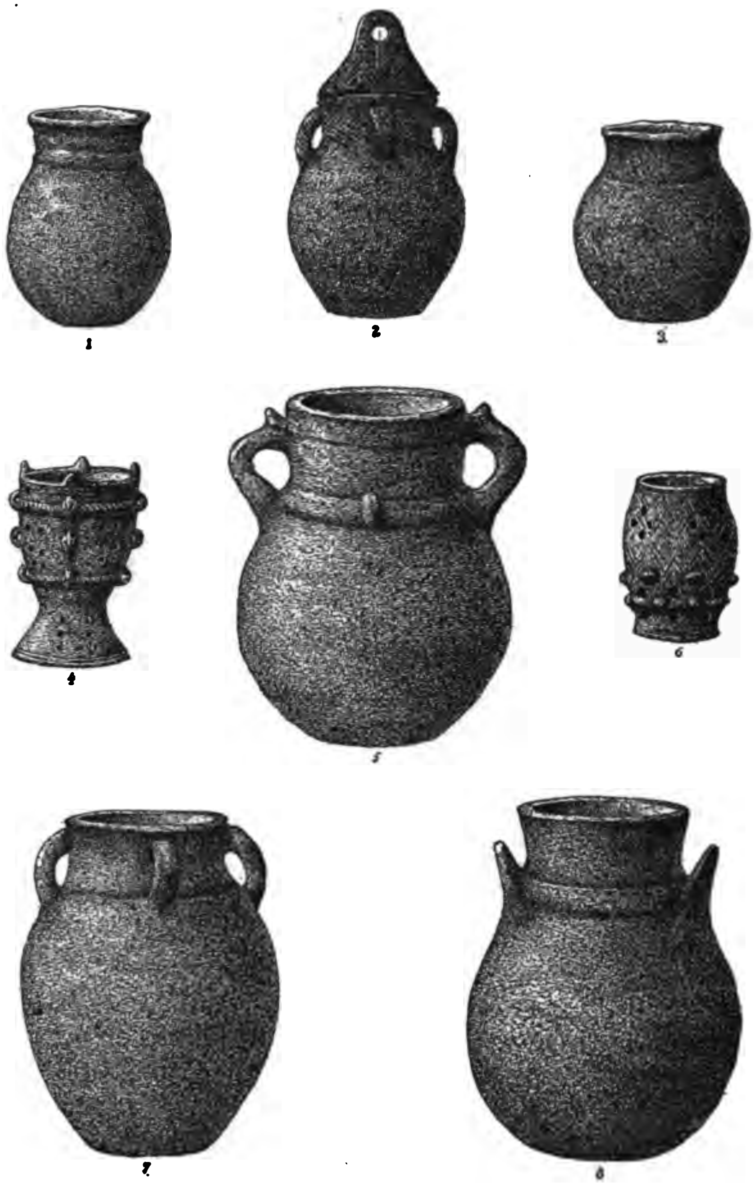
J'étais absorbé dans la contemplation de ce ravissant paysage, lorsque des cris provenant de ma caravane me rappellent bien vite de son côté.

Deux de mes hommes d'escorte, à la suite d'une discussion, en sont venus aux mains et l'un d'eux a porté à son adversaire un terrible coup de massue qui lui a presque fracassé la mâchoire.

Mon aban a eu toutes les peines du monde à séparer les combattants. Je me garde d'intervenir dans ce différend qui nous force à nous arrêter, pour constituer une sorte de tribunal que mon aban et mon chamelier président.

L'agresseur est congédié de mon convoi, et l'on ne conserve le blessé que pour le confier aux soins du premier gourgui que nous rencontrons, en attendant qu'il soit capable de prendre la revanche qu'il se promet.

Nous nous dirigeons ensuite sur Our-Lebé, traver-



Poteries çomalis.

1, 2, 3, 5, 7, 8. — **Marmites en terre de formes diverses, dites *dèri*.**

4 et 6. — ***Daberad* ou brûle-parfums.**

sant une grande arène, laissant Mana à l'ouest, et nous doublons une petite série de mamelons.

En face de nous, dans le fond de la vallée, un petit pic rose se détache sur le fond noir des montagnes d'Almèdo; c'est le pic de Faro.

Partout, çà et là, nous rencontrons des filons de quartz, d'ardoise et de micaschiste qui indiquent un terrain volcanique.

Un grain violent nous surprend au moment même où nous nous arrêtons sur les bords du Mélo. Ce ruisseau descend sur Durduri, après s'être grossi de quelques affluents.

Des bédouins enterrent une femme. La morte est cousue dans son vêtement de peau; la fosse a juste la largeur du corps, et le fossoyeur en train de la creuser ne s'arrêtera que lorsque, en se relevant, les bords de la tombe arriveront à la hauteur de son sein. Une fois le cadavre placé dans le fond de cette sépulture, on le tassera avec soin avec de la terre et des pierres, pour empêcher les hyènes de venir le déterrer.

Je remarque que l'on enlève ces pierres à quelques tumuli voisins. Je note ce fait parce que j'ai rencontré nombre de tombes çomalis sur des tumuli mêmes. Ce qui prouve que les bédouins n'ont point, malgré leur fanatisme, une aussi grande répugnance qu'ils le disent à toucher ces vestiges des kofri, ou chrétiens d'autrefois.

Un doute s'est élevé en moi à ce moment au sujet de ces amoncellements de pierres. Sont-ce bien des

sépultures? me disais-je. En les détruisant ainsi, les bédouins n'auraient-ils pas trouvé des ossements et les auraient-ils consciemment mêlés aux restes de leurs propres morts?

Je n'ai pas été assez heureux dans la suite pour éclaircir cette question, mais des découvertes postérieures m'ont convaincu que quelques-uns au moins de ces tumuli avaient bien recouvert la dépouille mortelle des premiers habitants des pays çomalis.

Des entablements de rochers nous servent d'abris pour la nuit. Au milieu de mon sommeil, mes guides me réveillent : quelques coups de feu tirés dans le voisinage leur ont donné l'alerte, et nous ne tardons pas à apprendre que ce sont les Medjourtines qui viennent d'enlever un troupeau.

J'ai toutes les peines du monde à retenir mes hommes que les bédouins veulent entraîner avec eux à la poursuite des maraudeurs.

Pour nous rendre de Mélo à Gebel-Kol où se trouve la mine que mon aban veut me faire visiter, nous laissons à l'est le pic de Faro et suivons le lit de la rivière au milieu d'un site splendide qui rappelle tout à fait les ruisseaux des Pyrénées. Les branches des damas gigantesques qui ont poussé, enchevêtrées les unes dans les autres, forment une sorte de voûte impénétrable aux rayons du soleil.

Malheureusement le sol volcanique, dépourvu partout de terre végétale, arrête l'élan de cette superbe végétation. Pas une herbe fine ne tapisse

les rochers, pas une plante ne vient émailler du coloris de ses fleurs le ton noirâtre des rochers.

Quelques heures de marche nous amènent au milieu d'un campement de Ouarsanguélis qui gardent, armés jusqu'aux dents, un superbe troupeau de vaches. Ils nous reçoivent sur la défensive, mais consentent à nous vendre du lait.

J'observe alors pour la première fois comment les bergers s'y prennent pour traire leurs bêtes à demi sauvages. Ils ont étendu sur un grand triangle en bois une peau de veau. Quand ils veulent approcher la vache dont les mamelles leur paraissent les plus pleines, ils l'amorcent au moyen d'un peu d'herbe, puis lui présentent ce morceau de peau. La bête se met à le lécher avec une sorte de frénésie. Pendant ce temps, il est facile à un enfant de s'approcher d'elle et de la traire, ce qu'il fait d'ailleurs avec beaucoup d'adresse.

Les ressauts d'énormes monolithes de granit noir et blanc nous servent de refuge contre un nouvel orage.

J'y laisse mes bagages à la garde de mon aban et de mes serviteurs, puis, suivi de deux midgans, je gravis les flancs de la montagne pour atteindre le point où apparaissent les filons du minerai dont on m'a parlé.

Je rencontre, avant d'y arriver, des filons de baryte mélangée de quartz formant des grandes raies blanches presque verticales.

Aux parois des rochers, çà et là, se montrent quelques grains de galène de plomb.

Enfin nous atteignons la source de Durdur-Mélo; tout auprès courent des filons de même nature dans lesquels scintillent la galène enchâssée dans le quartz.

A certaines places, les naturels en ont brisé quelques morceaux, sans poursuivre plus avant dans le sol leurs recherches.

La direction de ces filons va du nord-est au sud-ouest et leur inclinaison est de 60°. A l'aide de mon marteau de minéralogie, je ramasse des échantillons et je descends en partie le lit du ruisseau, pour voir si je ne trouverais pas d'autres indications géologiques sur ses bords profondément ravinés.

A un point, mes guides me montrèrent, sous un berceau de verdure, la place où s'était étiré, au sortir de son bain, un lion superbe, à en juger par les traces qu'il avait laissées, en labourant le sol de ses griffes.

Cette bête sème la terreur dans le pays depuis longtemps, et quand ses rugissements annoncent son approche, les malheureux bergers n'osent même plus bouger. Elle a fait dans tous les troupeaux de la région les plus grands ravages.

A entendre mes deux midgans, j'aurais certainement passé pour un dieu si l'occasion m'avait été fournie de les débarrasser par une balle explosible de cet ennemi dangereux et comme invisible.

Nous regagnons mon campement. Mon aban y préside un conseil de bédouins qui se promettent pour le soir même de prendre une revanche de la razzia d'hier, chez les Medjourtines.

Il ressort de leur conversation comme de mes observations, que nous sommes très près de Méninguel. Puisqu'il en est ainsi, j'engage Hamed à me conduire directement vers ce point. Mais il objecte que nous ne pouvons, sans de grands risques, passer dans la tribu des Medjourtines, avant d'avoir un nouvel aban de cette tribu. Il est plus prudent, vu les hostilités, de nous rapprocher de Durduri, d'Alleyah, et d'envoyer mon serviteur Farah à Bender-Gàsem me chercher un chef de caravane, pendant que nous visiterons Ouadi-Mélo.

Nous levons le camp et nous traversons l'arène de Our-Lebé, remontant vers le Nord.

Un site charmant mérite attention : c'est celui de El-Did; eau courante, grands palmiers, tombes çomalis avec leurs grandes stèles blanches, et tumuli ombragés de quelques palmiers, forment un ensemble ravissant, doré par les reflets du soleil couchant.

Nous nous arrêtons non loin de là, à Bour-Déro, (*montagne des gazelles*), à côté d'un campement de nomades, pour que je puisse dès le lendemain faire quelques photographies.

Je n'ai pas de peine à décider mon fidèle Farah à se rendre à Bender-Gàsem. Je le charge de demander à Mohamed Noûr, pour lequel je lui remets un cadeau, de m'accorder libre passage vers l'est. Maintenant que les pluies ont dû modifier la situation

désolée du pays, qui servait de prétexte au chef çomali pour arrêter autrefois ma marche à Tigieh, peut-être céderait-il, surtout si Farah décidait un personnage influent des Medjourtines à venir s'adjoindre à Hamed. Les escarmouches de ces jours-ci rendent bien la route quelque peu difficile, mais Farah n'écoute que les désirs de son maître, et le voilà parti.

De Bour-Déro, nous descendons Ouadi-Mélo, grande vallée aride et déserte; nous passons le point de Kallas, petit mamelon sur le bord même de la rivière, et au bout de quarante-huit heures nous atteignons Durduri.

Durduri est un village pauvre, sans ressource aucune. Je remarque dans le cimetière qui est situé derrière la ville, quelques tombes dont les pierres levées sont surmontées de boules énormes qui donnent à ces sépultures le cachet de celles qu'on observe en Turquie et dans tout l'Orient.

A peine sommes-nous arrivés et installés dans une misérable hutte, que les naturels l'envahissent et exigent avec insolence un droit de bienvenue. Durduri appartient à la tribu des Ouarsanguélis, et j'ai déjà été assez pressuré de tous côtés par le chef de cette tribu pour avoir le droit de ne point céder aux prétentions de ses sujets. Mais toute résistance serait inutile et je dois satisfaire la cupidité des habitants, si je veux voir respecter mon matériel.

Deux chefs medjourtines, Chiroa Shermarka et



Halte sous les damas à Oulad (Ouadi-Sélid).

Mohamed Ouès, se trouvent précisément à Durduri, et d'après leurs affirmations Mohamed Noûr a dû aller à Berguel auprès de Noûr Osman, son père, pour concerter avec lui une attaque sur Alloula. Il ne reviendra pas à Bender-Gàsem avant un mois.

Les nahoudas de trois boutres qui arrivent sur rade confirment ces assertions, en présence desquelles mon aban Hamed s'obstine dans ses refus, ne voulant à aucun prix se hasarder seul vers Our-Alet.

J'essaye alors d'engager précisément les deux chefs medjourtines à nous y escorter; pour toute réponse, ils me gratifient de leur sourire le plus ironique.

Il m'est facile de pressentir que mes projets vont de nouveau se trouver entravés. Mais j'attends avant de prendre une décision le retour de Farah, et pour ne pas rester plus longtemps à la merci des naturels de Durduri, je décide d'aller camper au pied de Doftilé ou Ras-Frengi (1)(le cap des blancs); de là, je rayonnerai dans Ouadi-Sélid.

Au moment de se mettre en route, mon aban et mon chamelier me demandent de rester à Durduri pour pouvoir prélever leur part sur le aschour qu'on va exiger des boutres, dont deux sont chargés de provisions pour ravitailler un comptoir arabe.

Ma caravane traverse la lagune qui s'étend à l'ouest du village; tout près, nous remplissons nos outres à un puits d'eau saumâtre.

(1) *Frengi* est le terme qui sert aux indigènes pour désigner tous les blancs en général.

Après avoir couru de grandes steppes arides, nous arrivons devant ce fameux mamelon que les naturels désignent sous le nom de Bour-Frengi. Je ne puis recueillir d'autres explications sur l'origine de cette appellation, que celles que mes guides m'ont données jusqu'à ce jour sur les vestiges attribués à l'occupation des Gallas et des Kofri.

Au sommet de la colline, les murs d'une enceinte en pierres sèches dessinent les contours d'un petit plateau. Je ramasse bien quelques fragments de poterie détériorés par les pluies, mais pas d'autres indices remarquables. Je dois cependant noter dans la petite crique aux pieds même du cap, un anneau en fer scellé dans le rocher. Deux ou trois tumuli seulement se dressent aux abords de cet ancien campement.

Nous stationnons peu à Bour-Frengi. Mes hommes, qui m'ont rejoint, affectent sans doute de nous rapporter les nouvelles de rixes constantes entre les Our-Lebé et les Medjourtines à Dagaân; ils objectent à mes projets des difficultés sérieuses. Une discussion nouvelle s'engage. Il n'y a pas d'eau à Doftilé, où je voudrais rester, pas un gourgui voisin pour avoir du laitage. Nous allons forcément regagner Lasgoré, et je verrai, suivant la réponse que m'apportera Farah, quelle résolution nouvelle j'aurai à prendre.

Je marche isolé de ma caravane, vraiment exaspéré par toutes les contrariétés que je supporte depuis si longtemps. Pensif, gardant un silence absolu vis-

à-vis des deux guides qui m'escortent, et portant moi-même mes instruments, je poursuis ma route, accablé par une amère tristesse.

On ne saurait croire dans quelle horrible lassitude vous plonge cette lutte de chaque jour et de chaque heure, contre la rapacité, le manque de bonne foi et l'hypocrisie de ces gens rusés et méfiants. Trompé par une sorte de mirage, on va de déception en déception. Le souvenir du devoir à remplir vous aide seul à vous relever après tant de chutes, et peut seul empêcher l'espoir et le courage de défaillir complètement.

Nous passons Gabanlé, bras de la Sélid, puis Chimir-Chimir, et nous atteignons Hendramoudj.

Heur-Hendramoudj était une ancienne ville du littoral, aujourd'hui délaissée; il ne reste plus aux abords d'une lagune qu'un petit fortin en pisé.

Nous nous dirigeons de là, vers quelques gourguis dont la fumée blanchâtre s'élève en colonnes droites, qui indiquent à la fois et une chaleur torride et le manque absolu de la moindre brise.

Je m'arrête là au pied d'un arbre, vaincu par la fatigue que rendent encore plus dure les souffrances morales qui me torturent.

Ma caravane me rejoint, elle n'est plus composée que de trois hommes et de mon serviteur: tous les autres, payés d'avance, comme on l'a toujours exigé de moi, ont déserté pour retourner dans les montagnes.

On m'amène à la tombée de la nuit une malheu-

reuse femme qui vient d'être piquée par un serpent, au moment où elle rentrait ses chèvres. Je la cautérisai de mon mieux avec de l'acide phénique, mais les bédouins ignorants n'ajoutaient point autant de confiance dans mon remède que dans les effets empiriques du *gallol*, sorte de corde en écorce d'arbre mâchée, dont on entoura en plusieurs endroits, la jambe de la malade, en lui suspendant au cou un sachet confectionné avec le même textile.

Je consacrai deux jours à photographier et à relever les tumuli qui se dressent tout autour de Bender-Gahâm et de Las-Mahân, avant de regagner Lasgoré, où de nouvelles difficultés m'attendaient.

Là, mon chamelier, engagé cependant pour un mois à mon service, se prétendit libre, puisque nous n'avions pas continué notre route sur Our-Alet: il emmena donc ses bêtes dans l'intérieur, prétextant que les environs n'offraient aucun pâturage.

De telle sorte que j'allais me trouver dans la nécessité, lorsque Farah reviendrait de Bender-Gâsem, d'organiser à nouveaux frais tout une autre caravane.



Halte de Gabanlé.

CHAPITRE XI

Farah revient. — Réponse des chefs medjourtines. — Course à l'ouest de la tribu des Ouarsanguélis. — Dabèro. — Horderia. — Retour à Lasgoré. — Mes résolutions. — Projet de retour à Aden. — Comment je me procure le poison des flèches çomalis et le secret de sa préparation. — Un enterrement. — Un coup de *chamal*. — Un moment d'angoisse. — Départ de Lasgoré. — Mahet. — L'offrande au cheik Esa. — La tempête. — Salouine. — Haïs. — Le secret des tumuli. — Quatorze jours sur un boutre.

Enfin, Farah revint de Bossassa, ramené par un boutre arabe. Il me confirma ce qui m'avait été dit à Durduri. Il ne me fallait point songer à gagner Our-Alet. Les chefs medjourtines réunis en conseil me faisaient savoir que, puisque je n'avais pas eu la patience d'attendre des temps meilleurs à Bender-Gàsem et que je les avais quittés pour passer chez les Ouarsanguélis, je devais rester dans cette tribu et ne plus revenir chez eux.

Étrange susceptibilité de la part de gens qui, après m'avoir bercé de promesses et entravé dans tous mes efforts, me donnaient par cette réponse une dernière preuve de leur incorrigible mauvaise foi!

Quelle résolution devais-je prendre? La Medjourtine m'était fermée, et, d'autre part, l'attitude du guérad à Fararalé m'interdisait de me hasarder encore dans ses possessions.

Il me restait à tenter une incursion vers la vallée du Jid-Ali, dans la tribu des Dolbohantes, à laquelle appartenait mon serviteur Farah.

Mohamed-Abdi-Fatah me fit entrevoir la possibilité, en profitant de la caravane d'un *saladin* de cette région, de gagner sous peu Hadaftèmò, d'où je me dirigerai vers le sud-ouest.

Mais étant payé pour ne plus m'abandonner à de vaines perspectives, je résolus de ne point attendre sur place que ce projet puisse se réaliser, mais bien d'utiliser mon temps en excursions dans les environs de Lasgoré.

C'est ainsi qu'après avoir mis ordre à mes collections et confié un long courrier à un boutre arabe en partance sur Aden, je louais deux ânes, et, suivi de mes serviteurs, je visitais le littoral de Lasgoré à Horderia.

Cette course, qui ne dura que quelques jours, n'offrit à mes recherches aucun élément nouveau bien important.

Les vallées de Gorad, Goudebar, Lò et Marierer que nous traversâmes, étaient en tous points semblables aux ravins nus et déserts du littoral qui sépare Lasgoré de Bender-Gahàm.

Aux pieds du Goudouden, sommet de la chaîne Mouscoulò, ramification des monts Almédo, sur le

bord de la mer, auprès de quelques palmiers, se dressent un fort et une mosquée en ruines; six huttes groupées aux abords d'une construction en pisé toute délabrée, abritent une dizaine de malheureux nomades.

Ce point, que l'on appelle Dabèro, est à certaines époques assez peuplé; les boutres peuvent mouiller très près de terre et cela facilite l'embarquement du bétail qui s'exporte beaucoup de la tribu des Ouarsanguélis sur les marchés d'Aden.

Après avoir doublé le cap Galouine ou Galoueti, nous atteignîmes Horderia. Il n'y a à Horderia aucune construction. Les indigènes nous y accueillirent mal, aucun ne voulut nous héberger tout d'abord, et comme la plage est dégarnie de toute végétation, nous fûmes obligés de dresser ma tente pour nous garantir d'un soleil meurtrier. Cependant, Farah finit par convaincre un pêcheur qui nous donna l'hospitalité et nous procura à grand'peine un peu de lait.

De retour à Lasgoré, nous y trouvâmes le Dolbohante que Mohamed-Abdi m'offrait comme nouvel aban. Mais cet homme émettait des prétentions exorbitantes pour me conduire seulement jusqu'au lieu de son campement habituel, et ne me promettait pas de m'accompagner et de me protéger dans toute la région occupée par sa tribu. D'autre part, parmi ses gens se trouvaient précisément un des cavaliers que nous avions rencontrés pendant notre séjour à

Ogda. Si réellement, comme on nous l'avait dit, il faisait partie des bandes de pillards qui avaient occasionné les alertes continuelles de Fararalé, c'était manquer de toute prudence que de me confier, pour avancer dans le sud, à des guides que je connaissais aussi mal.

Les résolutions que j'allais prendre avaient d'autant plus d'importance que l'époque approchait où le golfe d'Aden serait fermé pour la navigation des boutres, à cause de la violence des vents, et cela pendant une période de trois ou quatre mois. Il fallait donc, au cas où je suivrais Hàlo (c'est ainsi que se nommait le Dolbohante), envisager la perspective d'un séjour forcé de près de cent jours encore dans ces parages, mon nouvel aban vînt-il même à me faire défaut. Que si, au contraire, je ne m'arrêtais pas à ce projet, je devais sans retard prendre mes dispositions pour rentrer à Aden.

Ce dernier parti me parut, après examen, le plus sage à prendre. Certes, le courage ne me faisait point défaut, malgré les épreuves que je venais de traverser, et j'eusse persisté si je n'avais écouté que mon désir de pénétrer plus avant dans ces vallées inexplorées et mon regret de quitter ces régions après tant d'efforts, sans avoir atteint le but précis que je me proposais.

Mais je n'avais plus ni provisions, ni ressources; j'étais physiquement et moralement torturé par les

fatigues, et l'expérience me disait que je ne devais attendre aucun secours des indigènes, en cas de détresse et de misère.

Le souvenir de mes voyages précédents, durant lesquels j'avais souffert la faim pendant de longs jours, me revenait alors. Pourrais-je la supporter encore dans l'état actuel de ma santé? Étais-je d'ailleurs ici en sécurité comme chez les Medjourtines? Non, certes, et je ne l'avais que trop constaté à Fararalé.

La raison exigeait donc une retraite en bon ordre, pour ne pas compromettre les résultats déjà acquis de mon expédition et pour que je puisse rapporter du moins les nouveaux documents que je venais de recueillir.

Il me restait d'ailleurs une légère consolation. Le boutre que je devais affréter allait être obligé, pour gagner Aden, de suivre toute la côte, pour prendre le vent à l'ouest de Ras-el-Khamzir (1). Il me serait donc permis pendant cette courte traversée d'avoir encore un aperçu de la configuration du littoral. Je comptais aussi, si la mer n'était point trop mauvaise, mouiller sur divers points.

Dès que Mohamed-Abdi eut vent de mon départ, ses importunités redoublèrent. Il avait envie de tout ce qu'il voyait dans ma case : mes marmites, mes

(1) Littéralement : le cap Cochon, à cause de la ressemblance frappante avec la tête de cet animal, qu'offre ce rocher aux navigateurs venant de l'est.

malles, mes fusils; en somme, si je l'avais écouté, je lui aurai fait cadeau de tout mon matériel, en échange de l'hospitalité qu'il m'avait donnée chez lui, donnée à condition que je la paye fort cher, bien entendu. Mais je ne cédai point à ses capricieuses fantaisies, et lui fis croire que je me dirigeais sur Berbera pour continuer mon voyage, et que tout ce que j'avais sous la main m'était en conséquence nécessaire.

Il ne m'en obséda pas moins de fréquentes visites, m'amenant chaque fois Hàlo. Ce dernier, quand il prenait part à nos repas, mangeait d'une façon assez curieuse, en usage, paraît-il, dans sa tribu. Il ramenait son pagne sur sa tête, en faisant comme un capuchon qui lui voilait la face; puis, penché sur le plat de riz, il en absorbait le contenu avec une gloutonnerie effrayante.

Mohamed et mes serviteurs n'en semblaient nullement offusqués, mais se dépêchaient le plus possible pour ne point laisser le temps à l'affamé d'empiéter sur leur part.

Il n'y avait en rade aucune embarcation. Il me fallait donc attendre une occasion pour quitter Lasgoré.

J'en profitai pour faire encore quelques photographies et je passai mes heures de loisir à pêcher avec les Çomalis.

J'avais fait le bonheur de la population du village, armant hommes et enfants de tridents et d'hameçons que j'avais apportés en grande quantité.

Aussi, lors du passage des bandes de thons; de dorades et de bonites, voyais-je plus de cent personnes jusqu'à mi-corps dans l'eau, qui jetaient aux poissons des lignes soigneusement amorcées. Il n'était pas rare que l'on prît dans une matinée jusqu'à trente-cinq pièces superbes, que les midgans dépouillaient et faisaient sécher au soleil.

Je m'efforçais, malgré l'amertume que j'éprouvais, d'être bon vis-à-vis de tous ces gens-là. Je ne plaignais ni mon temps ni ma peine, voulant que, si mes complaisances pour eux n'étaient point récompensées, les Européens qui me succéderaient dans ces régions puissent du moins bénéficier, auprès de ces naturels méfiants, du bon souvenir de mon passage au milieu d'eux.

Parfois, il est vrai, dans la personne des plus farouches bédouins, je trouvais quelque reconnaissance. Leur enveloppe sauvage laissait percer encore quelques bons sentiments; j'arrivais même à obtenir, en échange de mes services, des renseignements précieux pour moi.

C'est ainsi que j'ai pu savoir comment les midgans préparaient le poison pour leurs flèches.

Voici dans quelles circonstances :

Un jour, à Bender-Gàsem, mon domestique vint m'informer qu'il y avait auprès de la grande forteresse du village un campement de bédouins arrivés la veille sur le marché. Ces malheureux, traqués en

route par les maraudeurs, avaient voulu gagner la ville en toute hâte. A cet effet, ils avaient perché sur le dos des chameaux toute leur marmaille. Mais un soubresaut avait précipité une enfant par terre, et elle s'était fracturé la jambe en deux endroits.

Parvenus à grand'peine à Bender-Gàsem, les parents s'étaient adressés au rebouteur qui avait exigé un cheval ou vingt piastres pour remettre la jambe de cette fillette.

Ces malheureux dénués de toute ressource avaient dû renoncer à cette couteuse opération, et ils se désolaient aux cris plaintifs que poussait l'enfant à ses moindres mouvements.

J'envoyais bien vite Farah pour les consoler et leur dire que je donnerais tous mes soins à la blessée, et on m'apporta la pauvrette chez moi.

Un gros bambou qui servait de potence à la porte du comptoir d'un Indien me fournit les planchettes, des paquets d'étoupe remplacèrent les coussinets; enfin les bandes de mon coffre à médicaments, enduites de terre glaise imbibée d'eau gommée, soudèrent l'appareil. En quelques minutes tout était arrangé de telle façon qu'on pouvait maintenant ramener l'enfant sur une civière, sans craindre de complications.

Les parents me remercièrent, et d'un ton rude le bédouin me demanda si je croyais à la guérison :

— *Min Allah!* lui répondis-je, *In cha Allah!* « Elle viendra de Dieu, s'il plaît à Dieu. »



Enterrement d'une jeune fille çomali.

Sur quoi, cet homme sortit de ma case en hochant la tête.

A la tombée de la nuit, il revint m'apportant une grande calebasse pleine de lait. Je l'acceptai, non toutefois sans lui offrir un cadeau en échange; il le refusa, et au moment où je portais le vase à mes lèvres, il s'écria : — *Min Allah, akim, in cha Allah, ouaouanaxenta !* « Par Dieu, docteur, s'il plaît à Dieu, tout ira bien pour toi! »

C'était la première fois que je recevais le moindre honoraire pour mes fonctions de docteur, et j'avais cependant soigné bien des malades. Mais je fus encore plus touché, je l'avoue, du vœu que m'adressait ce sauvage avec une si rude cordialité.

Je l'engageai à s'asseoir et le questionnai sur le pays. Il portait son arc et son carquois garni de flèches empoisonnées. Je fis signe à mes serviteurs de nous laisser seuls, et demandai au bédouin, en échange de ce que j'avais fait pour sa fille, de m'indiquer comment il s'y prenait pour extraire le ouabaïo et empoisonner ses armes. Il s'assura d'abord que personne ne pouvait l'entendre, puis il me donna la recette en usage parmi les midgans, et que j'ai déjà rapportée.

Il finit même, non sans beaucoup de mystères, par me vendre le sac précieux qu'il portait avec lui et qui contenait les racines de la plante vénéneuse. Ce sont celles-là même qui ont servi à déterminer, à mon retour en Europe, la nature et les effets de ce terrible poison.

Pendant ces quelques jours d'attente à Lasgoré, j'eus l'occasion d'assister encore à quelques scènes curieuses et de compléter mes observations sur les mœurs des indigènes.

Parmi ces scènes, celle qui me frappa le plus, à coup sûr, fut l'enterrement d'une jeune fille, morte des suites de la piqûre d'un serpent. L'accident lui était arrivé pendant qu'elle puisait de l'eau à la fontaine, la veille au soir. Et moins de deux heures avait suffi, tant est terrible l'effet du venin, pour enlever à la vie cette créature pleine de santé et d'une beauté remarquable.

La morte avait été cousue dans un linceul blanc. Au point du jour, un grand nombre d'indigènes drapés dans leurs plus beaux pagnes se rendirent à la case où reposait la malheureuse victime. Le corps fut hissé sur un brancard porté par six hommes qui se relayaient d'instants en instants, de façon à ce que presque toute la population masculine du village puisse rendre ce suprême hommage à la pauvre défunte.

En avant et en arrière du cortège, deux femmes, placées chacune d'un côté du brancard, tenaient élevé sur leur main un *daberàd* ou brûle-parfums, dans lequel fumaient l'encens et le *mourkoud*.

Ni chant, ni démonstration bruyante, rien que la cadence sourde des pas des porteurs et de l'escorte, accompagnée de la triste mélopée musulmane : « *Là illah, illah Allah!* » Invocation monotone prononcée presque à demi-voix par tous les assistants! Le

cortège avait un aspect vraiment imposant, et je fus saisi de la ressemblance qu'en offraient les dispositions et l'ordonnance avec les cérémonies funèbres des Grecs et des Romains, telles que nous les décrivent les anciens auteurs.

Les premiers coups du *chamal* (vent violent de l'ouest), qui commençait à souffler, me firent redouter un instant de ne pouvoir rentrer à Aden.

Aussi était-il temps qu'un boutre arrivât pour me sortir de cette perplexité fâcheuse.

Le 31 mai, un bagala chargé de grains qu'il était allé chercher à Makalla, vint mouiller devant Lasgoré. Il ne fallut pas moins de quatre heures pour le débarrasser de sa cargaison. Pendant ce temps, le capitaine vint m'imposer les conditions auxquelles il me prenait à son bord.

Heureusement pour moi, le loisir ne lui fut pas laissé d'accroître ses prétentions déjà exorbitantes; la rade de Lasgoré, en effet, n'offre aucun abri sérieux pendant la période où le golfe reste fermé. Il était donc nécessaire au nahouda de gagner sans délai soit Berbera, soit Boulhar, pour ne point rester trois mois en danger de perdre son boutre et de ne réaliser aucun gain.

Nous pûmes donc tomber d'accord; il fut convenu qu'en dehors du fret en espèces, la nourriture de l'équipage serait à ma charge pendant la traversée, estimée à quatre jours environ.

Marché conclu, on transporte mes colis à bord, parmi lesquels une petite cage dans laquelle je détenais prisonniers quatre petits *oualò* (*Macrocelides Revoili*), jolis rats munis d'une espèce de trompe, qu'un berger m'avait apportés le matin même.

Nous devions lever l'ancre le lendemain à la première heure. Mais nous avions compté sans un retour du chamal. La plage roule des lames furieuses; le vent déferle avec violence; à un moment, le gardien qui veille d'habitude dans l'embarcation appelle au secours. Une bosse vient de casser. Il n'y a plus qu'une ancre pour retenir le bagala, qui tangue avec violence.

Les Çomalis se précipitent à la nage, accostent le boutre après maints efforts. Les plus courageux plongent pour retrouver l'ancre perdue. Vains efforts; encore quelques instants, et la mer aura eu bien vite raison du dernier câble.

De terre, je suivais avec anxiété les manœuvres. Mes colis, mes notes, mes documents, qu'allaient-ils devenir? Tout devait-il être perdu?

Je le crus un instant quand je vis le boutre, se cabrant une dernière fois, briser la seule amarre qui avait résisté jusque là et devenir le jouet des lames.

Mais, en pareil cas, les Çomalis montrent combien ils sont bons marins. Malgré des vagues énormes, montés sur de faibles barques, ils se sont

hasardés au large pour mouiller deux ancres nouvelles, et après s'être assurés qu'elles restent bien assujetties, les voilà halant à tour de bras pour ramener le bagala à une place où il n'aura plus rien à craindre.

Il nous fallut encore attendre quarante-huit heures que la mer fût calmée. Le gouvernail demandait quelques réparations que les forgerons du pays exécutèrent assez adroitement.

Enfin, le 2 juin, vers le soir, nous nous embarquons. Une faible brise gonfle notre voile et le boutre se met en route après que l'équipage tout entier a demandé au Prophète de nous assurer un heureux voyage.

Il ne nous fallut pas moins de quarante-huit heures pour atteindre le travers de Mahet.

Un mal de mer épouvantable me clouait au fond du boutre dans une immobilité absolue; l'air embrasé rendait notre navigation insupportable, et j'avais presque décidé de descendre dans ce petit port pendant quelques heures, lorsqu'une rafale s'éleva brusquement. C'était le signal certain d'une bourrasque : et, en effet, mon nahouda, vieux loup de mer expérimenté, donna ses ordres avec calme, puis réunissant dans sa main quelques grains de riz, de moutama et quelques dattes, les jeta à l'eau en adressant une invocation au cheik Esa.

Il est d'usage, paraît-il, chaque fois que l'on passe

devant la sépulture de cet ancêtre, dont les Çomalis vénèrent et redoutent la mémoire, de calmer ainsi le courroux de ses mânes. Naturellement, cette offrande misérable est accompagnée de prières.

Mais les mânes d'Esa ne se calmèrent point, au contraire; quelques minutes après nous étions entrainés au large, rudement secoués par la violence des lames, et la nuit nous gagna, alors que nous avions presque perdu la terre de vue.

Le lendemain nous luttions encore contre les vagues. Notre embarcation sans lest roulait et tanguait à faire peur. Un moment un coup sec se fit entendre; les haubans de tribord venaient de se rompre; l'écoute cassait à son tour, et la voile, fouettant sous le vent, faisait voler dans le vide une poulie énorme qui, atteignant deux hommes, les mettait dans un état désespéré.

Le premier émoi passé, on amena la voile comme on put, et la tempête empêchant toute autre manœuvre, on se laissa aller à la grâce de Dieu.

Cette situation critique dura cinquante-quatre heures. Lorsque la tempête fut calmée, nous étions près de Haïs, petit port de la tribu des Habar-tel-Jalo.

Il ne nous fallut pas moins d'une demi-journée pour nous mettre en mesure de hisser tant soit peu la voile, afin de prendre le vent et de gagner la petite crique de Salouine, le *marsal* ou port de

refuge, comme disaient les indigènes. Mais dans quel état se trouvaient alors mes colis, désarrimés, se promenant au fond du boutre, quelques-uns entièrement défoncés! Nous n'avions pas de lest, il fallait en faire à tout prix. Nous serrâmes donc la terre au plus près.

Il y avait en rade de Haïs trois boutres que nous voyions très bien, mais nous ne pûmes doubler la petite île noire qui sépare Salouine de Haïs, et nous dûmes mouiller là en attendant le lendemain.

Le vent, qui s'éleva encore très violent, au coucher du soleil, nous donna de grandes inquiétudes. Nous avions deux ancres à bord seulement, et il ne fallait point les exposer toutes deux à la fois. D'autre part, nous étions mouillés sur fond de sable et nous sentions fort bien que le boutre chassait encore.

Aussi, est-ce avec une joie véritable que nous saluâmes le point du jour, et accueillîmes quelques moments d'accalmie qui nous permirent enfin d'assurer notre situation.

Je n'en pouvais plus, j'étais exténué; mais il était nécessaire de donner l'exemple, et je me joignis à quelques hommes pour aller à terre faire du lest, de l'eau et du bois.

Je gagnai d'abord Haïs. Ce village, d'aspect tout misérable, est composé de huttes dans le genre de celles de *Mala*, le village çomali d'Aden.

Un fortin en pierres garde les gorges absolument

arides et désolées du Dahagag, à l'embouchure duquel Haïs est placé.

A l'époque où nous y arrivons — vers le milieu de juin — les naturels redoutent tellement les chaleurs et surtout le vent du sud-ouest, qui vous essouffle et vous aveugle tant il entraîne de sable dans ses tourbillons, qu'ils se sont retirés dans la montagne. A peine reste-t-il quelques Çomalis et quatre traficants arabes qui m'assurent que ce coin désolé est cependant un débouché important pour les gommes, les encens et le bétail.

J'avoue que j'avais peu la tête à écouter leurs démonstrations. Je cherchai abri dans une case délaissée, où je m'endormis profondément, espérant puiser dans le sommeil l'oubli de toutes les misères que j'avais supportées depuis mon départ de Lasgoré.

Mon nahouda avait hâte de partir, craignant encore quelque bourrasque et trouvant que nous avions quitté Lasgoré à une époque déjà trop tardive.

Il m'avertit donc qu'il allait faire son lest ce jour même à Salouine, et que nous lèverions l'ancre vers la nuit tombante. En même temps, il demandait main-forte pour cette opération à quelques Çomalis de la localité.

J'avais été frappé en débarquant à Salouine, comme aussi en venant à Haïs, des agglomérations

nombreuses de tumuli qui se rencontraient dans ces parages.

Fidèle à mon système d'investigation, j'interrogeai les indigènes pour savoir si on n'avait jamais rien trouvé aux abords de ces tas de pierres.

Je renouvelai ces questions, sans grand espoir, je l'avoue, après tant d'expériences négatives, d'obtenir aucune réponse satisfaisante. Or, contre mon attente, l'un des naturels du pays me déclara que sa curiosité ayant été éveillée par une grande stèle qui marquait un de ces tumuli, malgré le *cheïtan* ou mauvais esprit dont les superstitieuses légendes de sa religion le menaçaient, il n'avait point hésité à fouiller les vestiges de l'occupation *Galla* et *Pharsi*.

Ses recherches avaient mis à découvert, disait-il, des débris de cuivre ou de bronze (*seufeur*), des morceaux de poteries cassées (*fijiajin*) quelques perles en cornaline, enfin des restes d'os calcinés, (*dombas aga lafo*).

On imaginera sans peine quelle attention je prêtais au récit d'Ali-Shebel, — c'est ainsi que s'appelait cet homme, — et quelle émotion me causa cette révélation inattendue. Ainsi, le hasard allait peut-être me fournir, presqu'au terme de mon voyage, la clef de ce problème ethnographique qui s'était imposé à mes observations, dès mes premiers pas sur le sol çomali, et dont je poursuivais vainement la solution depuis de longs mois.

A ce moment-là, j'oubliai toutes mes fatigues. Tout ce passé de tribulations et de mécomptes que

je venais de traverser s'effaça comme par enchantement de ma mémoire, pour faire place au seul désir de retrouver à tout prix l'emplacement de ces sépultures et d'y continuer, par tous les moyens possibles, les fouilles commencées par la main inexpérimentée d'un indigène.

Je devais toutefois prendre quelques précautions.

Si Ali-Shebel, poussé par sa cupidité ou sa hardiesse, avait surmonté pour son propre compte les craintes que la superstition lui inspirait, il lui était du moins resté l'obligation de se mettre en garde contre le fanatisme de ses congénères. Que dirait-on maintenant si on le surprenait s'associant au « *chien de chrétien* » pour violer le secret de ces tombeaux?

Aussi ce ne fut point sans peine que je le décidai à m'accompagner.

Pour éviter d'éveiller les soupçons, nous dûmes renoncer à nous munir d'aucun instrument qui eût révélé le but de notre excursion.

Nous quittâmes Haïs aussitôt, et, nous détachant avec Farah et Ali-Shebel du sentier que nous suivions au bord de la mer, nous gagnâmes le versant ouest de la colline de Mojilin.

C'était vers le milieu du jour, par une chaleur torride; je n'avais point de chaussures, mais j'avançais quand même, au milieu des rochers, avec une fièvre dont rien ne saurait donner l'idée.

Après une demi-heure de marche environ, nous

nous arrêtâmes à l'abri d'une encoignure de rochers, auprès d'un tas de pierres, circonscrit d'une couronne et marqué par une stèle. Ali-Shebel me montra les quelques blocs qu'il avait réussi à déplacer et plusieurs débris d'émaux verts ornés de fleurs rouges qu'il avait laissés sur la place.

En dépit du soleil de plomb qui nous darde de ses rayons, je donne le premier l'exemple. A nous trois, nous avons bien vite enlevé le sable et les pierres avec nos mains, et je retrouve, enfouis dans le sol, des fragments semblables à ceux que mon guide venait de me montrer.

Tels furent les précieux éléments que nous fournirent ces premières fouilles, fort sommaires d'ailleurs, puisque nous étions dépourvus de toute espèce d'outils.

Mais ces constatations suffisaient déjà à vérifier l'exactitude des assertions de mon guide. Aussi, au lieu de regagner nos gens à Salouine en contournant la pointe de Mojilin, passons-nous par le sommet du cap. Sur toute notre route, nous trouvons des tumuli semblables, malheureusement encombrés par les éboulements du sol.

Au sommet de la colline, sur un grand plateau, des débris d'amphores, des roches calcinées révèlent les traces d'une ancienne station qui dut être jadis un poste où l'on faisait des signaux aux navigateurs, ou bien un lieu de sacrifices!

Quand nos regards plongent dans la crique de Salouine, l'agglomération des tumuli nous apparaît

comme un village, tant ces amoncellements de toutes formes sont nombreux.

Mais le temps nous presse. Le soleil a presque quitté l'horizon : d'autre part, une trop longue absence pourrait réveiller les soupçons. Nous rejoignons donc nos compagnons, renonçant pour ce soir-là à continuer nos recherches.

Mon nahouda voulait partir le lendemain dès l'aube, et on comprend aisément que je désirais, moi, tout au contraire, rester à Haïs encore quelques jours. Cependant nous nous exposions, si nous n'avions pas gagné Ras-el-Khamzir sous peu, à ne plus pouvoir du tout traverser le golfe. Aussi étais-je assez embarrassé pour répondre aux bonnes raisons que me donnait mon capitaine, devant bien me garder de lui laisser deviner le vrai motif de mon retard. Je dus prendre pour prétexte l'état de ma santé, et, à force de promesses, il consentit à rester encore vingt-quatre heures. Le mauvais temps se fit mon complice et m'en accorda quarante-huit qui ne furent point perdues.

Le lendemain j'étais à Salouine dès le point du jour; mais Ali-Shebel m'avait recommandé de redoubler de prudence, et nous n'avions amené avec moi que mon deuxième serviteur Mohamed.

Pour aller plus vite en besogne, j'avisai un tumulus

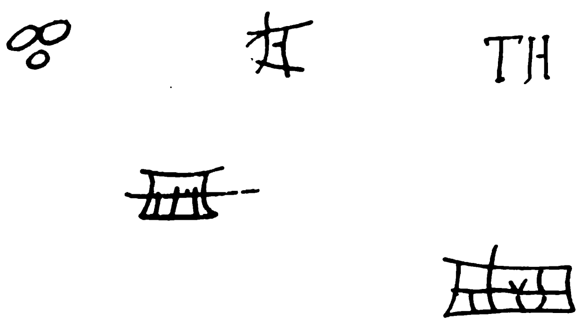
sur le versant de la montagne. Les eaux de la pluie l'avaient débarrassé du sable et de la terre qui l'obstruaient; ce serait autant de moins à faire pour nous, avantage à considérer, puisque nous en étions réduits à gratter la terre avec nos mains.

Sous cet amoncellement, comme aux alentours, je découvris des émaux, des poteries émaillées, des perles, du bronze, divers autres objets, enfin des poteries rouges vernies, communément dites poteries de Samos.

Je venais de trouver les preuves manifestes du passage ou de l'occupation de civilisations anciennes sur le littoral et dans l'intérieur des pays çomalis.

Y avait-il là ou dans les environs quelque inscription qui pût déterminer plus précisément l'époque de cette occupation? Les recherches auxquelles je me livrai sur place n'amenèrent aucun résultat à cet égard; mais comme Ali-Shebel m'assurait que de l'autre côté de la montagne auprès du « tas de pierres des femmes » (*arouelo aga heuram*), il existait des caractères tracés sur une grande roche, je laissai le champ de mes observations de Mojilin pour gagner cet endroit. Sur le versant sud de la colline, à El-Osbolé, sur le sentier qui conduit de Haïs à Mahet, nous trouvâmes, en effet, dans une petite excavation, les signes ci-dessous, sans importance, et, à côté, la signature d'un Européen venu, il y avait longtemps, à Haïs : Théodore de Heuglin, sans doute.

Dans l'entraînement de ma joie, j'avais dépensé toutes mes forces, et je ne tardai pas à me ressentir de l'ardeur que j'avais apportée à mes recherches. Le soir n'était pas encore tombé que mes guides me ramenèrent au village les pieds ensanglantés et souffrant d'une fièvre cruelle.



Signes d'El-Osbolé (1)

La fatigue ne m'arrêta point cependant, et le lendemain, dans une troisième excursion, je trouvai encore sur le sol quelques débris.

Mais il fallait absolument partir. Mon nahouda ne voulait plus attendre ; et d'autre part je me demandais si je pourrais continuer sans danger ces fouilles sacrilèges.

D'ailleurs, pour poursuivre utilement mes investigations, il eût fallu y procéder la pioche à la main et

(1) Théodore de Heuglin, en 1857, sans doute.

sans être obligé de se cacher. Tout ce que je pouvais recueillir à la dérobée et avec des procédés de recherche aussi sommaires, — je l'avais en mains.

Je dus donc me résigner à abandonner Salouine et les trésors ethnographiques que recélaient ses tumuli.

Comme pour accroître mes regrets, juste au moment de mon départ, quelques indigènes m'affirmèrent qu'il y avait, à deux jours de marche, dans la montagne, une grande inscription taillée dans le rocher et qu'à divers points on avait trouvé des habitations souterraines.

Ils ajoutaient qu'un pêcheur arabe, établi, quelques années auparavant à la petite île Noire, aux pieds de Mojilin, avait, d'un coup de filet heureux, ramené du fond de la mer un vase rempli de monnaies d'or, et s'était enfui à Makalla avec ce précieux trésor.

Toujours d'après leurs dires, à Chilaò, en remontant vers Berbera, des bédouins auraient ramassé des bracelets de bronze et des perles (1).

Je notais tous ces renseignements, ces témoignages verbaux formant un précieux complément aux vestiges que j'avais recueillis et que je m'étais empressé de renfermer au plus profond de mes malles, après les avoir classés et étiquetés.

Avec bon vent, il faut, pour traverser le golfe d'Aden, au maximum, quarante-huit heures. —

(1) Speke avait déjà recueilli de semblables indications.

Notre passage de Haïs à Karim et de Karim à Aden, sans toucher terre, dura quatorze jours. Cela seul suffit à donner une idée des dangers que nous courûmes.

Un boutre, qui faisait voile à nos côtés, s'abîma sous nos yeux. Quant au nôtre, par moments enlevé comme une coquille de noix et porté sur la crête des vagues, il descendait avec une rapidité vertigineuse au fond des gorges étroites qui se creusaient dans les flots.

Je n'oublierai jamais les deux mortelles semaines que je passai accroupi au fond de cette maudite barque. Désemparés, sans vivres, sans eau, nous étions tantôt furieusement ballottés par les lames, tantôt condamnés à l'exaspérante immobilité du calme plat.

Cependant, durant ces longues heures d'angoisse, la pensée qui me torturait le plus cruellement après le souvenir de mon pays et des miens, c'était que je pouvais perdre en un instant le fruit de tant de travaux et voir disparaître avec moi ces précieux témoins d'un âge passé, appelés peut-être à jeter un jour nouveau sur l'histoire du pays que je venais de parcourir.

Quand nous arrivâmes en vue de Cham-Cham, depuis trois jours nous n'avions plus une goutte d'eau, et complètement anéanti par la fièvre, les vomissements et le spleen du mal de mer, j'en étais réduit

à me mettre de moment en moment sur la langue quelques gouttes d'acide acétique ou quelques pincées de bicarbonate de soude, pour alimenter ma salivation et empêcher ma langue et mon gosier de se dessécher complètement.

Quelques heures après mon débarquement, en l'absence de M. C. Tian, j'étais confortablement installé dans la maison de MM. Morand-Fabre. Son directeur habituel, M. É. Bertrand venait de partir en congé pour la France. Il était remplacé par M. Charbonnel, dont les bons soins m'aidèrent à réparer promptement les désordres de ma santé.

Je ne veux point terminer le récit de mon voyage sans remercier de leur excellent accueil et de leurs aimables attentions M. E. Biard, consul de France, nommé peu de jours avant mon arrivée à Aden, ainsi que MM. les officiers de l'aviso le *Bisson* et des paquebots des Messageries maritimes le *Godavery* et le *Dupleix*.

Par leurs délicates prévenances et leurs cordiales sympathies, mes honorables compatriotes surent me faire goûter, d'avance, comme une part de la joie que je devais éprouver quelques semaines plus tard, en mettant le pied sur le sol natal!

CHAPITRE XII

ARCHÉOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE (1)

Lorsque en 1878 je visitai, pour la première fois, une partie du littoral de la Medjourtine, j'eus l'occasion de remarquer, sur différents points de cette contrée, de nombreux tas de pierres affectant des formes et des dispositions diverses.

Le but de ma mission étant à cette époque purement commercial, je n'attachai pas très grande importance à cette observation. J'en fus cependant assez frappé pour ne point omettre, au retour, de signaler la présence de ces tumuli dans les pays çomalis.

(1) Ces notes, accompagnées d'une chromolithographie figurant les émaux que j'ai trouvés à Haïs, ont paru dans le nº 1 et le nº 3 de la *Revue d'Ethnographie* de M. le docteur E. Hamy. L'éditeur, M. Ernest Leroux, dont tout le monde connaît les savantes publications, m'a autorisé à les reproduire dans cet ouvrage.

Certaines explications que me donnèrent mes guides, et dont je ne saisis qu'imparfaitement le sens, m'avaient amené à attribuer à ces amoncellements de pierres une origine des plus simples.

Je crus comprendre que c'était là l'œuvre des bédouins et des pasteurs qui, à chacun de leurs passages, débarrassaient ainsi les chemins des caravanes des cailloux et des pierres qui entravaient leur marche.

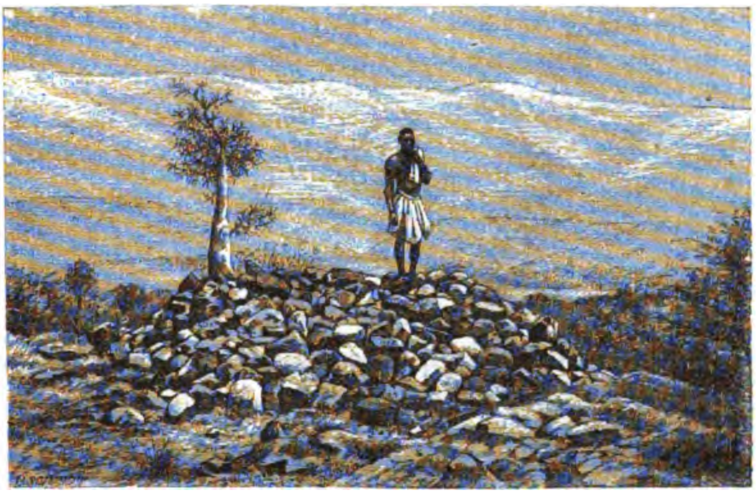
En 1880, lorsque je suis retourné en Medjourtine, parmi les problèmes que je m'étais proposé de résoudre, celui de connaître l'origine de ces tumuli tenait une place importante; aussi, comme on l'a vu au cours de ma narration, dès mon arrivée, mes investigations commencèrent-elles, et mes recherches m'amenèrent à la découverte de vestiges de trois ordres différents :

1° Des silex taillés;
2° Des tumuli;
3° Des ruines.

Les silex de tout le pays çomali (voir page 57) sont des formes les plus grossières et les plus primitives. En les triant avec soin, on finit par y distinguer des masses, des haches de forme lancéolée, pointues et taillées à trois pans sur une des faces, des couteaux, des grattoirs, et enfin des éclats de forme arrondie que l'on devait saisir avec le pouce et l'index, la main fermée, pour ouvrir quelque chose,

à en juger par la disposition des éclats sur une partie seulement. Je n'insisterai pas sur ces divers types bien connus des ethnographes et dont mes dessins donnent une idée fort exacte.

J'ai ramassé ces silex sur le sol, dans tout le trajet de mon itinéraire, mais plus particulièrement sur le rivage et sur les hauts plateaux.



Tumulus ordinaire. Ouadi-Oulad (Ouarsanguélis).

Je dois ajouter qu'il m'eût été facile, si j'avais voulu ramasser les simples éclats qui avoisinaient des ateliers encore bien reconnaissables, de rapporter un chargement complet de pièces portant indubitablement la marque du travail de l'homme.

Les tumuli (voir page 55) affectent des formes très curieuses. Ce sont des tas de pierres arrondis,

parfois entourés d'un cercle de grosses pierres ou bien d'une couronne emprisonnée elle-même dans un cercle de grosses pierres.

Il s'en trouve qui ont l'aspect d'un petit cratère, comme si la partie supérieure du tas avait été entraînée par une dépression du sol. Ou bien encore ce sont des cubes ou des troncs de pyramides gigantesques, massifs de petits cailloux emprisonnés par des parements de pierres beaucoup plus grosses.

Quelquefois ces tas de pierres affectent certaines dispositions bizarres. Ce sont comme des assises d'habitations.

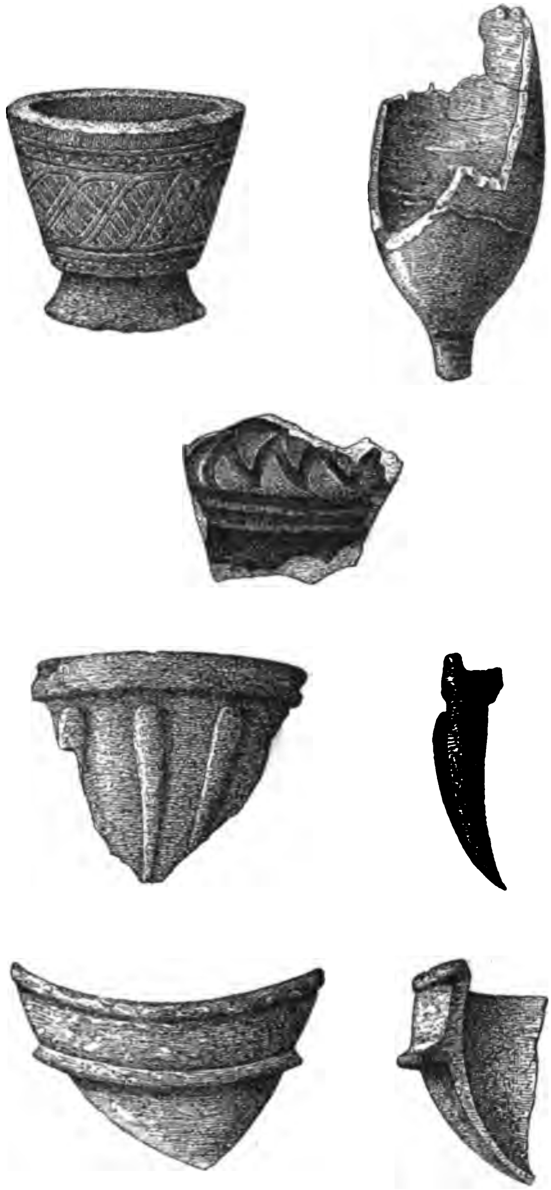
D'autres sont de simples couronnes de pierres, avec ou sans pierre levée à côté.

J'ai rencontré ces tumuli dans tout mon voyage; partout ils me sont apparus sous les mêmes formes sans qu'il y ait, dans aucune des régions que j'ai visitées, plus ou moins de l'une ou de l'autre.

A Berguel cependant, sur les bords de l'Océan indien, près du cap Ali-Besquel, leur agencement a plus particulièrement attiré mon attention, et je reprends ici à dessein la description de leur emplacement.

Dans la grande arène qui court aux pieds des monts Gorali, entre Berguel et Binnah, auprès *d'un torrent* qui se déverse *dans une lagune alimentée par la mer* (1), se développe un espace délimité par

(1) Je souligne ces mots avec intention, comme quelques-uns de ceux qui vont suivre, pour les rapprocher plus bas du récit d'Artémidore.



Vase en albâtre trouvé aux mains des indigènes, à Bender-Gâsem (Medjourtine). — Fragments d'un *unguentarium* de même nature. — Débris de poteries recouvertes d'une couche d'émail bleu. — Verre à côtes bleuté. — Poteries rouges vernies, communément appelées poteries de Samos.

Ces quatre objets proviennent des fouilles de Haïs. (Tribu des Habar-tel-Jalo.)

19

des blocs de rochers irrégulièrement disposés et assez distants les uns des autres. Dans l'enceinte ainsi formée, des tumuli circulaires encadrent symétriquement un énorme amoncellement de petits cailloux représentant une pyramide tronquée dont les parois sont revêtues de plus grosses pierres.

La base supérieure de ce tronc de pyramide atteint une superficie de 60 mètres carrés.

C'était là, sans doute, un ancien camp. Sur les terrassements formés par les massifs, résidaient les chefs qui exerçaient autour d'eux leur surveillance.

Aux alentours, gisaient des monceaux de *détritus* de *coquillages* (clovisses) et des *ossements de poissons,* puis des *squelettes* de *tortues gigantesques* enfouis à peu de profondeur dans ces mêmes détritus. Tout signalait en ces lieux le passage d'une peuplade ichthyophage.

Des silex, des amulettes en coquillages percées de deux trous pour être suspendues, des poteries, du fer, du bronze, jusqu'à des éclats de bombe, s'y rencontraient également, fournissant les preuves d'une occupation successive de peuplades d'un âge différent et d'une civilisation inégale, antérieure à la conquête moderne de la côte orientale signalée par les débris de projectiles.

Sur le parcours de Berguel à Bender-Khor, dans l'intérieur de la Medjourtine, à Dadaballo, à Deïlah, à Goumayo, à Dagagnad, à El-Guel, à Bour-Chérad, dans les petites vallées aux abords des sources, se

retrouvent partout les traces du passage de ces peuplades riveraines.

A Golfi, Bio-Kololla, dans l'arène de Bender-Gàsem, dans le lit du Karin, à Massal, se dressent des amoncellements de pierres semblables.

Si, passant de la tribu des Medjourtines dans celle des Ouarsanguélis, nous arrivons à quelques heures de Bender-Gàsem, auprès d'Alleyah, un vaste champ s'ouvre à nos conjectures.

Dans une arène jonchée de tumuli s'élèvent les ruines de deux tours carrées construites l'une à côté de l'autre sur la même base et emplâtrées en différents endroits d'un ciment fort dur.

Aux environs de Lasgoré, dans la vallée de Guel-Dora, sur les sommets d'Aïrensit, de Mana, de Yaffar (1,650 m. altitude), dans la vallée du Darror, à Bar-Hâm, à Rhât, toujours ces mêmes tumuli.

A Hafdâr, près de Rhât, point déjà visité par Speke, je retrouve ce mélange d'amoncellements de pierres et de ruines de constructions en pierres sèches dont le plan ci-joint peut faire apprécier le caractère curieux. On remarquera, entre autres, l'agencement compliqué des pièces qu'elles devaient contenir.

Partout il m'a été impossible, à cause de la méfiance des naturels, de faire la moindre fouille dans ces tumuli. Une seule occasion m'a été offerte par hasard de réaliser mon désir.

On sait dans quelle circonstance j'ai opéré et quels résultats j'ai obtenus à Haïs, dans la tribu des Habar-tel-Jalo.

Mes fouilles dans un tumulus marqué d'une pierre levée m'avaient fait trouver presque à la surface du sol :

1° Des débris de verreries;

2° Des fragments d'émaux divers;

3° Un masque en verre filé;

4° Des baguettes d'émail de diverses couleurs, dont une ornée d'étoiles;

5° Des fragments d'émaux ornés de grecques;

6° Des débris de poteries recouvertes d'une couche de vitrification verte et bleu clair;

7° Un fragment de vase en albâtre;

8° Des perles en cornaline, en améthyste, en verre, et même en os;

9° Des débris de vases en pierres et d'amphores;

10° Des clous;

11° Des poteries rouges, recouvertes d'un vernis de même couleur, dites vulgairement poteries de Samos.

Avant d'analyser ces découvertes de Haïs, je dois parler des constructions d'Olok et de Khor Abdaham, auxquelles leur caractère assigne une place ici, bien que ces découvertes se rattachent au début de mon voyage, contrairement à celles-ci, qui le clôturent.

J'ai souligné les deux tours carrées revêtues de ciment, d'Alleyah, près de Bender-Gàsem, au milieu de tumuli de toutes sortes. J'ai aussi appelé spécialement l'attention sur le plan des ruines d'Hafdàr, constructions en pierres sèches d'une régularité vraiment curieuse (page 221).

Les vestiges d'Olok et de Khor Abdaham sont tout différents.

A Olok, sur le versant N.-O. du cap Guardafui, à fleur du sable qui les encombre, sortent les murs de constructions taillées dans le roc (page 41).

Auprès d'elles, j'ai ramassé des débris d'amphores, de poteries et de meules de moulin en lave.

A Khor Abdaham, sur la route de Tohen à Berguel (Océan indien), les naturels m'ont arrêté sur une petite hauteur, au fond d'une crique, devant les traces d'une construction dont il ne reste que les soubassements émergeant à 50 centimètres à peine du sol (page 52).

Les assises sont formées d'apparaux parfaitement assemblés. Dans le milieu de l'une des deux pièces qui forment le plan de ces ruines, sort de la terre et du sable qui l'encombrent une corniche et ses moulures, trois filets simples en retrait de deux centimètres.

A quelques pas de là, sur un petit tertre, s'élèvent aussi les assises d'une construction qui n'a pas plus de deux mètres carrés.

L'ensemble de ces vestiges me ferait croire, par leur disposition, que je suis en présence d'un temple

en dehors de l'enceinte duquel aurait été dressé un petit autel.

A toutes les questions que, dès le début de mon exploration et de mes recherches, j'ai adressées aux naturels en face de ces vestiges, il m'était partout répondu :

« Ce que tu vois devant toi est l'œuvre des Gallas, des Pharsis, des païens d'autrefois (*kofri min aouel*). » Mais là se bornait le savoir de mes guides ou des vieillards du pays. Ce qu'ils affirmaient par leur réponse, c'est que tout cela n'était point leur œuvre, mais celle de leurs ancêtres, des païens, des Gallas, des Pharsis, races qui vivaient dans les pays çomalis au moment de la venue de Jabarti-ben-Ismaïl, leur père, le prédicateur de la religion islamique.

A quel peuple peuvent se rapporter les silex taillés trouvés dans les pays çomalis?

Les plus anciennes figurations se rattachant aux peuplades de la pointe N.-E. de l'Afrique, telles que les peintures du tombeau de Rekmara, et celles du temple de Deir el Bahari, nous montrent les habitants du pays de Poun, le Çomal actuel, en possession des métaux.

Le chef qui arrive en suppliant devant l'émissaire égyptien a la jambe droite protégée par une sorte d'armure que Mariette-Bey compare au *dangabor* des habitants de Bongo.

Il porte à la ceinture un poignard. Ce poignard

s'est conservé chez les habitants de Brawa et de Magadoxo, chez les Çomalis Tounis et Bimals.

Il y a donc lieu d'admettre que l'âge de pierre, dont j'ai recueilli tant de vestiges, est antérieur au XVIIe siècle avant notre ère, date des peintures que je viens de citer.

Je me suis longtemps demandé si tous les tumuli que j'avais rencontrés n'étaient pas des monuments de la même période. Cette supposition était *à priori* tout à fait vraisemblable.

Mais j'avais recueilli sur ces monuments la légende des *arouèlo aga heuram*, ou tas de pierres des femmes.

« Autrefois, disait la légende, le pays était gouverné par une reine conquérante. Cette reine, pour s'assurer la domination de son royaume, ordonna la mutilation des enfants mâles. A sa mort, les hommes refusèrent de l'enterrer. Les femmes se chargèrent de cette triste besogne et l'ensevelirent *sous un tas de pierres*.

» Depuis lors, le mauvais génie de cette reine réside dans tous les tumuli construits à l'image de cette antique sépulture. C'est ce génie que les femmes çomalis vont consulter quand elles ont à se prononcer pour un mariage. C'est encore lui auquel elles adressent leurs invocations, de peur que leurs enfants viennent au monde privés de leurs parties sexuelles.

» Aussi, chaque fois qu'elles passent auprès de ces tumuli, jettent-elles chacune une pierre dessus ou à côté, non sans avoir préalablement eu soin d'embrasser le sol et de faire une prière pour conjurer le mauvais esprit. »

J'avais conclu de ce récit que les tumuli que je rencontrais étaient simplement des agglomérations se rattachant à la légende des *arouèlo aga heuram*.

J'ai trouvé depuis un texte de Strabon sur les troglodytes habitant le littoral (1). « Ils vont nus, dit le géographe, couverts de peaux, armés de bâtons. Les femmes s'entourent le cou de coquillages pour se défendre des maléfices. Quelques-uns se circoncisent à la manière égyptienne. Ils ensevelissent leurs morts en leur attachant le cou et les jambes avec des rameaux de paliure, puis *ils jettent sur le corps des pierres,* en riant et se réjouissant, jusqu'à ce qu'il soit tout couvert et qu'on ne puisse plus l'apercevoir. »

J'ai supposé alors qu'il y avait nécessairement un lien entre les constructeurs de tumuli et les troglodytes de Strabon.

La situation du camp de Berguel et certains détails recueillis sur ses alentours m'ont montré, en outre, à côté des troglodytes, les ichthyophages connus des anciens.

J'ai souligné plus haut la position, *aux abords de*

(1) Strabon d'après Artémidore.

la lagune d'eau salée de Berguel, *de monceaux de coquilles de clovisses, de squelettes de tortue et d'ossements de poissons.*

Or, voici ce que dit Artémidore, cité par Strabon :

« Il est quelques tribus ichthyophages qui entretiennent des *coquillages charnus dans des fondrières et des mares remplies d'eau de mer;* ils les nourrissent avec du fretin et s'en font une ressource quand le poisson est rare, ou quand ils ne peuvent pas pêcher, à cause de la violence de la mer.

» Leurs demeures consistent dans des cavernes ou des cahutes recouvertes, dont les poutres ou les solives sont *des os de cétacés et des arêtes* revêtus de *feuilles d'olivier.*

» Les chélénophages, ajoute le même auteur, couvrent leurs cabanes *d'écailles de tortues.* Ces écailles sont de telle grandeur, qu'ils s'en servent quelquefois en guise de bateaux. »

On voit que nos découvertes sont le commentaire littéral des descriptions que l'antiquité avait consacrées aux populations de l'extrême Orient africain.

Ces troglodytes et ces ichthyophages, constructeurs probables d'une partie des tumuli du pays çomal, ne sont cependant pas les auteurs de toutes ces accumulations. Les *tumuli* de Haïs sont bien postérieurs; la simple énumération des objets qu'ils nous ont donnés suffit à le prouver sans aucune hésitation.

Avant d'exposer les comparaisons que ces objets

peuvent suggérer, j'ai à dire quelques mots encore des bas-reliefs de Poun, dont je place la scène aux abords de Brawa.

Le poignard du chef des indigènes est absolument semblable à celui qui est encore en usage aujourd'hui chez les naturels de la région de Brawa, Magadoxo, etc.

Les huttes figurées dans les bas-reliefs de Deir el Bahari sont coniques. La forme conique est usuelle chez les Çomalis Bimals, Kablallahs, Tounis, etc., du bassin de la Guèbi.

Mais une chose m'intrigue : les huttes sont bâties sur pilotis, d'après la représentation, puisqu'on n'y parvient que par une échelle. Serait-ce la figuration de huttes avoisinant des marais ou des lacs? Dans cette hypothèse, les débordements annuels de la Guèbi et le lac où elle se perd près de Brawa serviraient bien mes identifications. Seraient-ce des terrassements de cailloux assez élevés pour qu'on se servît d'une échelle inclinée pour y arriver, et sur lesquels reposaient les huttes, que le sculpteur égyptien a voulu représenter? Malheureusement, à l'époque où je visitais Brawa et toute la côte orientale, je ne m'intéressais pas à la question que je traite en ce moment; peut-être aurais-je rencontré ces mêmes terrassements en pierres, ce qui aurait aidé à la confirmation de mes hypothèses.

J'ajoute que ce qui a surtout encouragé les idées que j'émets aujourd'hui sur les environs de Brawa comme point de débarquement de l'expédition égyp-

tienne, c'est que dans ces parages, plus que sur aucun autre point du littoral, arrive en quantité considérable *l'ana*, la myrrhe, dont il est si longuement question dans les produits rapportés par les navigateurs égyptiens. J'ajouterai que là aussi *seulement* arrive de *l'ivoire*. En revanche, les ports avoisinant Guardafui exportent une quantité *insignifiante de myrrhe* et *pas une défense d'éléphant*.

Revenons aux tumuli de Haïs. J'ai déjà dit qu'ils contenaient des émaux, des fragments de poteries, de fibules, des perles, etc.

Les poteries émaillées de bleu et de vert, et le masque en émail, avaient été jugés par l'illustre et regretté M. de Longpérier, comme datant de l'époque des Ptolémées, tandis qu'il désignait comme purement romains les autres fragments d'émaux et les poteries rouges.

Depuis cette analyse, qui remonte aux premiers jours de mon arrivée en France, j'ai trouvé dans la collection du musée des Antiques, au Louvre, un fragment d'émail grec absolument identique aux miens, et dans un lot de verres émaillés venant des fouilles de Pompéi (1), comme aussi dans les collections des antiquités grecques du musée de Rouen, les mêmes dessins et la même pâte de verre que dans les fragments que j'ai rapportés des pays çomalis.

On est surpris d'abord de voir ces éléments, ap-

(1) Je dois ces émaux à l'obligeance de M. le docteur Salviati, le régénérateur de la mosaïque de Venise, qui a bien voulu me les faire parvenir après nos aimables causeries du Congrès géographique de 1881.

partenan là des époques si différentes, enfouis à la même place. Mais où les ai-je trouvés ? Au pied de la colline de Mojilin, dans la crique de Salouine, sur l'emplacement probable de la colonie de Mosylon (1)



Position de Mosylon sur les cartes anciennes, d'après d'Anville et Gosselin.

dont nous parlent les auteurs anciens (2), à l'embouchure du ruisseau de *Sal*.

(1) Dans la carte du Périple de la mer Erythrée, Mosylon est marqué comme étant situé entre Bour-Gaben et Bender-Baad, à l'est de Ras-el-Hamar.

D'Anville, t. III, page 61, et Gosselin, livre 1er, ont discuté cette position et dit que Mosylon devait se trouver près de Mahet. Mes découvertes confirment cette dernière hypothèse.

(2) A mundi emporio si orientem versus navigaveris, post bidui item ve tridui cursum proxime sequitur Mosyllum, in littore impetuoso.

Importantur eo jam dicta mercis genera ac vasa argentea et pauciora et merces vitreæ.

Exportatur his ex locis cassiæ vis plurima (quapropter etiam majoribus navigiis emporium indiget), et alia odorifera et aromata porro macrotu deterius Mundicoto, thus transfretanum, ebur vero et myrrha rarius. (*Périple de la mer Erythrée:*)

Et ces auteurs anciens nous citent précisément parmi les matières d'importation, celles qui se retrouvent dans mes fouilles (1)!

Les analogies ne sont pas moins frappantes que celle que nous fournissait tout à l'heure la position du camp des ichthyophages de Berguel par rapport aux données d'Artémidore.

Il est profondément regrettable que les circonstances ne m'aient pas permis de faire de plus longues fouilles au sein de ces monuments si particulièrement intéressants.

Passons aux ruines des constructions.

Les objets que j'ai ramassés auprès de celles d'Olok sont des débris d'amphore, de poteries, de meule de moulin en lave. Toutes ces choses seraient romaines, suivant M. de Longpérier.

Mais aucune inscription, aucun caractère ne définit ces constructions taillées dans le roc, malgré la régularité parfaite de leur plan. Etait-ce là le poste romain d'Olok établi dans cette baie de refuge toujours calme, désignée dans le Périple de la mer Erythrée par ces mots : *Statio boreæ obnoxia ?*

Si, à Khor Abdaham, je n'ai trouvé autour des ruines de ce que je suppose être un petit temple

(1) Importantur in hunc locum præter ea quæ modo memoravimus tunicæ sat multæ, saga Arsinoeticæ a fullonibus præparata *tincta que pocula,* meliephta pauca, ferrumque paulum numismatis aurei et argenti.

aucun débris, le fragment de corniche avec moulure émergeant de terre, la disposition des pierres, son rapprochement avec d'autres monuments (1) aideront à conclure en faveur du caractère grec.

Serait-ce l'un de ces temples établis entre Ras Haffoûn (le Notu-Céras des anciens) et Zeyla dont nous parle Strabon (2)?

Aucune inscription ne nous le confirme. Il n'en est pas moins hors de doute que les Grecs et les Romains ont séjourné dans l'*Aromatica regio*, où leur influence semble même s'être exercée avec une certaine force.

Les Çomalis ont en effet conservé dans leurs us et coutumes des souvenirs de leurs relations avec ces peuples ; je vais essayer de faire ressortir tout ce que j'ai trouvé chez eux de vestiges de ce contact avec les puissances civilisatrices des temps anciens.

C'est par les bas-reliefs et les peintures du temple de Deir-el-Bahari, à l'Assassif (3) et du tombeau de Rekmara (4) à Scheikh-el-Qournak, que la race de

(1) Tombeau de Pydna. *Histoire romaine* de Duruy.

(2) Les temples de Carymothus, Pythangelus, Lycha et Pytholaüs.

(3) Aug. Mariette-Bey. *Deir-el-Bahari. Documents topographiques, historiques et ethnographiques recueillis dans ce temple pendant les fouilles.* Leipsig, 1837. Grand in-4. Atlas in-fol.

(4) *Hoskins' travels in Ethiopia.* London, 1835, in-4. 328 pages. Planches. Wilkinson. *Topography of Thèbes.* London, 1835. In-8, 151 pages. *Customs of the ancient Egyptians.* T. I, pl. IV. London, 1837. In-8.

E.-T. Hamy. *Observations ethnologiques sur les peintures de la tombe de Rekmara à Scheik-abd-el-Qournak.* Thèbes. Bulletin de la Société d'Anthropologie. 2e série, t. X. Pages 214-224. 1875.

Poun s'est fait connaître aux ethnographes, dans son type et dans ses mœurs. C'est dans les reproductions de ces deux monuments que j'ai cherché les points de contact entre les habitants de Poun et les Çomalis modernes.

Ces points de contact sont nombreux, et l'identité des deux peuples ressort indiscutable des comparaisons de mes documents avec ceux que Hoskins, Wilkinson et Mariette nous ont fait connaître.

En ce qui concerne les types physiques, je constate que, tout d'abord, par leur ensemble, les proportions et les formes générales des gens de Poun et des Çomalis sont identiques. Les artistes égyptiens ont représenté les premiers comme de haute taille, de formes élancées, larges des épaules, étroits des hanches, offrant une couleur qui varie du brun foncé au rouge clair.

Les seconds sont aussi grands, élégamment tournés, dilatés des épaules, relativement efflanqués, et j'ai signalé au cours de ma relation de voyage qui précède les variations chromatiques considérables qu'offre leur peau. La nuance rouge a plus particulièrement attiré mon attention dans la région des Fararalé, aux abords du Nogal, chez les Dolbohantes. La gamme des couleurs s'élève quelquefois jusqu'au bistre et jusqu'au chamois. Les cheveux des guerriers çomalis, longs, frisés par mèches couvrant les épaules; la tête rasée des vieillards et leur barbe clair-semée sur les joues, pour ne pas dire nulle, se terminant par une bar-

biche en croc ramenée en avant, sont tout à fait conformes aux données des monuments égyptiens.



Type çomali.

Le profil facial habituellement droit, parfois un peu incliné, le nez tantôt droit et tantôt aquilin, au lobule plus ou moins développé, aux narines plus ou moins larges, la bouche mince ou charnue, aux lèvres plus ou moins saillantes, se montrent aussi bien dans mes photographies que sur les planches de Mariette.

Enfin, j'ai eu l'occasion de constater à diverses

reprises, chez les femmes, l'existence de la stéatopygie qui défigure à un si haut degré la célèbre reine de Poun. Il m'a été impossible de rapporter des copies fidèles des spécimens tout à fait extraordinaires que j'ai plusieurs fois aperçus.

Les deux sujets que j'ai seulement pu photographier avaient, l'un dix-neuf ans et l'autre vingt (1).

Ainsi que me le fait remarquer M. le docteur Hamy, elles semblent non seulement présenter un développement exagéré de certaines parties basses du corps, mais offrir, l'une d'elles surtout, la véritable stéatopygie si fréquemment observée chez les femmes boschimanes.

On constate, en effet, sur la photographie, bien mieux encore que sur l'esquisse qui en a été tirée, la présence à la face externe des cuisses, de masses fibro-graisseuses tout à fait identiques à celles des Boschimanes, masses qui se prolongent en avant et en bas, jusqu'à pendre à distance des genoux.

Les deux sujets sont en même temps remarquables par l'exagération des courbes dorso-lombaires de la colonne vertébrale, qui devient véritablement ensellée, pour me servir des expressions que Duchenne de Boulogne a appliquées à cette déformation.

La reine de Poun et sa fille, dont les formes plus juvéniles tendent cependant déjà à se rapprocher de celles de sa monstrueuse mère, ont toutes deux

(1) Voir le n° 3 de la *Revue d'Ethnographie*.

la tête frisée en petites nattes, ceinte de bandeaux, le cou orné de colliers, le bas du corps couvert, à partir de la taille, par un ample jupon. Or, les jeunes filles çomalis se tressent les cheveux en petites mèches fines et les femmes se coiffaient de même, avant l'importation des étoffes dont elles s'enveloppent aujourd'hui. — Une bandelette terminée en arrière par des lanières de cuir découpé, ou par une queue de cheval, leur ceint le front.

Elles portent au cou des amulettes de gros coquillages ronds (calottes des diverses variétés de *cônes* très abondants sur le littoral) qui rappellent, au moins dans l'intérieur, les colliers des princesses de Poun, et s'enveloppent de peaux de mouton tannées et assouplies qui offrent la couleur jaunâtre, tout à fait analogue à celle des jupons du bas-relief de Deïr-el-Bahari.

Le costume des hommes a des rapprochements non moins frappants. J'ai déjà parlé du poignard et de la jambière métallique du chef de Poun, et signalé la persistance de l'emploi de ces deux pièces sur des formes peu différentes jusqu'aux temps actuels.

Comme sa femme et sa fille, ce personnage porte un collier où se voient enfilées trois pièces. Quelques Çomalis de l'intérieur portent encore aujourd'hui de petits paquets d'écorce de *gallol* destinés à conjurer les maléfices et à préserver de la piqûre redoutable de certains serpents ; mais cet ornement n'est d'habitude composé que d'une seule pièce,

comme nous le voyons au cou des serviteurs du vieux chef de Deïr-el-Bahari.

L'un des personnages marquants du Poun a décoré son bandeau d'une plume d'autruche plantée debout sur le côté droit de la tête. — Or, il est à remarquer qu'aujourd'hui encore chez les Gallas, chez les Çomalis, et dans presque toutes les tribus de la pointe nord-est de l'Afrique, il est d'usage, en mémoire d'une action d'éclat, de se piquer des plumes d'autruche dans les cheveux. C'est surtout s'il a tué un blanc que le guerrier se montre la tête ainsi ornée. Bien plus, certains Gallas, ceux en particulier que j'ai vus à Kismayo, à l'entré du Djoub, portent comme ornement de parade une sorte de diadème en plumes blanches ou noires, retenu au menton par une attache.

Les bracelets de fer ou de corne sont tous en usage chez les Çomalis du littoral. Chez ceux voisins de la Ouébi et du Djoub, on porte encore aux mains et aux pieds des anneaux d'ivoire fendus, que me rappellent, d'une manière frappante, les objets indéterminés jusqu'ici que l'émissaire égyptien, Hosor, pèse dans sa balance, sur un des bas-reliefs de Deïr-el-Bahari.

Si nous passons à l'examen des armes, des ustensiles, etc., nous constaterons que dans l'armement la massue droite, la massue courbée et l'arc à triple courbure des naturels d'aujourd'hui, ne sont autres

que ceux des anciens habitants de Poun; — que les paniers actuels en paille tressée et les calebasses qui servent à contenir la graisse et le lait, ont la même forme et la même couleur que celles représentées sur les fresques de Rekmara.

Les bédouins paquettent encore leurs ânes comme les paquetaient les serviteurs du chef de Poun venant au-devant du chef égyptien.



Haches çomalis.

Enfin les Çomalis habitent tous des huttes, et j'ai fait observer précédemment que j'ai retrouvé la forme de celles des monuments de Deïr-el-Bahari en me rapprochant de Brawa et de l'équateur, dans mes précédents voyages de 1878-1879.

De cet ensemble de curieuses observations, il résulte donc, sans aucun doute, que la population actuelle de l'extrémité orientale de l'Afrique se présente au voyageur à peu près sous le même aspect qui avait si fortement frappé les envoyés de la reine Hathasou, dix-sept cents ans avant notre ère!

Les Çomalis ont été cependant quelquefois modifiés, sinon par une sujétion momentanée à l'Egypte, du moins par la longue fréquentation de leurs côtes par les navires qui les ont ensuite visitées et exploitées.

Un petit nombre d'objets plus ou moins assimilables à ceux que l'Egypte leur avait fait connaître sont encore entre leurs mains.

Je citerai d'abord la hache, simple coin de métal fiché verticalement dans son manche de bois, et qui se rapproche assez de celle des soldats de l'armée égyptienne, pour qu'on puisse supposer que la forme actuelle dérive de celle que les soldats ont autrefois apportée.

Il paraît en être de même du carquois çomali, carquois cylindroïde, de diamètre moindre au milieu qu'aux extrémités, et qui ressemble tout à fait à celui de l'infanterie d'Egypte sous la dix-huitième dynastie.

Les vestiges de l'occupation par des colonies grecques d'une partie des rivages de la *terre çomali* sont naturellement plus importants que ceux qu'y a laissés le commerce intermittent des Egyptiens (1).

J'ai précédemment rappelé ce que dit le Périple

(1) Les Phéniciens ouvrirent la navigation du golfe d'*Aoualites*. Il existe encore aujourd'hui la tribu des *Haber-Aouel*.

Les habitants du littoral entre le cap Ras Felek et le cap Guardafui s'appellent les Souacron. Or, en grec, Σουακρον veut dire pêcheur de sanglier de mer, pêcheur de requin.



de la mer Erythrée du commerce et de la colonie de *Mosylon* (Μοσγλον). J'ai reproduit en partie les descriptions qu'Artémidore a consacrées aux peuplades ichthyophages, descriptions qui expliquent si parfaitement mes découvertes du camp de Berguel.

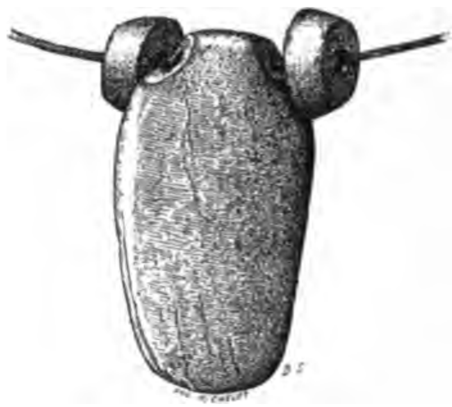
Je ne reviendrai point sur les comparaisons suffisamment développées alors. Je veux seulement, à propos des établissements grecs, résumer brièvement une hypothèse qui me paraît acceptable, au moins dans ce qu'il y a de plus général, hypothèse suivant laquelle j'attribue à l'élément grec introduit au Çomal, sous les Ptolémées, un rôle assez important pour avoir élevé parfois le type çomali jusqu'au voisinage de ceux qui sont propres aux races les plus élevées dans l'échelle humaine; pour avoir suffisamment blanchi le teint de certains groupes relativement peu éloignés par l'habitat, pour qu'on puisse rattacher à ces races Gallas de Prichard les individus plus ou moins exceptionnels dont on a mentionné la présence dans certains massifs montagneux du bassin du Haut Nil.

S'il faut en croire les indigènes, mon hypothèse trouverait une éclatante confirmation chez les *Habachi-habied*, qui vivent aux confins de la Ouebi, tout près des Ougadines.

Or, les yeux sur la carte, reportons-nous à l'histoire des Ptolémées. Nous y lisons que des colons sont venus s'établir dans le haut du fleuve Ouebi et habiter la contrée de *Niloptolemeia*, afin d'exploiter les richesses du pays et d'y chasser l'éléphant.

Il ne serait pas impossible que ces colons aient descendu le cours du fleuve vers le sud-est, et qu'ils soient devenus les pères des Habachi-habied.

Ce qui est bien certain, c'est que les Çomalis disent aujourd'hui, avec mépris, qu'autrefois *ils étaient Gallas* (1). Ils complètent d'ailleurs ces assertions en affirmant que l'invasion de l'islam a chassé les infidèles dans la région du Nogal et vers le sud.



Amulette en coquillages, du camp de Berguel.

Quoi qu'il en soit, les traficants grecs venus sur la côte ont apporté entr'autres objets d'échange le *sayon de Suez* (*Sagum Arsinoeticum*). — Les naturels ont adopté cette nouvelle mode. Au lieu des *costumes de peau*, ils vont porter la toge dans laquelle ils se drapent fièrement, en imitant de leur mieux les allures des marchands qui la leur ont vendue.

A la massue, à la hache et à l'arc se juxtapose-

(1) Il est fait mention de cette expression de mépris, dans le rapport de Cruttenden que j'ai signalé dans mon avant-propos.



Çomalis drapés.

ront la lance longue et courte (*cuspis et spiculum*), le bouclier et le sabre. — L'ordre de combat sur deux rangs deviendra national, et se maintiendra à tel point qu'aujourd'hui encore un combat entre Çomalis rappelle ceux de l'antiquité classique.

Les femmes se draperont comme les hommes, avec le *peplum* noué à l'épaule, et elles emprisonneront leurs cheveux dans une coiffe d'étoffe.

A les voir suivre un enterrement ou une noce, portant en l'air le daberad ou brûle-parfum, on est, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, frappé de l'archaïsme de leurs attitudes.

La conquête arabe a dû faire disparaître bien d'autres traces du séjour des Grecs.

Jabarti-ben-Ismaïl, arabe féroce et fanatique, prêchait l'islamisme aux Çomalis dès l'an 75 de l'égire.

Jeté par la tempête à Ras-Felek, au moment où il se dirigeait vers le golfe Persique, Jabarti se trouva dans un pays occupé par des païens qui ne savaient rien ni de Dieu, ni du Prophète, et pendant plusieurs jours il fut obligé de se tenir caché dans une caverne, à God-Baroro, sur la route dangereuse de Beridé à Dama (chapitre II).

La main de Dieu l'y nourrit miraculeusement pendant tout le temps de son exil. Comme il avait le pouvoir de découvrir les trésors, bien vite il se fit

des prosélytes, les convertit à l'islamisme, et refoula dans l'intérieur tous ceux qui refusaient d'embrasser sa religion.

Il épousa alors Doubarra, fille de Dogolla, sœur du roi de Dür. Quand il mourut, il fut enterré entre Rhât et Ogda, dans la tribu des Ouarsanguélis.

Son fils Harti eut quatre enfants: Dolbohante, Déchichi, Medjourtine et Ouarsanguéli, qui ont été, dit la légende, les pères des quatre tribus actuelles du même nom, établies à la pointe orientale du continent africain.

Par Jabarti-ben-Ismaïl et les navigateurs arabes pénètre dans le Çomal un courant sémite qui modifie peu le type des populations qu'il rencontre.

L'islam, dans les prières, les cérémonies religieuses et la vie intérieure des riverains, amène les us et coutumes prescrits et spécifiés par le Coran.

L'influence arabe a peu de prise chez l'homme. Elle ajoute au costume des quelques haji ou prêtres le turban, qui les distingue des autres naturels.

La femme riche adopte les bijoux en argent, les bracelets, les boucles d'oreille et le grand collier *(Kartassia çomaliad,* ou *djilbet).*

Mais ces bijoux, que l'on peut voir fabriquer aujourd'hui encore à Aden, semblent plutôt être de caractère juif, bien qu'ils soient importés dans le Çomal par les Arabes seulement.

Aucune industrie ne prend naissance du contact

avec les navigateurs ou traficants arabes. Ce sont ces derniers qui, pendant leurs stations sur le littoral, construisent, moyennant redevance en argent ou en produits du pays, les grands boutres, érigent les mosquées et les greniers en pisé.

Le caractère belliqueux des naturels n'a retenu qu'une chose de ces leçons d'architecture, le mode de construction des forts en briques séchées au soleil.

Leur fanatisme et leur religion pour les morts a copié sur les Arabes certaines sépultures, dont les stèles blanchies à la chaux sont couronnées d'une boule imitant le turban.

Mais l'introduction dans le Çomal de ces constructions et de ces coutumes a fait époque et remonte seulement à la venue, chez les Medjourtines, à Merâya, d'un Arabe, Fatah-Abdi, dont les petits-fils sont encore très jeunes.

Il ne reste plus qu'un élément tout à fait arabe qui est le harnachement du cheval çomali, selle, bride, mors.

Quelques mots de même origine se sont bien glissés dans l'idiome, mais malgré cela, le Çomali reste toujours avec son caractère antique, plein d'archaïsme, qui le fait tenir beaucoup plus de l'Egyptien, du Grec et du Romain que de l'Arabe.

CHAPITRE XIII

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

SUR LES RÉGIONS QUE J'AI PARCOURUES

Divisions générales. — Cours d'eau. — Formation du sol. — Climat. — Géographie physique. — Faune et Flore. — Population. — Aptitudes. — Chasse aux autruches. — Pathologie. — Salutations. — Marques de déférence. — Serment. — Hospitalité. — Rixes et discussions. — Vol et brigandage. — Mariage. — Condition de la femme. — Divorce. — Enterrement. — Sépulture. — Respect des morts. — Religion. —Superstitions. — Légendes des serpents. — Le biberon çomali. — Costume. — Parures et bijoux. — Armes. — Engins de pêche. — Opérations chirurgicales — Nourriture. — Ustensiles et accessoires de campement. — Gourguis et habitations. — Divisions et clans.

Les tribus çomalis que j'ai visitées forment la pointe extrême du nord-est de l'Afrique, terminée par le cap Guardafui et baignée par les eaux du golfe d'Aden et celles de l'Océan indien.

On peut diviser cette région en trois parties : le littoral, où sont les villes ou *bender;* les hautes montagnes qui le longent, et l'intérieur, grand plateau couronné aussi par de hautes montagnes, où vivent les nomades avec leurs troupeaux,

Le littoral est généralement une bande de sable interrompue seulement en quelques endroits par des escarpements à pic.

La végétation se compose de plantes marines, d'acacias et autres arbres épineux.

La mer, qui arrivait autrefois jusqu'au pied des montagnes, a laissé les traces de son occupation par de nombreux puddings de coquillages qui jonchent le sol.

En quelques endroits de la côte débouchent de faibles filets d'eau. Cette eau est saumâtre, parfois jusqu'en remontant à quatre ou cinq milles dans l'intérieur.

On y rencontre, et ce sont les plus nombreuses, les embouchures de torrents desséchés pendant une grande partie de l'année, qui coulent à pleins bords au moment de la saison des pluies. Leur parcours est assez long, leur pente rapide.

Les matériaux, troncs d'arbres et blocs de rochers énormes qui les encombrent, dénotent la violence du courant à l'époque des grandes averses.

On trouve dans leur lit des sources ou de l'eau à peu de profondeur; mais ces emplacements sont rares et depuis des siècles servent de stations aux caravanes et aux nomades, à en juger par les tumuli de toutes formes ou vestiges semblables qui les avoisinent.

Dans presque toutes les villes du littoral sont creusés des puits donnant une eau potable.

Les montagnes sont généralement de formation calcaire. Les couches du terrain, régulièrement superposées, impriment en certains points aux chaînes de l'intérieur l'aspect du canevas d'une carte en relief. Ces stratifications sont de même nature que celles qu'on voit sur toutes les côtes de la mer Rouge.

Nous trouvons jusqu'à de très hautes altitudes, dans les monts des Ouarsanguélis surtout, des soulèvements argileux et crétacés, jonchés de fossiles, recouverts en maints endroits d'une légère couche de sulfate de chaux cristallisé.

Les gorges du Togouèni, l'entrée du Khori, le pied du Karoma, les environs d'Alleyah, la région d'Ourlebé, nous offrent des traces d'érosions et de soulèvements volcaniques.

La vallée de Medlôo, semblable à un immense cratère qui a plusieurs lieues carrées, paraît avoir le plus souffert de ces bouleversements, au milieu desquels dominent la limonite, le granit blanc, gris et rose, et les basaltes.

Rien n'est plus curieux pour le voyageur que de voir de loin, sur les coupes du terrain raviné, ces soulèvements noirâtres ou ferrugineux, tout auprès de grès ou d'argile lavés par les eaux, qui forment le contraste d'un tas de charbon ou de minerai de fer, à côté d'un tas de chaux.

C'est au milieu des terrains volcaniques de Ras-el-Hamar que jaillit la source d'eau chaude de Bio Kololla, dont la température moyenne atteint 37°.

Il y a dans la région des Ourlebé, au pied même des monts Almèdo, des filons de baryte et de plomb argentifère. Les naturels m'avaient bien indiqué dans les environs d'Alleyah, et précisément dans la région voisine de celle où je me trouvais, la présence du cinabre et du mercure, mais je n'ai pas eu occasion de vérifier ces assertions.

Dans les plaines de Bar-Hâm, chez les Ouarsanguélis, le sol est formé de couches de gypse emplâtrées d'argile, qui forment en plusieurs endroits des mamelons assez élevés. J'ai trouvé dans le lit de la Guebi, à côté de ces mêmes couches gypseuses, des filons de talc assez importants.

Dans toutes les tribus que j'ai visitées, il n'y a aucune culture; cela tient beaucoup à la paresse incarnée des naturels, à la nature du sol aussi, qui manque de terre végétale; sol pierreux, que la sécheresse transforme en un véritable désert.

Parfois, dans ces grandes steppes de l'intérieur de la Medjourtine, pas le moindre arbuste ne sort de terre. Les cailloux sont recouverts d'une couche siliceuse noirâtre, et l'on ramasse au milieu d'eux des marrons ferrugineux de diverses grosseurs, en opposition complète avec la nature du terrain. Je ne saurais mieux comparer ces grandes plaines qu'à celles de la Crau.

Le climat moyen est tempéré. Pendant ma station de septembre 1880 à juillet 1881, je n'ai pas eu trop à souffrir de la chaleur. Cependant, en diverses circonstances, mon thermomètre, au bord de la mer, s'est élevé jusqu'à 34°. Dans les hautes montagnes des Ouarsanguélis, à 1,650 mètres d'altitude, il est descendu jusqu'à 11°,5. Sur le plateau de l'intérieur, à Karkar, il a accusé parfois jusqu'à 45°, 49° et 55° au soleil et 29°,5 à l'ombre de ma tente, au courant d'air.

C'est à cette différence considérable de température que j'attribue les nombreux cas de phtisie et de rhumatismes que j'ai rencontrés chez les nomades, qui stationnent tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et n'ont pour tout vêtement qu'un drap ou un morceau de peau.

En examinant l'ensemble de la carte de la pointe nord-est de l'Afrique, du milieu du golfe d'Aden à Ras Haffoûn, nous trouvons deux versants indiqués : celui du golfe, celui de l'Océan indien, versants qui se subdivisent en autant de bassins qu'il y a de torrents ou petits fleuves, mais dont le seul méritant attention est celui du Darror.

Le Darror descend des monts Hadaftèmo, dans la direction ouest-est. Il se déverse à Haffoûn dans l'Océan indien, après avoir traversé une grande vallée aride, désolée, et de grands pacages où paissent de nombreux troupeaux.

J'ai reconnu son lit en trois stations. A sec au

moment où nous le traversions avec ma caravane, je l'ai vu couler à pleins bords en moins d'une heure, après une forte pluie, entraînant impitoyablement dans sa course furibonde tout ce qui semblait s'opposer à son passage.

Les montagnes de la Medjourtine sont couvertes d'arbres à gomme et à encens. Rien n'est curieux comme la manière dont croissent les *olibanums* dont les racines ressemblent à une emplâtre de mastic blanc, collée sur un rocher où l'on ne voit cependant pas la moindre fissure.

Ces arbres commencent à devenir plus rares dans la tribu des Ouarsanguélis. A une certaine altitude, ils disparaissent complètement, pour faire place aux grands bois, à des espèces variées de lianes et à des cactus gigantesques.

On rencontre sur le littoral et dans l'intérieur des acacias, de grands damas qui ombragent et jalonnent les bords des ruisseaux, et dont on emploie le bois pour la construction des boutres, quelques palmiers dont les dattes ne mûrissent jamais, enfin quelques rares caoutchoutiers, des euphorbes arborescents et des aloès.

Les animaux domestiques, le chameau, le cheval, l'âne, le bœuf, les chèvres, les moutons, sont très répandus, surtout dans l'intérieur des pays çomalis, et constituent la principale fortune des nomades.

Les fauves, tels que le guépard, la hyène, le chien sauvage, le chacal, abondent, de même que les antilopes et gazelles de diverses espèces.

La faune et la flore sont pauvres en réalité. Toutefois, par leur nouveauté, bien des sujets que j'ai recueillis ont paru offrir au monde savant un intérêt qui a nécessité une publication spéciale dans les deux branches.

Je n'évalue pas la population des pays que j'ai visités à plus de 30,000 âmes. Je me suis basé dans cette évaluation sur ce que, dans l'intérieur, après avoir couru *un à un* tous les ports du littoral, seules agglomérations sérieuses d'habitants, je n'ai trouvé, partout, qu'une solitude presque complète. Qui plus est, partout où j'ai passé, sur les grands marchés de la côte, nomades et citadins se connaissent tous.

Les Çomalis habitant le littoral ont des aptitudes pour la navigation qui se dessinent dès leur plus tendre enfance. C'est ainsi qu'on voit les gamins se construire avec un chiffon et un morceau de bois, intelligemment agencé, de petits bateaux avec lesquels ils organisent, sur les flaques d'eau laissées par la marée basse, de véritables régates.

Les *midgans* sont les plus ingénieux des bédouins.

Ils sont très habiles à la chasse, pour dépister un animal, pour éventer, pour écouter, l'oreille collée contre terre, et découvrir un gourgui dissimulé au milieu des fourrés.

J'ai parlé, au cours de ma narration de voyage, de la manière dont ils empoisonnaient leurs flèches et chassaient les gazelles. La manière dont ils se rendent maîtres des autruches, pour les plumer sans les tuer, n'est pas moins intéressante.

C'est au moyen des courgettes du *galfon* qu'ils pratiquent cette chasse.

Les autruches sont, paraît-il, très friandes de ce fruit. Les bédouins, qui le savent, ont soin, à l'époque où les courgettes sont mûres, d'en faire ample provision. Puis ils farcissent l'intérieur avec une gomme vénéneuse, que je n'ai malheureusement pu me procurer, et qui produit les effets de la noix vomique.

Ils sèment ces appâts sur le passage des oiseaux et se cachent, pendant que des cavaliers déployés en tirailleurs forcent de loin les autruches à changer de place. Peu inquiétées, les autruches continuent à manger et avalent gloutonnement les fruits empoisonnés. Elles éprouvent presque aussitôt un étourdissement momentané et tombent. Les bédouins se précipitent, lient vigoureusement les jambes de la bête, la plument vivante



Flèche çomali.

Le dessous du fer est enduit du poison *ouabaïo*



Jeune femme çomali.



Femme çomali.



Jeune fille çomali.

et lui rendent la liberté dès qu'elle revient à elle, pour profiter l'année suivante d'une nouvelle plumaison.

Les ophtalmies, le vitelligo, les affections cutanées, la fièvre, sont les maladies que l'on trouve les plus fréquentes chez les Çomalis; les scrofuleux y sont rares.

Toutes les parties du corps humain ont leur désignation anatomique, et les étymologies de certaines, que je dois taire, puisque notre ouvrage n'est point exclusivement scientifique, ont des origines grecques et latines.

J'en avais conclu que les colonies anciennes ont aidé les premières à ces désignations, en exerçant la médecine sur les populations autochtones, complètement ignorantes, qu'elles ont rencontrées.

Les opérations sont faites par des midgans; presque tous habiles rebouteurs, ils savent placer un appareil pour fracture.

Par leur contact avec les Arabes, les Çomalis ont acquis la notion de certains produits pharmaceutiques; mais, en général, ils emploient comme remèdes et comme médicaments ceux que la nature met immédiatement sous leurs mains.

Ainsi ils emploient comme dépuratif la tisane de *jallelo;* l'écorce pilée du *megad* pour sécher leurs

plaies; la *myrrhe* et la fausse *myrrhe* ou *habak-addi* contre les maux d'entrailles; l'encens infusé dans l'eau contre les maladies de vessie.

Tout le reste se traite par des saignées ou des cautérisations au fer rouge. Il est rare de rencontrer un naturel qui n'ait le corps couvert d'un véritable tatouage de brûlures ou de scarifications.

Mon domestique Farah se guérissait de la colique en se faisant des brûlures en croix sous la plante des pieds et aux paumes de la main. Singulier traitement !

Quand les courriers arrivent dans un village ou un campement, ils s'arrêtent à quelques centaines de mètres des premières huttes.

Des guerriers les interpellent; alors seulement ils s'avancent pour subir un interrogatoire, soit devant un groupe, soit devant tout le conseil réuni au cri de *gato*.

Deux Çomalis en route ne passent jamais à côté l'un de l'autre sans s'aborder et échanger des nouvelles de la localité d'où ils viennent.

Je ne pourrais mieux comparer deux caravanes qui se croisent, dans les grandes plaines arides, qu'à deux lignes de fourmis. Comme chez elles, chaque membre d'une caravane aborde chaque membre de la caravane venant en sens contraire. Ce qui m'a le

plus surpris, c'est que tout cela s'exécute avec ordre et ensemble.

Vous serrer les mains exprime un témoignage d'amitié; les embrasser, comme chez les Arabes, un signe de déférence et de respect. L'hésitation à vous tendre la main ou vous l'offrir sous le vêtement est, de la part des bédouins, un signe de méfiance vis-à-vis de l'européen, qu'ils considèrent comme un être impur.

Le serment existe, mais s'emploie futilement; le serment de « *vendetta* » a cependant plus de caractère, et le Çomali le prononce d'un ton plus sacramentel. Il est rare qu'il n'ait pas de suites funestes.

L'hospitalité entre indigènes se donne, surtout sur la côte, assez généreusement.

Dans l'intérieur, la misère provoque sans doute l'indifférence avec laquelle on accueille le voyageur, pour ne pas dire la crainte qu'inspire sa venue, parce qu'elle amène une bouche de plus.

Malgré ce, on ne mangerait pas dans un gourgui sans offrir au passant d'y prendre part.

Les rixes, les discussions, qui se terminent presque toujours par l'effusion du sang, sont jugées séance tenante, et celui qui a frappé, puni d'une amende. Elle est parfois exorbitante, et il lui est impossible de la payer seul. Son clan en devient

alors débiteur responsable. Nous retrouvons là, comme je l'ai dit au sujet du duel de Bender-Gâsem, un rapprochement avec des lois existant chez nous.

Le vol, le brigandage, les razzias, exercés avec audace dans les tribus voisines, ont pour le Çomali quelque chose de méritoire. Il n'en est pas ainsi du vol de toute nature, commis au préjudice d'un membre de sa propre tribu; il entraîne pour le coupable l'amputation des poignets.

Les Çomalis ne peuvent se marier avant l'âge de quinze ans. L'homme choisit librement sa femme dans son clan, ou ailleurs si bon lui semble.

La polygamie constitue un luxe que se donnent les riches; mais ils ne possèdent qu'une femme sous le même toit.

Les femmes s'achètent, et le prix payé reste en totalité entre les mains de leurs pères.

La fille apporte comme dot : le gourgui, les nattes, les accessoires de ménage, et un peu de bétail.

Les fiançailles se font quelquefois bien avant le mariage, et tout jeunes encore, les époux échangent parole de s'appartenir.

Les noces n'entraînent pas grande cérémonie. Dans la journée, on promène le marié dans la ville ou le campement, soit à pied, soit à cheval. Le soir, on l'accompagne jusqu'à la demeure de sa belle.



Interrogatoire des guerriers arrivant de l'intérieur.

Elle l'attend entourée d'autres femmes, ses amies, dont chacune a apporté un *daberad,* ou brûle-parfum, pour orner la case. Le *padri* ou prêtre invoque Mahomet et récite quelques prières. Si l'on a été assez riche pour égorger un mouton, le repas commence; sinon, on se contente d'un peu de *sallol* ou *moutama* grillé. Ce sont les modestes agapes qui consacrent l'union.

Toute la nuit, on fait vacarme auprès de la case, on danse sur des peaux de chameaux, tirant quelques coups de feu, pendant qu'une chanteuse, dite *mucherad,* exécute par intervalles une tyrolienne stridente.
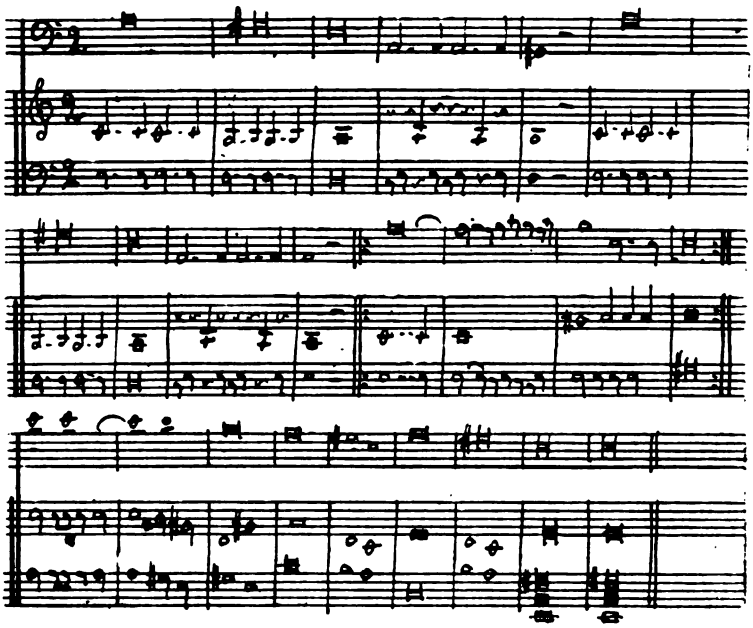
D'autres détails plus intimes accompagnent les mariages çomalis, à cause de l'étrange coutume de l'*infibulation* qui existe dans toute l'Afrique orientale; mais je dois les passer sous silence, parce que je serais forcé de rentrer dans des développements trop scabreux pour mes lecteurs.

Les Çomalis ne possèdent aucun instrument de musique. Quand ils dansent, ils s'accompagnent de la voix et des mains, en mesure, et se portent en avant, par soubresauts, les jarrets tendus.

Ils chantent sur un ton monotone, mais avec beaucoup de justesse, les légendes de leurs pays, qui ne sont pas dépourvues d'originalité. Parfois même, obéissant à une inspiration soudaine, ils improvisent une complainte sur le premier sujet venu.

L'ouvrage de Burton et la grammaire çomali du major Hunter donnent quelques exemples de ces

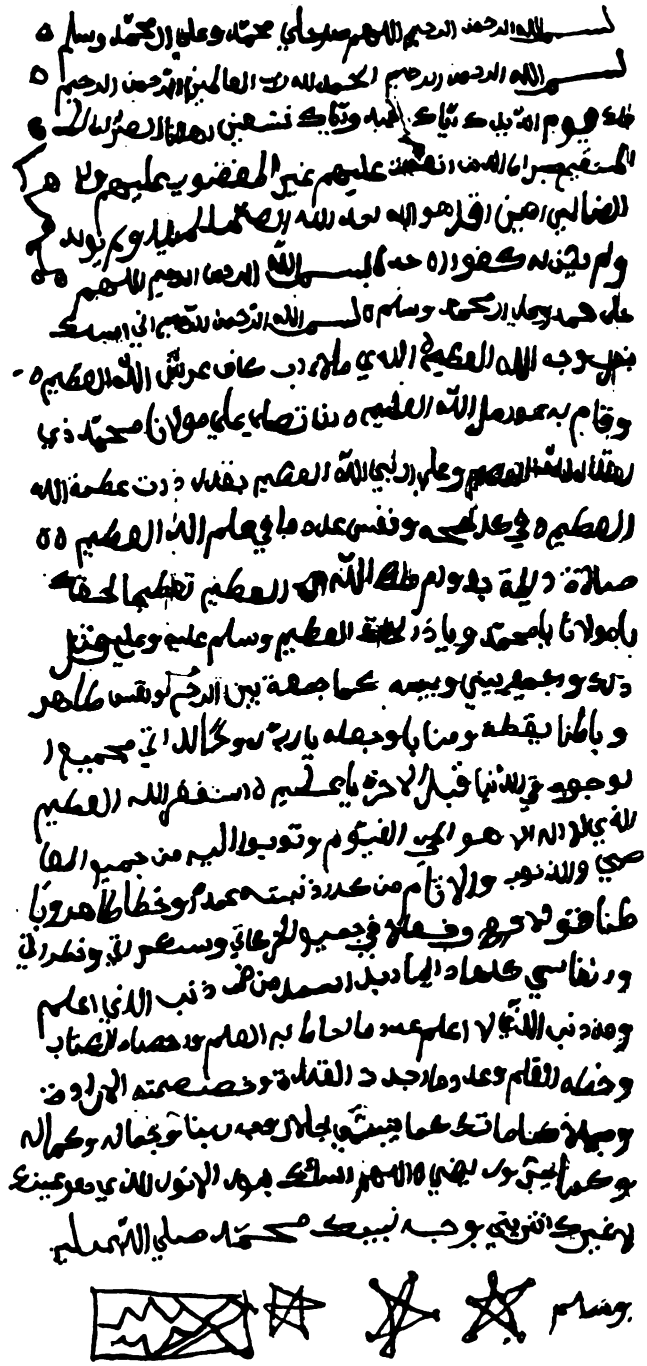
sortes de poèmes. Mais le plus curieux de ces rythmes est, à coup sûr, le chant de guerre, dont j'ai eu soin de noter exactement les intonations, et qui a un caractère des plus étranges.



Chant de guerre çomali

C'est le chant des rondes de nuit dans un village assiégé, des troupes qui vont au combat ou des guerriers qui saluent leurs chefs.

Rien de pittoresque et de frappant comme le contraste produit par les notes lugubres et monotones, répétées à plusieurs reprises, qu'interrompent brusquement les cris aigus de la finale.



Grigri, ou prière que les Çomalis renferment dans les sachets de cuir ***(hersé)*** **qu'ils portent au cou.**

22

Les femmes çomalis ne sont pas, comme les femmes arabes, astreintes à se voiler devant les étrangers; elles circulent librement sur les marchés. Quelques-unes devant moi, cependant, se cachaient la figure avec la main, laissant les doigts ouverts; d'autres, les femmes des bédouins, se bouchaient le nez à mon approche, et ne me parlaient qu'avec appréhension.

Les femmes riches de la côte, pendant leur grossesse, s'habillent d'étoffes rouges. Lors de la délivrance, il y a fête au gourgui, mais la mère reste quarante jours sans se montrer à personne.

Lorsque la femme avorte donnant un enfant formé, le petit cadavre est enterré sans cérémonie, cousu dans un linceul ou un morceau de peau.

La circoncision entraîne aussi quelques fêtes.

Le divorce est une simple séparation devant témoins, prononcée par le mari, qui rend sa femme complètement libre; mais il faut que cette répudiation soit très clairement formulée.

Les vieillards et les fous jouissent d'un très grand respect.

Les malades sont généralement soignés sous leur hutte, et quelquefois les affections dont ils sont frappés atteignent une famille entière.

Les variolés, les blessés, sont isolés des villages dans une cabane. On leur porte quotidiennement quelque nourriture, et on ne leur laisse pour compagnon qu'une planchette sur laquelle sont écrits des versets du Coran.

On enterre les morts selon le rite musulman. La toilette est faite une heure après le décès; le corps, cousu dans un linceul de toile ou de peau, est porté à la mosquée, ou sur le rond de pierres qui la remplace chez le bédouin. — Après les prières et les invocations, il est conduit en terre. Deux pierres levées, l'une aux pieds, l'autre à la tête, réunies par une bordure en petites pierres, marquent sa tombe.

J'ai rencontré dans l'intérieur plusieurs sépultures dont le petit tertre amoncelé sur le corps était couvert de dessins faits de cailloux blancs; d'autres, circonscrites par de véritables murailles en pierres sèches, avec une ouverture encombrée d'épines et de broussailles, pour empêcher le bétail d'y pénétrer. — D'autres, chez les Ouarsanguélis surtout, avaient leurs grandes stèles blanchies à la chaux. Ce champ des morts est l'objet d'une profonde vénération. — De même que chez nous il est d'usage de se découvrir devant un corbillard ou une tombe, de même les Çomalis en route s'arrêtent et prient pour ceux qui ne sont plus.

Quand les guerriers vont au combat, ils prêtent serment, en passant devant les sépultures, de venger les héros morts pour leur pays. J'ai assisté à ce spectacle à Merâya, lors de la guerre avec Yousouf Ali, et j'ai entendu, devant le tertre qui recouvrait les restes d'un neveu de Noûr Osman, prononcer les plus belles imprécations que l'esprit et le cœur courageux puissent formuler.



Parures çomalis.

1. Sounoud (bracelets). — 2. Koured (boucles s'attachant au gras des oreilles et réunies par une chaînette). — 3. Célancil (boucles d'oreilles du lobe supérieur). — 4 et 6. Peignes pour les femmes. — 5. Djilbet. — 7. Hersé. 8, 10, 11. Dégou. — 9 et 12. Flots du djarè.

L'islamisme est la seule religion des Çomalis. Leurs mosquées de la côte sont grossièrement bâties en pisé; sur quelques points cependant en relation avec les Arabes, elles sont construites avec plus de soin. Quelques-unes sont blanchies à la chaux.

En route, les Çomalis s'agenouillent simplement sur un morceau de cuir découpé sur le plan de la mosquée de la Mecque, dit *messalé*.

En dehors de leur fanatisme, les naturels ne sont pas trop superstitieux.

J'ai cependant observé qu'ils attachent une certaine vénération à l'arbre *ganda*, parce que le bris d'une branche amènerait la perte d'un proche parent.

Le *ouéguer*, simple bâton recôurbé et couvert de sculptures, aurait la propriété de détourner les mauvais génies.

Il en serait de même du *allol*, natte en joncs et en peau que l'on met devant la porte d'une case.

Les fibres et amulettes de *gallol*, textile en écorce d'acacia *goura*, conjurent, disent les Çomalis, les effets mortels des piqûres de serpents.

Je veux bien admettre que les ligatures aux membres atteints arrêtent la circulation du sang et facilitent la cautérisation, mais il serait puéril de croire au moindre bon résultat jamais obtenu lorsqu'un reptile dangereux comme il s'en trouve

dans ces régions, a planté ses crochets dans une partie sensible du corps.

Les serpents donnent lieu à quelques légendes. Une espèce de ces reptiles porte sur sa tête une



Type de jeune Çomali, paré des boules d'ambre.

pierre précieuse étincelante dans les ténèbres. Une autre révèle par sa présence l'endroit où sont enfouis les trésors.

On raconte qu'un homme, qui avait un jour dérobé un bijou, fut poursuivi de suite par une légion de vipères à cornes, et qu'il dut, saisi de terreur, abandonner l'objet qu'il avait volé.

Les enfants sont élevés dès leur naissance au

sein ou au biberon. — Il est bien des malheureuses bédouines qui n'ont pas de lait et qui n'ont pour nourrir leurs pauvres petits enfants que celui de leurs chèvres, brebis, ou chamelles. Elles se



Femme riche de la côte, coiffée du *maskan*.

servent alors du *kala,* vase en bois muni d'un bec, avec lequel elles introduisent le liquide dans la bouche du bébé.

Les enfants sont portés derrière le dos dans un lange en peau. Ils restent nus jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Quelques fillettes cependant mettent une ceinture faite de franges de cuir et de coquillages.

Les hommes et les femmes se drapent dans une pièce d'étoffe formée de deux lés de quatre coudées, ou *doudouns*, de toile américaine ou cotonnade. J'ai établi plus haut le rapprochement curieux qu'il y avait entre ce costume et le *sagum* des Grecs et des Romains.

Les femmes agrafent leurs robes sur l'épaule gauche, laissant un sein à découvert. Elles se ceignent avec une ceinture dite *bogor*, de manière à former une sorte de jupe.



Kala.

Les bédouins ont le même costume, mais il est en peau, plus court et généralement garni de longues franges. Pour l'homme, il s'appelle *keïran*, pour la femme *doù*.

L'homme porte au cou un sachet de cuir carré dit *hersé*, qui renferme une prière du Coran, encadré de deux boucles d'ambre, *makaoui;* il est du plus haut luxe de posséder ces dernières et une bague (*katoun*).

De bonne heure les jeunes filles se percent les oreilles, et en attendant d'y placer leurs bijoux, elle maintiennent les ouvertures au moyen de petits morceaux de bois, *dégou*.

La femme emprisonne ses cheveux dans une coiffe (*maskan*). Elle porte comme parure : les boucles d'oreilles qui s'accrochent au lobe supérieur, *koured;* les *célancils* qui s'attachent au gras de l'oreille, et sont reliés par une chaînette; un collier dit *djilbet,* formé de perles et de boules d'ambre supportant une grosse plaque d'argent ornementée (*kartassia*)*;* des bracelets aux coudes, *sounoud,* aux poignets, *binjiri.*

Les pauvres femmes se font des colliers de perles et suspendent dans le milieu un morceau de coquillage ou un simple caillou : anciennes amulettes des peuplades primitives qu'elles ont ramassées dans la montagne, ou sur le bord de la mer.

La chevelure est, chez le Çomali riche ou pauvre, l'objet de toute une étude. Plus elle est longue et rougeâtre (couleur qui s'obtient au moyen de lavages à la chaux), plus il en est fier.

Les Ouarsanguélis surtout ont des têtes remarquables. Dans leurs courses à cheval, ils affectent d'imprimer à leur chevelure et à leurs bras les mouvements du cheval. — Leurs bêtes sont déjà harnachées avec de longs flots de tresses en cotonnade rouge, et rien n'est étrange comme l'ensemble offert par le cheval et son cavalier.

Les Çomalis ont comme armes : le bouclier, *gachan,* fait en peau d'antilope (*béhid*)*;* les deux lances, *ouarmô ;* la massue, *bouche*, ou *ouéger.*

Le bédouin midgan est muni de son arc, *gaboïo ,* de ses flèches empoisonnées, *ganso ,* de la fronde,

ouaraf. Les disproportions entre la flèche et l'arc sont fort remarquables. La flèche est excessivement petite, tandis que l'arc est fort lourd, grand et mastoc; c'est sans doute pour mieux assurer leur tir que les sauvages l'ont ainsi établi.

Les riverains ont quelques armes à feu.

Rien dans le costume ou l'armement ne distingue les dignitaires ou *saladins.*

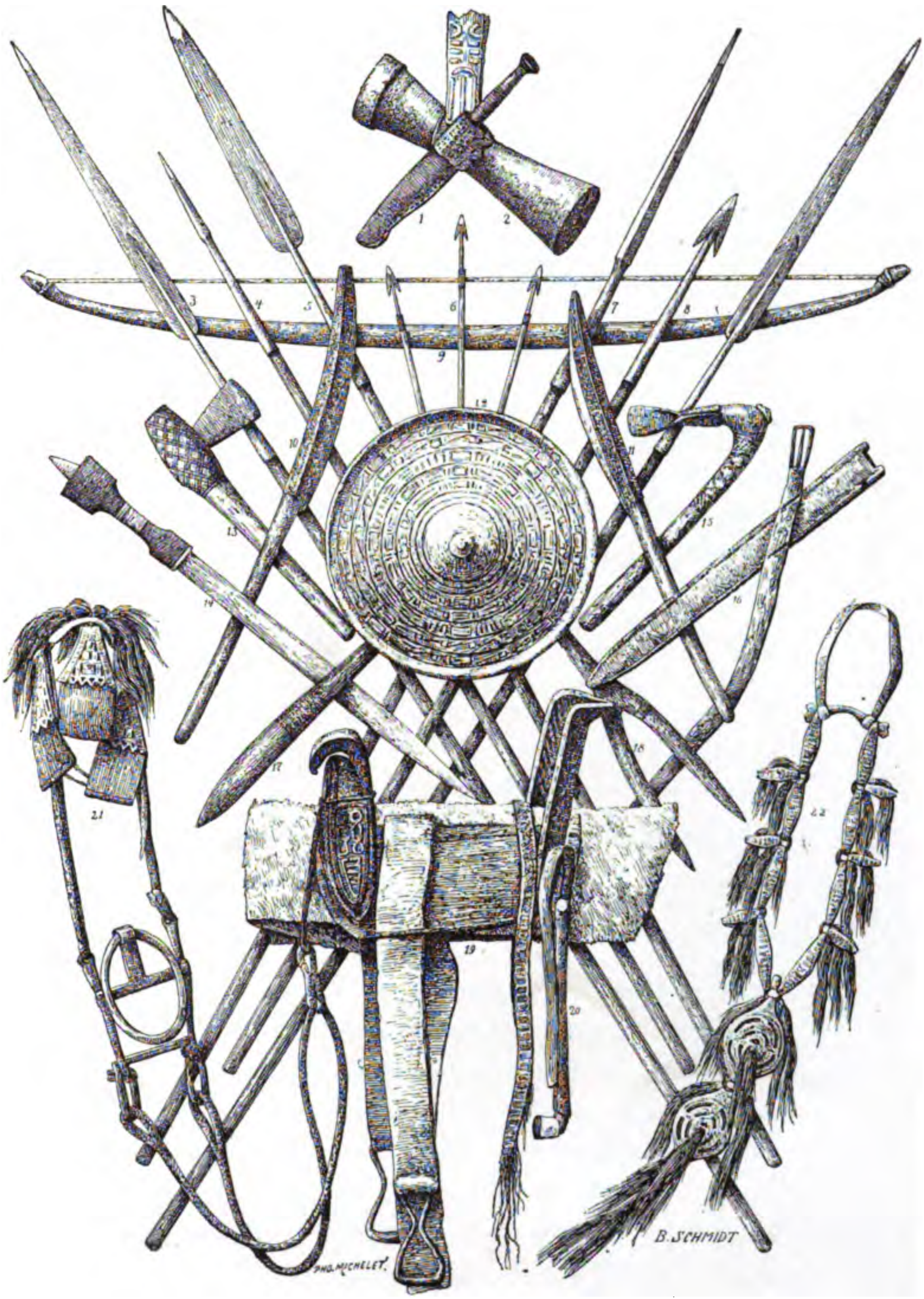
On trouve sur la côte presque tous nos engins de pêche. Les naturels sont surtout très habiles à lancer l'épervier.

Les hameçons sont fabriqués par les *tomal* ou forgerons. — Les lignes faites avec les fibres de l'*asclepia gigantea* ou *boô*, sont enduites du suc goudronneux d'une racine dite *fantour.*

La pêche à la ligne, à certaines époques, est des plus productives. — A mi-corps dans l'eau, les Çomalis, leurs lignes lovées dans la main et armées d'un fort hameçon muni d'un petit poisson, attendent le passage des bancs de dorades, thons et bonites qui chassent le fretin. Ils jettent alors leur amorce et retirent presque à chaque coup une prise superbe.

Le maquillage, usité chez les Arabes, n'existe pas chez le Çomali. Quelques femmes cependant se mettent du noir sous les paupières.

Les hommes sont couverts de cicatrices, elles



Armes et harnachement çomalis.

1. Mindi (couteau). — 2. Gaboïo (carquois). — 3. Ouarmo (lance ouarsanguéli). — 4 et 7. Lances medjourtines. — 5 et 8. Lances Haber-Guérajis. — 6. Nichab (flèches). — 9. Ganso (arc). — 10 et 11. Ouèger (massue). — 12. Gachan (bouclier). — 13 et 15. Fâss (haches). — 14 et 16. Bélaoui (sabre et son fourreau). — 17 et 18. Bouche (massue) 19. Koré (selle). — 20. Djeddel (fouet). — 21 et 22. Akama (bride).

proviennent de leurs blessures ou d'opérations chirurgicales

Ces opérations se font d'une manière toute primitive et simplement avec un couteau.

Je rappellerai ici l'extraction d'une balle logée dans la cuisse d'un malheureux bédouin, lors du siège d'Alloulah en 1878.

Le patient en croix, attaché à quatre piquets, était dans l'impossibilité absolue de faire le moindre mouvement. — Au moyen d'un *mindi*, lame à deux tranchants fixée dans un bout de bois, le docteur çomali ouvrit une profonde entaille, depuis l'endroit où la balle était entrée jusqu'à celui où elle était logée.

Le patient hurlait de douleur. — Une fois le projectile enlevé, sur le bourrelet de chairs palpitantes, on versa de la graisse bouillante et l'on coucha ensuite le blessé sur une natte, d'où il ne devait plus se relever.

Le riz, les dattes, le moutama, forment la principale nourriture des gens de la côte ; les nomades vivent, d'habitude, de laitage et de bétail. Ils conservent dans le beurre fondu, des morceaux de mouton grillé, qu'ils emportent avec eux dans leurs pérégrinations, dans de grandes calebasses *(déchi)*.

Ils mangent comme gibier toutes les espèces de gazelles, mais ne touchent pas aux oiseaux.

Les malheureux, en temps de famine, comme j'en

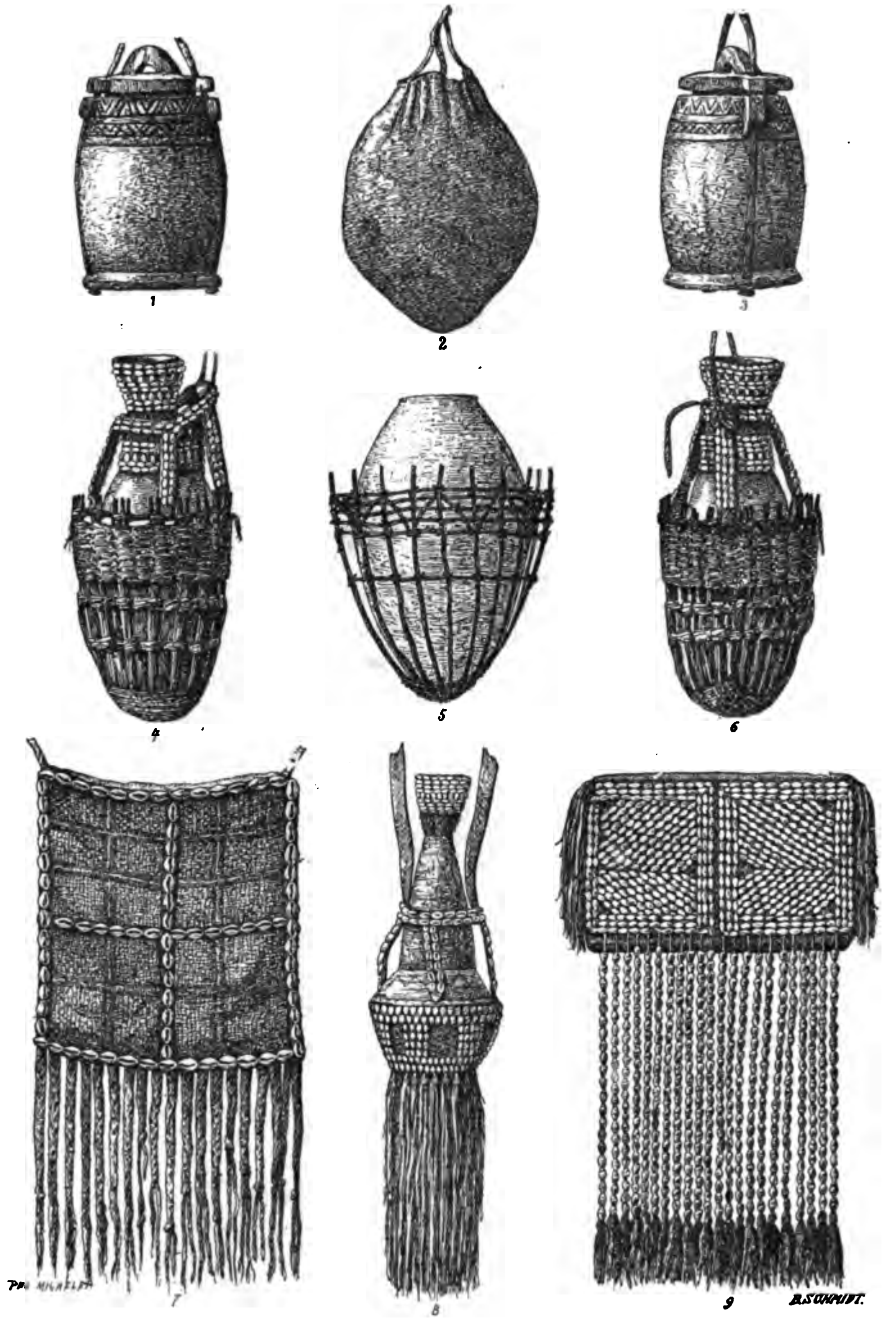
ai rencontrés dans la vallée du Darror, mangent des herbages, des feuilles de ***harmô***, ou les baies de quelques arbres, comme le ***gob*** ou le ***angel***, des champignons approchant du mousseron rose et les racines de ***karankouta***.



Jeune fille dolbohante parée du *djarré* et du *dégou*.

Les bédouins se procurent du feu au moyen de bois qu'ils frottent l'un contre l'autre. Mais pourtant, sous les gourguis, on conserve nuit et jour des tisons allumés.

Les ustensiles de cuisine ont beaucoup de rapprochements avec ceux de l'âge préhistorique. Ce sont des vases grossiers en terre noire, sans le moindre ornement : leurs cuillères, leurs plats sont en bois et de formes primitives. Les provisions se conservent



Accessoires d'un gourgui.

1 et 3. Djija, pots en bois pour le lait. — 2. Jejo, bombe en cuir pour mettre la graisse. — 4 et 6. Gombo, pour la viande conservée dans la graisse. — 5. Dan, récipient pour l'eau. — 7. Kollé, sac en corde tressée. — 8. Dill, récipient pour le lait. — 9. Safat, sac en peau, garni de coquilles, pour les vêtements.

dans des calebasses, dans des paniers de toutes formes: l'eau se transporte dans des outres dites *garbâ*.

La gloutonnerie est à l'ordre du jour, et je puis citer le fait d'un homme de ma caravane, qui n'était pas une exception, qui dévorait une grande gazelle à lui seul, à part la tête, les pattes et les entrailles.

J'ai parlé des bédouins que j'ai rencontrés dans le lit et dans les gorges du Togouèni, dans les montagnes des Ouarsanguélis, campés sous des grottes, et qui récoltent les gommes et les encens des environs.

Généralement, les demeures çomalis consistent en des gourguis faits de nattes et de peaux, qu'ils emportent quand ils changent de campement. Les habitants de la côte ont des cabanes plus spacieuses, carrées et divisées en plusieurs pièces. Leur toiture est en chaume ou en nattes. Les constructions en pisé que l'on rencontre sont des fortins, des entrepôts pour les marchandises, ou des mosquées toujours ouvertes servant de gîte aux arrivants sans domicile. Il n'y a aucun ameublement dans ces cabanes, à part quelquefois un tabouret en bois, *koursi,* ou un lit formé de quatre montants supportant un châssis en cordes. — Dans l'intérieur, il n'y a jamais grande agglomération de gourguis.

L'architecture des fortins de la côte, dont la construction remonte à fraîche date, est tout à fait celle des fortins de la côte d'Arabie. Elle se rapproche de nos constructions du moyen âge et

présente tous les systèmes de défense usités à cette époque.

Enfin les Çomalis se divisent en trois classes : le *saladin,* ou riche propriétaire et fonctionnaire ; le *barkelé* ou bédouin (*lè-barkè*, sans oreiller) ; le *midgan.* Il y a peu d'esclaves.

Les Medjourtines vivent à l'état monarchique, monarchie héréditaire, tout à fait constitutionnelle et limitée. Lorsque le souverain ou sultan est mineur, il est jusqu'à sa majorité soumis à la tutelle d'un membre du conseil. Chez les Ouarsanguélis, les Dolbohantes et autres tribus, le chef s'appelle *guérad.* Ce titre est aussi héréditaire, mais n'a, en réalité, aucun prestige.



Sépultures anciennes au pied du Dabeïchen, près Bender-Gahàm (Ouarsanguélis)

CHAPITRE XIV

NOMENCLATURES SCIENTIFIQUES

DE

MES RECHERCHES D'HISTOIRE NATURELLE

Mammifères et oiseaux. — Reptiles et batraciens. — Plantes. — Mollusques terrestres et fluviatiles. — Insectes. — Dénominations diverses des espèces les plus répandues.

Les seules données scientifiques et technologiques qui aient été fournies sur la faune et la flore des pays dont je viens de parler émanent des explorateurs Speke, Miles et Hildebrandt, qui m'y ont précédé sur quelques points (Voir la préface).

Je donne à mon tour, ci-contre, les nomenclatures des espèces que j'ai rapportées de mon voyage.

Leurs descriptions ont fait l'ensemble d'une publication spéciale s'adressant plus particulièrement au monde savant. Je dois ce travail remarquable de classification à l'obligeance des professeurs et des naturalistes du Muséum, et d'érudits bien connus,

auxquels je tiens à reporter ici le principal mérite de cet intéressant ouvrage ayant pour titre : *Faune et Flore des pays çomalis* (1).

MAMMIFÈRES ET OISEAUX

NOMS ÇOMALIS		NOMS SCIENTIFIQUES
		Nycteris Revoili (Robin).
		Vesperugo Kuhlii.
Dabregallo.		Xerus flavus.
Ouald.	(2)	*Macroscelis Revoili* (Huet).
		Irrisor minor. Rüpp.
		Prinia rufifrons. Rüpp.
		Batis orientalis. Heug.
		Coraphiles frontalis. Licht.
Chembur Leba.		Aquila rapax. Tem.
		Elanus cæruleus. Desf.
		Tachyphonus margaritatus. Rüpp.
		Lanius dorsalis. Cab.
		Hypanthornis galbula. Rüpp.
		Amydrus Blythii. Hartl.
		Charadrius apricarius. L.
		Nycticorax griseus. L.
		Pycnonotus nigricans. V.
Daouira.		Herodias gularis. Bosc.
		Ibis falcinella. L.
	(3)	*Merops Revoili* (n. sp.) (Oustalet).
		Hedydipna metallica. Tem.

(1) Challamel aîné, éditeur.
(2 et 3) Note de M. Huet sur les Macrocelides Revoili. — Note de M. Oustalet sur les oiseaux.

NOMS ÇOMALIS	NOMS SCIENTIFIQUES
	(Myrmecocichla melanura?)
	Sula fusca. Briss.
	Phalacrocorax carbo. L.
	Nectarinia Habessinica. Hempr.

REPTILES ET BATRACIENS (1)

LACERTILIA.

	CHAMÆLEONIDÆ.
	Chamæleo Kerstenii, Peters.
	AGAMIDÆ.
Gûarda.	*Agama Rupelli*, L. Vaillant.
	— agilis, Olivier.
	— ruderata, Olivier.
	Uromastix princeps, O'Shaug.
	— *batilliferus*, L. V.
	GECKOTIDÆ.
	Platydactylus Delalandii, D. B.
	Hemidactylus Mabouïa, Cuv.
	— verruculatus, Cuv.
	Pristiurus flavipunctatus, Rüpp.
	Gymnodactylus crucifer, Val.
	LACERTIDÆ.
	Tropidosaura algira, Lin.
	Acanthodactylus vulgaris, D. B.
	— Savignyi, Aud.
Silegnio.	*Eremias Revoili*, L. V.
	— lugubris, Smith.

(1) Espèces décrites par M. Le Vaillant, professeur au Muséum.

NOMS ÇOMALIS	NOMS SCIENTIFIQUES
	SCINCIDÆ.
	Gongylus ocellatus, Gml.

OPHIDIA.

	PSAMMOPHIDÆ.
Mâss.	Psammophis sibilans, Lin.
	VIPERIDÆ.
Abesso.	Echis carinata, Schn.

BATRACIENS.

ANURA.

	BUFONIDÆ.
Rà.	Bufo regularis, Reuss.

PLANTES (1)

	Notoceras sinuata, Franchet.
Guedaăr.	*Morettia Revoili*, Franch. — Route de Dagadouro, à Yaffar.
	Farsetia Boivini, Fourn. — Lit du Karin-Saré.
	Cleome Arabica, L. var. *stenocarpa*, Franch. — Daga Safré.
Dufenoud.	Cleome brachycarpa, Vahl. — Merâya.
Yaffan.	Cleome droserifolia, Del. — Plateau de Yaffar.

(1) Les plantes ont été déterminées par M. A. Franchet. Les espèces nouvelles sont en italique.

NOMS ÇOMALIS	NOMS SCIENTIFIQUES
	Cleome albescens, Franch. — Merâya.
	Capparis galeata, Fresen. — Puits de El-Guel.
Galangal.	*Cadaba Somalensis*, Franch.— Kakadla,
Oulaj.	lit du Karin-Ossé.
	Reseda amblyocarpa, Fres.
Ougralé.	Polygala tinctoria, Vahl. — Our-Alet, vallée de Tigieh.
Ouelò Soubké.	*Gypsophila Somalensis*, Franch. — Vallée de Gueldora, Lasgoré.
	Linum gallicum, L.
	Abutilon fruticosum, Guill. et Perr. — Cirque de Sabé.
Balenbal.	Senra incana, Cav. — Lagune de Merâya.
	Hibiscus patens, Franch. — Barkeia Kogué.
	Hibiscus Somalensis, Franch. — Ouarsanguélis.
	Sida rhombifolia, L.
	Pavonia Somalensis, Franch. — Cirque de Sabé.
	Pavonia glandulosa, Franch.
	Pavonia serrata, Franch.
	Pavonia cordata, Franch. — Karin-Ossé, Kakadla.
	Hermannia paniculata, Franch.
	Pelargonium Somalense, Franch.
Déen.	Dodonæa viscosa, L. — Aïrensit.
	Vitis erythrodes, Fresen.
Debi.	*Grewia velutina*, Franch.
	Antichorus depressus, L. — Merâya.
	Fagonia glutinosa, Del.
	Fagonia arabica, L. forma *glabrescens*.

NOMS ÇOMALIS	NOMS SCIENTIFIQUES
Armanlé.	*Tribulus Revoili*, Franch. — Lit du Karin-Ossé, Kakadla.
Gando ou Gondo.	Tribulus alatus, L.
Gondo.	Tribulus terrestris, L.
	Haplophyllum Arbuscula, Franch. — Aïrensit.
Fodadé.	Haplophyllum tuberculatum, Juss.
	Crotalaria laxa, Franch.
Najaje.	*Crotalaria dumosa*, Franch.
	Crotalaria petiolaris, Franch.
	Crotalaria albicaulis, Franch.
	Crotalaria argyræa, Franch. — Ogda (Ouarsanguélis).
Aoùer.	Indigofera Schimperi, Jaub. et Sp. var. *subacuta*.
	Tephrosia apollinea, D. C. — Source thermale de Bio-Kollolla; arène de Bender-Gàsem.
	Tephrosia simplicifolia, Franch.
	Vigna tenuis, Franch. — Source d'Aren.
Goura.	Acacia Ieyal, Del.? — Meràya.
	Senna tomentosa, Bab. — Meràya.
	Kalanchoe, sp. — Meràya.
	Tamarix nilotica, Ehrenb. — Lagunes du littoral çomali.
	Kissenia spatulata Rob. Br. — Vallée de Gueldora.
Garsengasse.	Melothria, sp. — Source d'Aren.
	Cucumis prophetarum, L.
Galfòn.	Cucumis Figarei, Del. — Our-Alet, près Tijieh.
	Knoxia longituba, Franch.
	Knoxia microphylla, Franch.
	Oldenlandia retrorsa, Boiss.

NOMS ÇOMALIS	NOMS SCIENTIFIQUES
	Vernonia Somalensis, Franch. — Kakadla.
	Felicia Abyssinica, Schultz.
	Bidens frondosa, L.
	Pluchea serra, Franch.
Hadàr.	Pluchea pinnatifida, Hook. fil. — Merâya.
Hadàr.	*Pulicaria monocephala*, Franch. — Merâya.
	Pulicaria petiolaris, Jaub. et Sp. — Daga-Safré.
Hadàr.	*Pulicaria adenophora*, Franch. — Vallée du Gueldora.
Hadàr.	*Pulicaria argyrophylla*, Franch.
Dèro.	Kleinia pendula, D. C. — Vallée de Tigieh.
Hadàr.	Tripteris Vaillantii, Decaisne.
	Lactuca Massaviensis, Schultz. — Bip.
Douffeo.	Gomphocarpus fruticosus, Rob. Br. — Aïrensit.
Saska.	*Glossonema Revoili*, Franch. — Tigieh.
	Pterodiscus speciosus, Hook. — Tisjiet.
	Ipomæa obscura, Bot. Reg.
Harik.	Ipomæa Pes capræ, L. — Tohen, cap Guardafui.
	Convolvulus glomerulatus, Franch. A., filiformis.
Harik.	*Convolvulus glomerulatus*, Franch. B., suberectus.
	Convolvulus microphyllus, Sieb., forma *glabrescens*.
	Convolvulus somalensis, Franch.
	Evolvulus linifolius, L.

NOMS ÇOMALIS	NOMS SCIENTIFIQUES
	Breweria hispida, Franch.
Fodadé.	*Heliotropium stylosum*, Franch. — Merâya.
Kahot.	*Heliotropium cressoides*, Franch.
	Sericostigma albida, Franch.
	Lobostemon Somalense, Franch.
	Streblanthera trichodesmoïdes, Steud. — Ouadi-Selid.
Dassak.	Solanum, sp.
Adourò.	Solanum piperifolium, Ach. Rich. — Tigieh.
	Datura Metel, L.
	Hyoscyamus grandiflorus, Franch. — Vallée de Gueldora.
	Lantana Petitiana, Ach. Rich.
	Lantana microphylla, Franch.
	Verbena officinalis, L.
	Priva Abyssinica, Jaub. et sp.
	Crossandra infundibuliformis, Nees, var. *brachystachys*. — Plateau d'Abal-Ichaoualé.
	Crossandra, sp.
Guedad.	Barleria Hildebrandtii, S. Moore.
	Barleria Somalensis, Franch.
Cottenhead.	Barleria trispinosa, Vahl.
Roda.	Barleria sp.
	Barleria acanthoïdes, Vahl. — Tigieh.
	Justicia ambigua, Franch. — Mana.
Yémaroug.	Acanthodium spicatum, Del. — Source d'Aren.
	Blepharis boerhariæfolia, Juss.
Gormié.	Hypoestes Forskalei, var. *canescens*, Franch.
	Rostellularia procumbens, Nees.

NOMS ÇOMALIS	NOMS SCIENTIFIQUES
	Anticharis glandulosa, Asch.
	Linaria, sp.
	Linaria, sp.
	Schweinfurthia pterosperma, Al. Br.
	Lindenbergia Abyssinica, Hochst.
	Torrenia plantaginea, Benth. — Aïrensit.
	Lindenbergia Sinaïca, Dene.
Hardané.	*Plectranthus paucicrenatus*, Franch.
Guérad.	*Lasiocorys hyssopifolia*, Franch.
Ouaronache.	Teucrium Polium, L.
	Ceratostigma Abyssinica, Benth. et Hook.
Gambayot.	Statice cylindrifolia, Forsk.
Sonà ou Soné	Aerva tomentosa, Forsk.
	Pleuropteracanta Revoili, Franch.
Marahondu.	Pupalia lappacea, Mey.
Arkado.	*Salsola rubescens*, Franch. — Bender Gâsem.
	Boerhavia diffusa, L. et var. *obtusifolia* Choisy.
	Boerhavia verticillata, Poir., var. *glabra*.
	Boerhavia verticillata, Poir., var. *glandulosa*.
	Boerhavia repens, L.
	Arthrosolen Somalensis, Franch.— Ouanentab.
Ouèss.	Aristolochia rigida, Duch. — Lit du Karin-Ossé.
	Loranthus, sp. — Puits de Merâya.
	Loranthus, sp. — Vallée de Modié.
	Euphorbia longepedunculosa, Hochst.
Soul.	Euphorbia systyla, Redw.

NOMS ÇOMALIS	NOMS SCIENTIFIQUES
	Dalechampia Cordofana, var. *palmata*.
Goubtinhio.	Tragia cannabina, L.—Vallée de Modié.
	Crozophora oblongifolia, Juss.
	Forskalea viridis, Ehrenb. — Sources d'Aren.
	Crinum Abyssinicum, Ach. Rich. — Tigieh.
	Scilla, sp.
Dérodilé.	*Littonia Revoili*, Franchet. — Vallée de Barror.
Tamaïor.	Gloriosa Abyssinica, Ach. Rich., var. *augustifolia*. — Pic de Karoma.
Férouen.	Heleocharis capitata, Nees. — Sources de Dadaballo.
	Tristachya Somalensis, Franch. var. *laxa* — — var. *disticha*. — Karin-Ossé.
Oueïra.	Andropogon circinatus, Hocht.
	Cheilanthes fragrans, Hook., varietas. — Monts de Merâya.
	Cheilanthes radiata, Mett. — Pic de Ouncho.
	Selaginella imbricata, Spring. — Pic de Ouncho.

MOLLUSQUES TERRESTRES ET FLUVIATILES(1)

1° *GASTEROPODA INOPERCULATA.*

A. PULMONACEA.

Melanidæ.

Helix *Çomaliana.*
— *Tiani.*
— *Tohenica.*
— pisaniformis.
— desertella.
Bulimus *Revoili.*
— *candidus.*
— *Maunoirianus.*
— *Duveyrierianus.*
— labiosus.
— macropleurus.
— *Bertrandi.*
— *Tiani.*
— *Georgi.*
— *Pauli.*
— *Delagenieri.*
Limicolaria *Revoili.*
— *Gilbertæ.*
— *Rochebruni.*
— *Armandi.*
— *Perrieriana.*
— *Maunoiriana.*
— *Milne-Edwardsiana.*
— *Leontinæ.*
— *Rabaudi.*

(1) Espèces décrites par M. J.-B. Bourguignat. Les espèces nouvelles sont en italique.

B. PULMOBRANCHIATA.

Limnæida.	Limnæa *Perrieri*. — *Poirieri*. — *Revoili*.

2° *GASTEROPODA OPERCULATA.*

A. PULMONACEA.

Cyclostomidæ.	Georgia *naticopsis*. — *Guillaini*. — *Perrieri*. — *Poirieri*. — *Revoili*. Rochebrunia *obtusa*. — *Revoili*. Revoilia *Milne-Edwardsi*.

B. BRANCHIATA.

Melanidæ.	Melania tuberculata.

Presque toutes ces espèces sont nouvelles pour la science. Toutes sont, en outre, d'une grande importance, parce qu'elles donnent, malgré leur petit nombre, un aperçu suffisant sur la répartition des êtres à la surface de cette partie de l'Afrique.

Aux nomenclatures précédentes s'ajoutent celles de quelques espèces ci-dessous, se rattachant à la faune, et très répandues dans les pays çomalis.

MAMMIFÈRES

NOMS ÇOMALIS	NOMS SCIENTIFIQUES
Leba.	Lion.
Chebel.	Guépard.
Duroua.	Hyène (variété) (*Hyena Crocuta*).
Daoua.	Chien sauvage (*Canis variegatus*).
Jembel.	Chat sauvage.
Déro, Dabi.	Grande gazelle (*Gazella Cuvieri*).
Sagaro.	Petite gazelle (*Madoqua Saltana*).
Gondir.	Antilope mouchetée.
Béhid.	Antilope chevaline.
Grenou.	Antilope rouge.
Daïer.	Cynocéphale (*Cynocephalus Hamadryas*).
	Ecureuil.
Baôna.	Sorte de gros rat ayant le poil et la queue du lapin (*Pectinator Spekii*).
Bakeïla.	Lièvre.
Gir.	Rat.

OISEAUX.

Habodé.	Bateleur (*Helatarsus ecaudatus*).
Touka.	Corbeau (*Corvus affinis*).
Baralis.	Rapace.
Corgor.	Vautour.
Edenets.	Tourterelle.

NOMS ÇOMALIS	NOMS SCIENTIFIQUES
Daïoura.	Aigrette.
Kodonkoutou.	(*Buceras flavirostris*, *Corvus umbrissus*).
Dourio.	Corneille qui a le corps blanc (*Buphago erythrorynthe*).
Foukou.	Ramier (*Pterocles senegalensis*).

DIPTÈRES.

Dixi.	Mouche.
Débir.	Frelon (*Sphex*).

EPIZOÏQUES.

Roblada.	Pou rouge vermillon, de la grosseur d'un pois, faisant son apparition avec la pluie (*rob*, pluie; *lada*, pou).
Dabrâllo.	Scorpion.
Guel-Kabadis.	Scolopendre.
Anguerara.	Annélide.
Aro.	Araignée.

La Faune et la Flore des pays çomalis, outre les descriptions des espèces dont je viens de donner les nomenclatures, comprend encore :

Une étude sur les races humaines (1), des obser-

(1) Docteur E. Hamy, aide naturaliste au Muséum, conservateur du Musée ethnographique du Trocadéro.

vations géologiques et paléontologiques (1), une note sur les *Cyprinodon* (2), la description des coléoptères (3), enfin les recherches chimiques et toxico-physiologiques sur le poison des flèches çomalis (4).

(1) Docteur T. de Rochebrune, aide naturaliste au Muséum.

(2) Docteur E. Sauvage, aide naturaliste au Muséum.

(3) MM. J. Fairmaire, V. Lansberg et Bourgeois.

(4) Docteur T. de Rochebrune et M. A. Arnaud, préparateur au laboratoire de chimie du Muséum.

CHAPITRE XV

STATISTIQUE COMMERCIALE

Ce que sont les comptoirs arabes et banians. — Marchandises d'exportation et d'importation. — Classification des produits des pays çomalis. — Monnaie. Poids et mesures. — Boutres commerçants.

J'ai déjà eu l'occasion, à plusieurs reprises, de parler dans mes conférences du commerce qui se fait dans les régions que j'ai parcourues. Il a peu d'extension, c'est vrai, mais il peut en prendre par la création de comptoirs *européens*. Il faut un début à toute chose. Celui-ci serait plus que modeste; mais il est bon de remarquer que, si le littoral du golfe d'Aden et de l'Océan indien sont pauvres, il ne s'ensuit pas que l'intérieur, *inconnu* encore aujourd'hui, ne possède aucune richesse. Avec des cours d'eau aussi importants que le Djoub, la Ouébi, le Nogal, il est à présumer le contraire. Où déboucheront tous les produits plus tard, sinon sur le littoral? — Mais

pour cela il faut que des relations se créent avec les naturels de la pointe nord-est de l'Afrique, comme elles se sont petit à petit créées, autrefois, avec ceux de la côte occidentale.

Il n'est point facile d'obtenir dans ces pays des notes précises sur l'importation ou l'exportation, d'autant plus qu'il n'y a aucun contrôle de douane établi et que l'impôt perçu sur les banians ou Arabes acheteurs varie, sans aucune écriture constatant les entrées ou sorties.

Les chiffres ci-joints sont les moyennes des observations recueillies pour les produits dont j'ai pu évaluer les quantités et les cours dans mes différents voyages pendant lesquels j'ai visité à différentes reprises les ports du golfe d'Aden, des Medjourtines, des Ouarsanguélis et de quelques tribus voisines.

Je ne me suis point borné à l'étude seule des produits du pays achetés par les Arabes ou banians. J'ai recueilli les spécimens de bien d'autres produits dont le Çomali ne sait point tirer parti.

Le peuple chez lequel j'ai vécu ignore ce que c'est que l'hospitalité désintéressée. Il est fier et insolent dans sa misère; il importe d'avoir la force de caractère suffisante pour ne point céder à ses importunités.

Les caravanes venant de Karkar, c'est-à-dire du cœur de la Medjourtine, ou du pays Ouarsanguéli, se dirigent sur Bender-Gâsem et Lasgoré. C'est sur

ce point qu'arrivent les caravanes des Dolbohantes, apportant surtout comme marchandises des plumes d'autruches.

Les acheteurs stationnent dans tous les marchés ci-dessus. Au moyen de petites barques, ou bien encore par terre, ils envoient leurs agents sur les points de moindre importance, leur donnant peu de marchandises à la fois, et les tenant toujours au courant des prix auxquels ils achètent les arrivages, faisant quelquefois la hausse ou la baisse pour certains articles, suivant la facilité d'écoulement qu'ils prévoient.

Makallah et Chiere, Aden, Djeddah et Bombay sont les ports où ils expédient leurs achats ; quelquefois les Çomalis les y portent eux-mêmes, mais bien rarement.

Les traficants opèrent au moyen de pisteurs ; mais, en général, comme il y a longtemps que les factoreries sont établies, elles ont une espèce de clientèle, et les caravanes vont droit à leur porte.

Le Çomali de l'intérieur vend pour subvenir à sa nourriture et non pour thésauriser. Je ne l'ai point vu, au cours de mes observations, emporter un seul thalari (1); s'il reçoit quelque argent de l'un des *doukans* ou comptoirs, c'est pour aller à un autre acheter un article qu'il n'a pu avoir dans celui-là.

L'Arabe, ou l'Indien, ne va pas au-devant des

(1) Le thalari a une valeur qui varie, suivant cours, entre 4 francs 85 c. et 5 francs. Cette monnaie, frappée exclusivement à Trieste par une maison qui a le monopole de fabrication, a cours sur toute la côte orientale d'Afrique, dans le golfe Persique et en Arabie.

vendeurs çomalis qui habitent les ports du littoral. Il les voit venir, sachant bien que, d'un moment à l'autre, il faudra qu'ils fassent des offres pour se débarrasser de leurs gommes ou autres produits qu'ils ont en magasin : il s'attache surtout à la cueillette et aux arrivages, qui lui offrent des opérations plus lucratives.

Les marchandises d'exportation sont : les gommes, les encens, la myrrhe, le maïdi, les nacres, les perles, les plumes d'autruches, l'*ellan* (l'indigo), l'écaille ; et le bétail comprenant : moutons, chèvres, bœufs et chevaux ; il y a encore le *subak* ou beurre fondu.

Celles d'importation : riz de Bombay, dattes, toiles américaines, *moutama,* perles, ambres et un peu de quincaillerie.

La gomme ou *habak,* toujours vendue en sortes, porte le nom d'*ankokib.*

Au triage on lui trouve parfois, mélangées en petite quantité, d'autres espèces qui font poids dans la balance ; ce sont le *habak euddé* et le *habak golalla* dont je parlerai plus bas.

L'encens ou *luban* vendu en sortes porte le nom de *beïho*. Le *saphi*, ou triage, le divise en trois qualités. La première, *façous,* la deuxième, *nagoua,* la troisième, *medjigel*.

Le *saphi* ou triage se fait dans les *doukans,* quand les arrivages ne sont point trop considérables, au moyen des femmes ou des enfants, payés environ un demi-shelling par jour, soit 1/4 de thalari.

C'est un prix à établir dès le commencement de la saison pour avoir toujours une escouade à ses ordres.

La myrrhe n'a qu'une qualité, mais il faut se méfier d'y trouver mélangée la fausse myrrhe de même couleur, d'odeur plus forte, que l'Arabe appelle *addi*. Il est facile de reconnaître cette dernière, qui semble toujours huileuse.

Le *maïdi,* qu'on appelle en France gomme *elemi,* est une espèce d'encens en grandes larmes blanchâtres. Il supporte les mêmes divisions que l'encens, et les acheteurs s'attachent surtout à conserver ces larmes intactes pour donner plus de valeur à leur marchandise.

Les nacres (*sadaf*) sont de deux dimensions, grandes ou petites (*koubar, séghir*); elles ne sont vendues qu'avec tout leur éclat et non piquées.

Les plumes d'autruches (*bal*), grandes ou petites, sont divisées en blanches, noires, grises et rougeâtres, et vendues au poids.

L'indigo ou *ellan* a deux qualités ; la première ne comprend que des feuilles, la seconde, presque moitié feuilles, moitié branches. On voit peu de cette dernière qualité sur les marchés et on n'en fait aucun triage, à cause de l'urticaire désagréable produite par le contact de cette plante avec la peau.

A côté de tous ces produits en cours d'exportation s'en trouvent d'autres qui pourraient avoir leur débouché: ce sont: l'*euddé* et le *habak golalla;* le *boô,* espèce de chanvre dont le fruit donne une sorte

de coton (*asclepia gigantea*), et l'*ascoul,* fibres d'aloès pour faire des cordes.

Les naturels font aussi de très belles nattes avec les fibres d'acacia, qu'ils mâchent et font sécher au soleil. Ces nattes portent le nom de *kebet;* d'autres sont faites avec de la paille, *raro*, mais ces articles servent à couvrir les gourguis et ne se vendent pas.

Nous trouvons encore le *alet* ou *mourkoud,* gomme grise, d'un parfum exquis semblable à celui de l'ambre et qui rappelle le cuir de Russie.

Le *addi* ou fausse myrrhe, dont le bois odoriférant se mélange avec le bois du *djirmeh*, qui ressemble beaucoup comme odeur, quand on le brûle, aux pastilles du sérail.

Le *fallah-fallah,* écorce résineuse que l'on brûle, aussi connue des Arabes sous le nom de *habak droun*, parfum particulier.

Le *assel*, écorce pour tanner le cuir et le teindre en marron.

Le *daâr,* teinture violette.

Enfin, à côté de ces productions, le sol offre encore des mines de sel gemme, du fer, du plomb, avoisinant le littoral, enfin des gisements de guano.

Dans les régions pauvres que j'ai visitées, les cuirs sont peu abondants et suffisent à peine à la confection des chaussures, des outres et autres objets de première nécessité chez eux.

Malgré cela, de leur dire même, ils consentiraient volontiers à s'en défaire contre des produits ouvrés,

et c'est ce qui se fait sur une petite échelle à Bender-Gàsem.

Les poids usités se rapportent tous à une unité dite *réthol*, et sont : la *frazella*, le *handar*, le *bohar*.

Le *réthol* varie suivant les localités.

En prenant comme poids de comparaison celui d'un thalari :

A Mérâya,	le réthol.	=	21	thalaris.
A Bender-Gàsem	—	=	26	thalaris.
A Merâya	1 frazella	=	20	réthols.
—	1 handar	=	5	frazellas.
—	1 bohar	=	3	handars.
A Bender-Gàsem	1 frazella	=	20	réthols.
—	1 handar	=	4	frazellas.
—	1 bohar	=	12	frazellas.
A Haïs (chez les Haber-tel-Jalo	1 réthol	=	32	thalaris.
—	1 frazella	=	16	réthols.
—	1 handar	=	4	frazellas.
—	1 bohar	=	12	handars.
A Lasgoré, chez les Ouarsanguélis	1 réthol	=	44	thalaris.
—	1 frazella	=	8	réthols.
—	1 handar	=	5	frazellas.
—	1 bohar	=	3	handars.

Ces poids sont tous en pierres, et, généralement, les pesages se font en public, devant les vendeurs, pour

éviter toute contestation. Il est à remarquer cependant que, d'une façon ou d'une autre, la balance penche toujours en faveur de l'acheteur arabe ou banian.

Les mesures de capacité sont au nombre de deux seulement :

Pour le riz, le moutama et autres grains : le *goursi* et la *phalea*.

Chez les Medjourtines, il n'y a que le *goursi*, comme mesure de capacité pour les grains.

Chez les Ouarsanguélis, il y a en plus la *phalea* qui vaut 3 goursis medjourtines et 4 goursis de la localité.

La graisse se vend par *rhouddha* ou mesure de 14 réthols environ chez les Medjourtines. Chez les Ouarsanguélis, la graisse est vendue par *guedda* de 24 réthols. — Un *guedda* se divise en 4 *ouâ*.

Lorsque les gommes arrivent, elles sont contenues dans toutes espèces de récipients : sacs, paniers, peaux, etc. Elles sont emballées pour l'exportation dans des *gonies* en paille de un handar environ ; le prix ordinaire de cette sorte de sacs est de un thalari les huit.

La paille qui sert à les confectionner est la même que celle dont les Çomalis font leurs nattes; elle a une certaine valeur, se vend au poids et varie suivant la récolte.

Le transport des marchandises, de la plage aux boutres et du comptoir aux boutres, est un prix

conventionnel à établir; dès son arrivée, le banian s'assure ses trieuses, ses porteurs et ses bateliers pour la saison, au moyen d'un prix convenu.

BOUTRES COMMERÇANTS

DES MEDJOURTINES ET OUARSANGUÉLIS

LEURS DIFFÉRENTS PORTS ET LEURS PROPRIÉTAIRES. — 1880 - 1881

Bender-Ziyàda.	Haji Aoued. Goura. Abdallah Mohamed.
Bender-Gàsem.	Rial Gàsem. Farah Ismaël. Hamed Mohamed. Mohamed Goddah. Mohamed Addé. Ismaël Fangassa. Ali Sementar.
Merâya.	Ismaël. Chir Omar. Osman Mahmoud.
Guersa et Guesli.	Yousouf Gouled.
Bender Felek.	Jama Chiroa. Hamed Mahmoud. Osman Hassen.

Alloûlah.	Yousouf Ali. Mohamed Beni Hassen. Mohamed Beni Ali. Jama Ali. Yousouf Faïah. Seyid Sementar. Yousouf Ouaès. Yousouf Araleh.
Haffoûn.	Sementar Ougarien. Ali Ouged. Ali Hassen Diaraleh. Mohamed Sebed. Yousouf Gouled. Sementar Moussa. Gouled Onaïs. Seyid Faïah.
Durduri.	Sala Omar.
Lasgoré.	Mohamed Abdi. Nour Abdallah. Ali Faïah. Mohamed Sala. Hassen Abdi. Mahmoud Sugully. Abdallah Hassen.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

ET MÉTÉOROLOGIQUES

Toutes mes observations astronomiques ont été prises, durant le cours de mon expédition, avec un sextant et un horizon artificiel au mercure. L'heure m'était donnée par deux chronomètres, l'un anglais, l'autre français (1).

En route, j'observais quotidiennement, à chaque point de halte.

L'ensemble de tous mes calculs, revus et corrigés, est déposé à la bibliothèque de la Société de Géographie de Paris.

Voici les positions déterminées à l'aide de ces observations, pour l'établissement de la carte qui accompagne cet ouvrage.

	Méridien de Paris					
	Longitude Est			Latitude Nord		
Bender Merâya	48°	8'	00"	11°	42'	30"
Bender Khor	47°	47'	16"	11°	29'	00"
Puits d'El-Guel	48°	12'	18"	11°	17'	21"
Puits de Modié	48°	29'	25"	11°	17'	39"
Halte d'Habbenit (point de départ de la vallée de Modié)	48°	50'	19"	11°	14'	13"

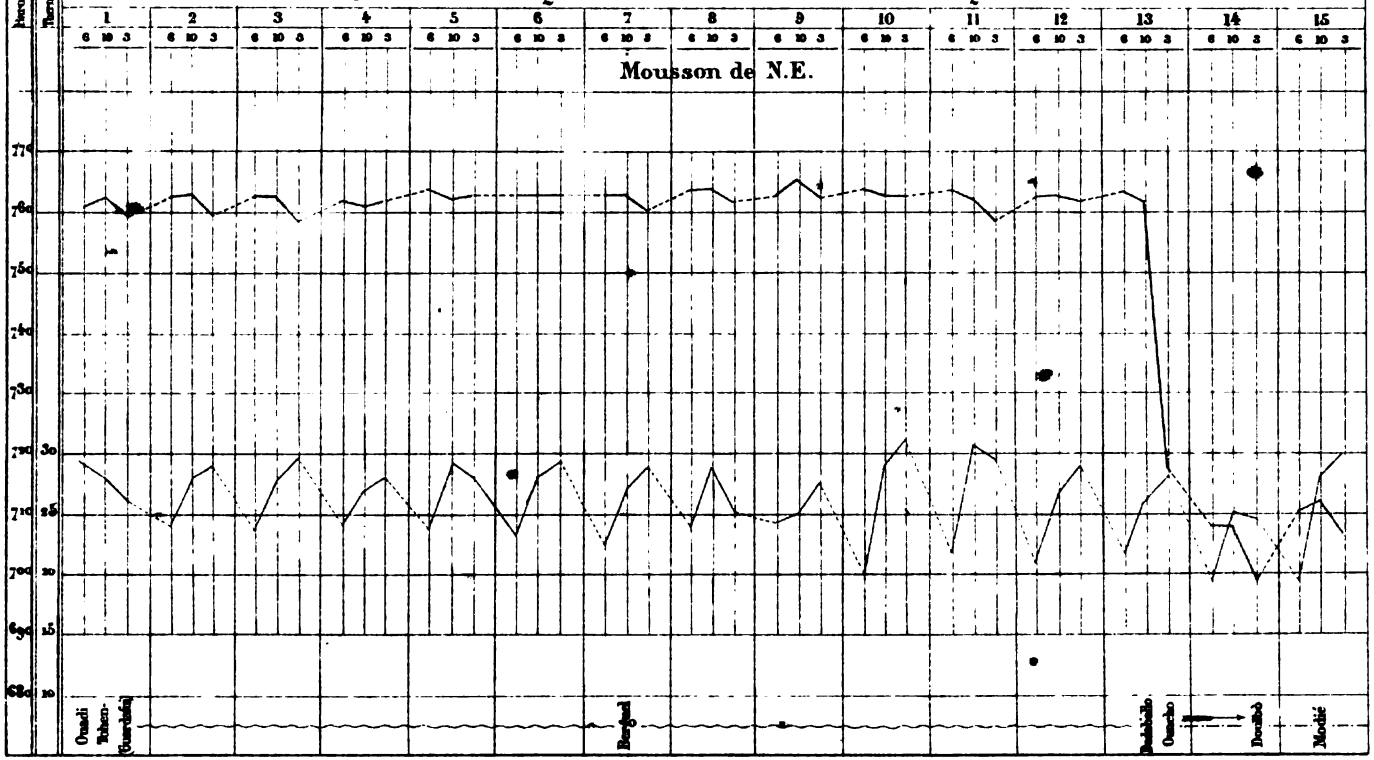
(1) Ce dernier chronomètre, de M. E. Leroy, m'avait été offert, ainsi que mon sextant, par la Société de Géographie de Marseille.

	Méridien de Paris					
	Longitude Est			Latitude Nord		
Bender-Gâsem	46°	52'	00"	11°	17'	30"
Source Karin-Dahâ	47°	00'	22"	10°	57'	30"
Source de Massal (Karin-Ossé)	47°	15'	10"	10°	44'	51"
Gourgui Noûr (Ouadi-Tigieh)	47°	00'	34"	10°	42'	20"
Lasgoré	45°	55'	00"	11°	10'	00"
Halte d'Amoura	46°	12'	31"	11°	4'	30"
Abal-Ichaouâlé, au pied d'Aïrensit	46°	17'	22"	11°	2'	00"
Ouanentab	46°	21'	22"	10°	54'	30"
Gob-Dèro (Darror 1500m,	46°	18'	28"	10°	43'	10"
Ogda	46°	13'	10"	10°	34'	40"
Fararalé (1800m des monts de Karkar)	46°	10'	20"	10°	24'	00"
Rhât	46°	28'	18"	10°	41'	30"

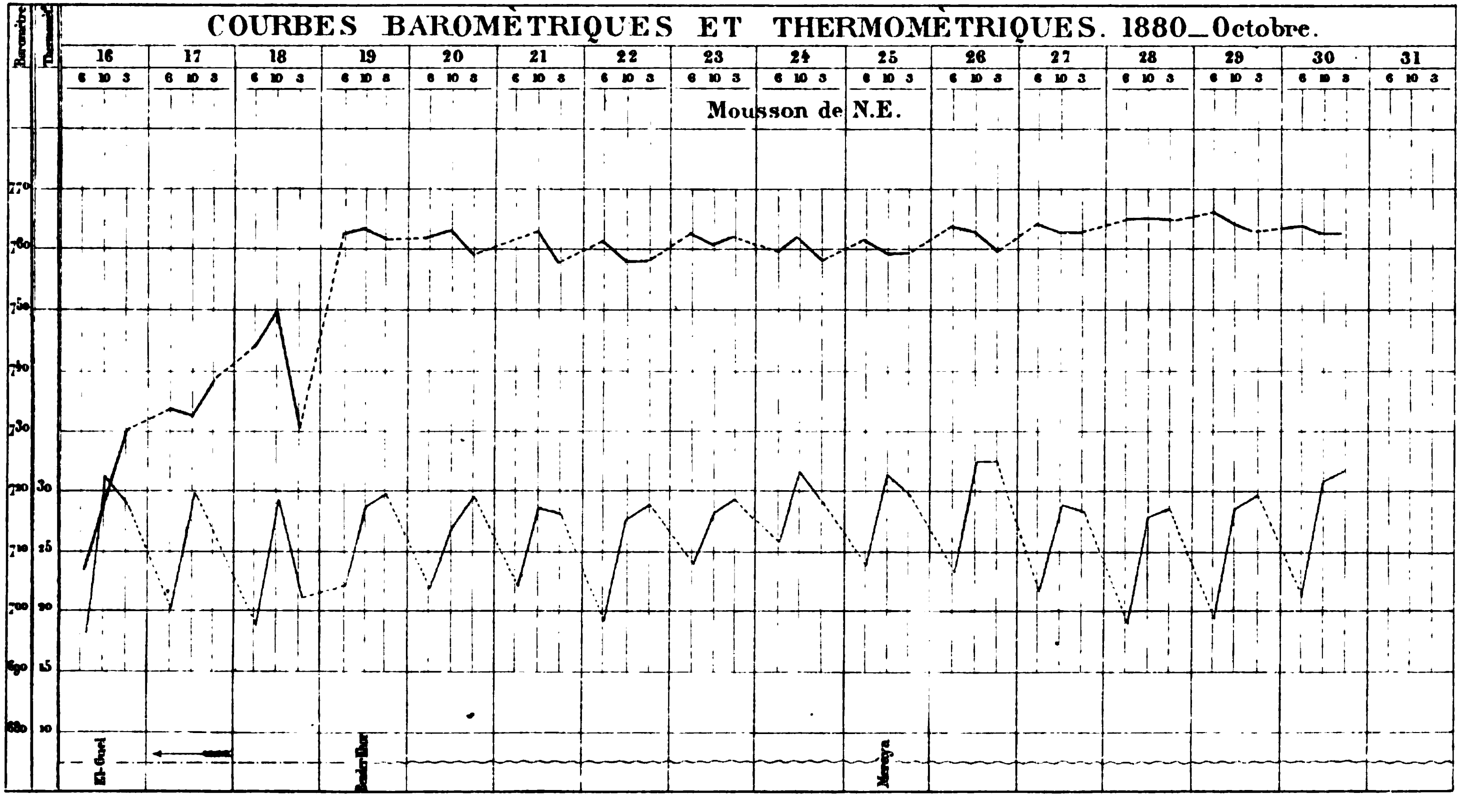
Deux baromètres de poche m'ont servi pour la détermination approchée des altitudes indiquées sur ma carte, en combinant la moyenne des hauteurs de ces instruments avec celle des hauteurs données par deux thermomètres à mercure.

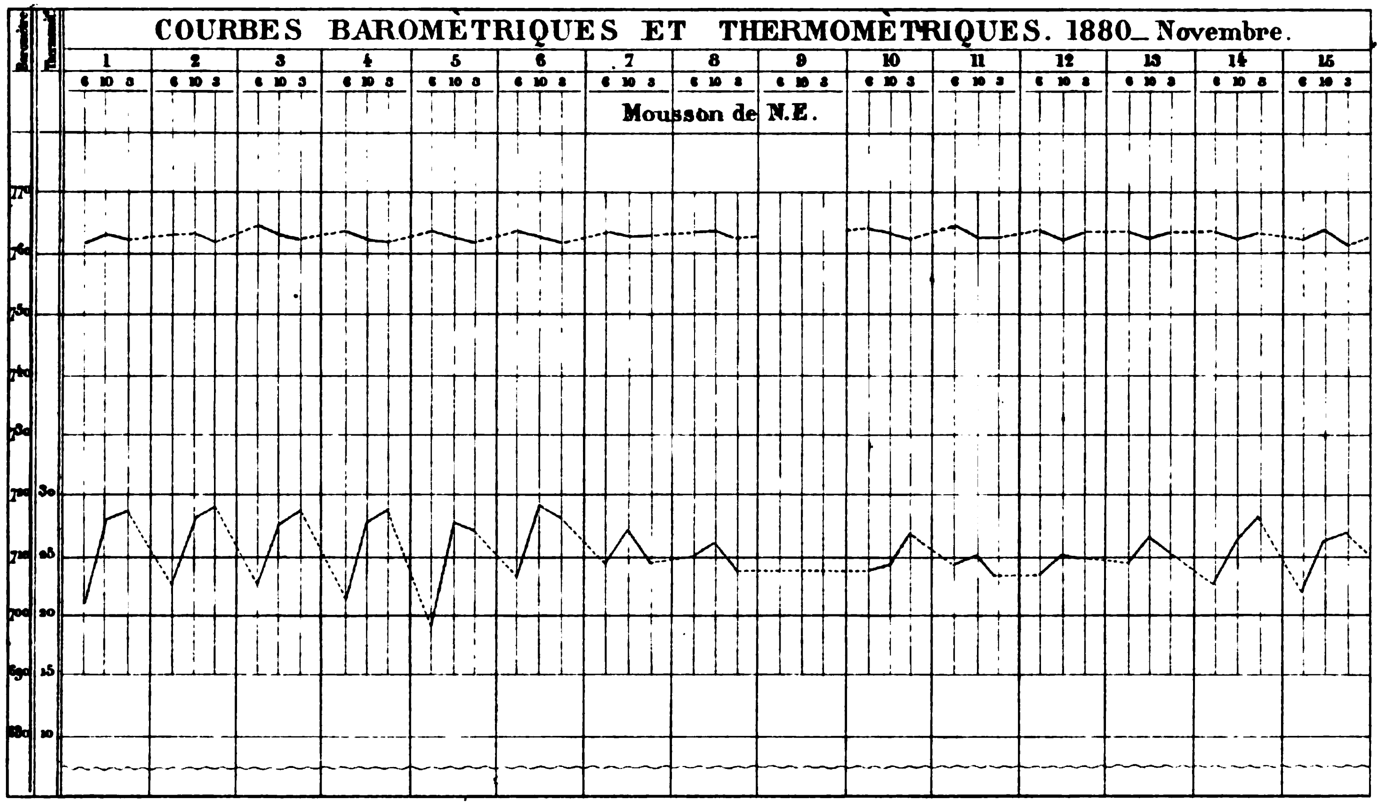
Je donne, ci-joints, les tableaux des courbes barométriques et thermométriques se rapportant aux diverses périodes de mon itinéraire, pendant lesquelles j'ai successivement passé du littoral dans les hauts plateaux, subissant ainsi les variations de température les plus sensibles, par rapport aux changements d'altitude.

COURBES BAROMÉTRIQUES ET THERMOMÉTRIQUES. 1880 _ Octobre.

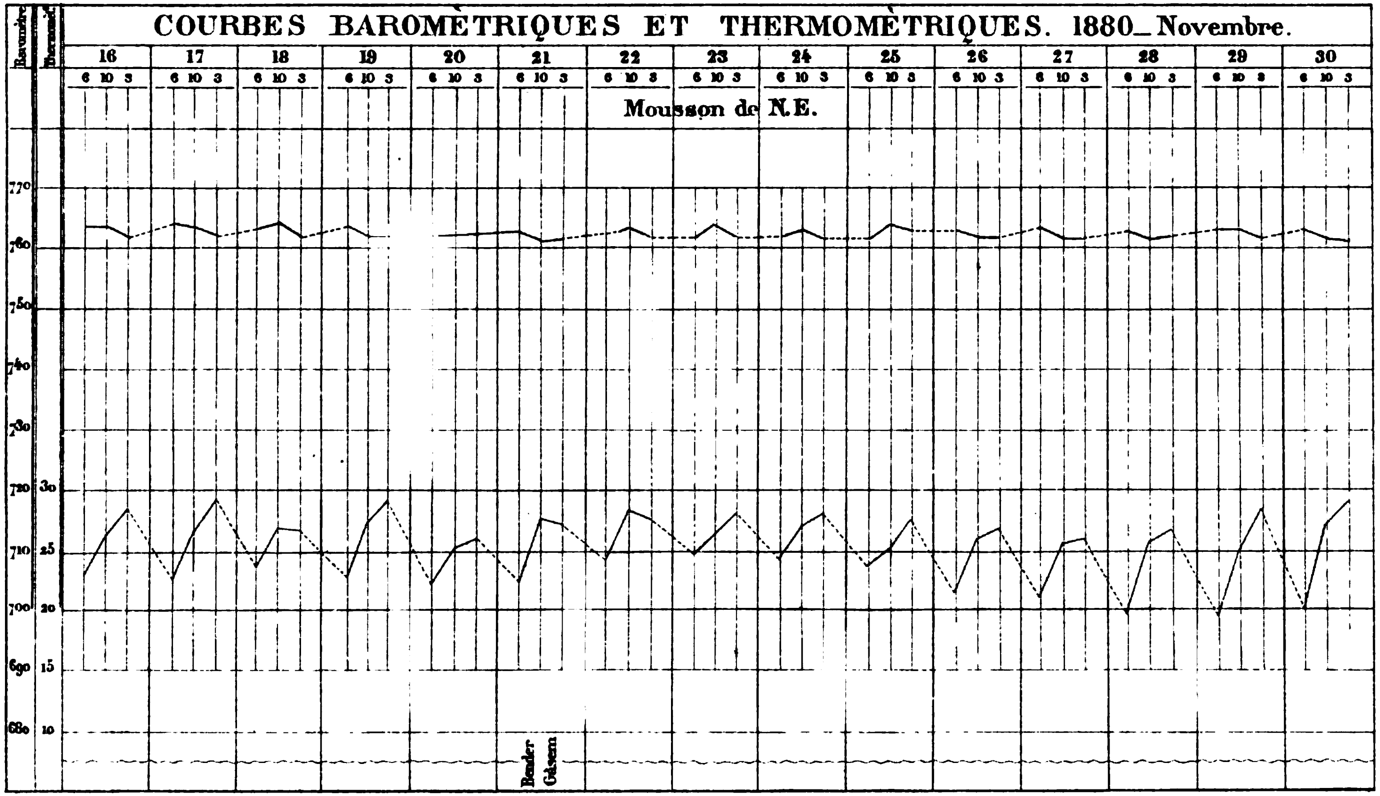


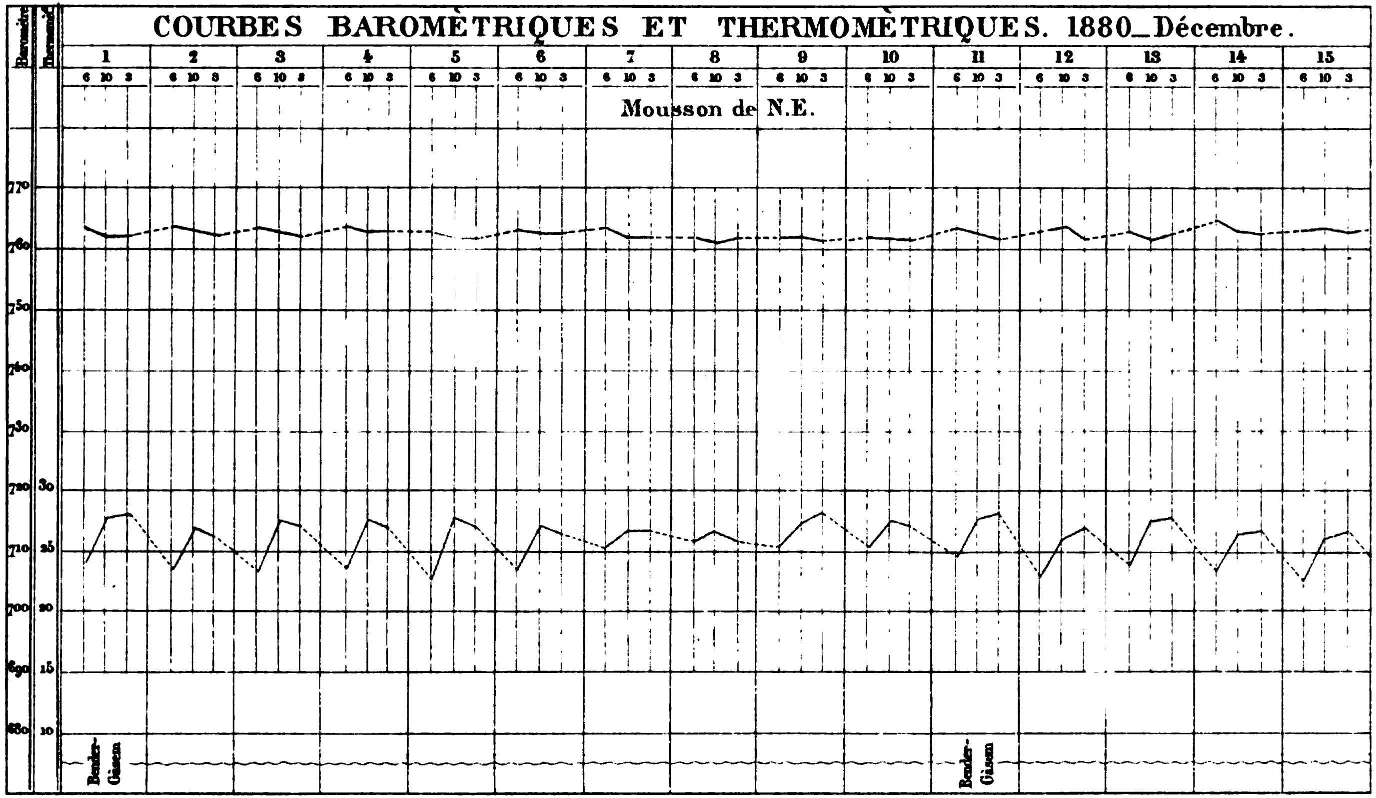
Signes conventionnels : ~~~~ *Stations ou Courses sur le Littoral*, ⟹ *Ascension des Plateaux*, ⟸ *Descente vers le Littoral*.

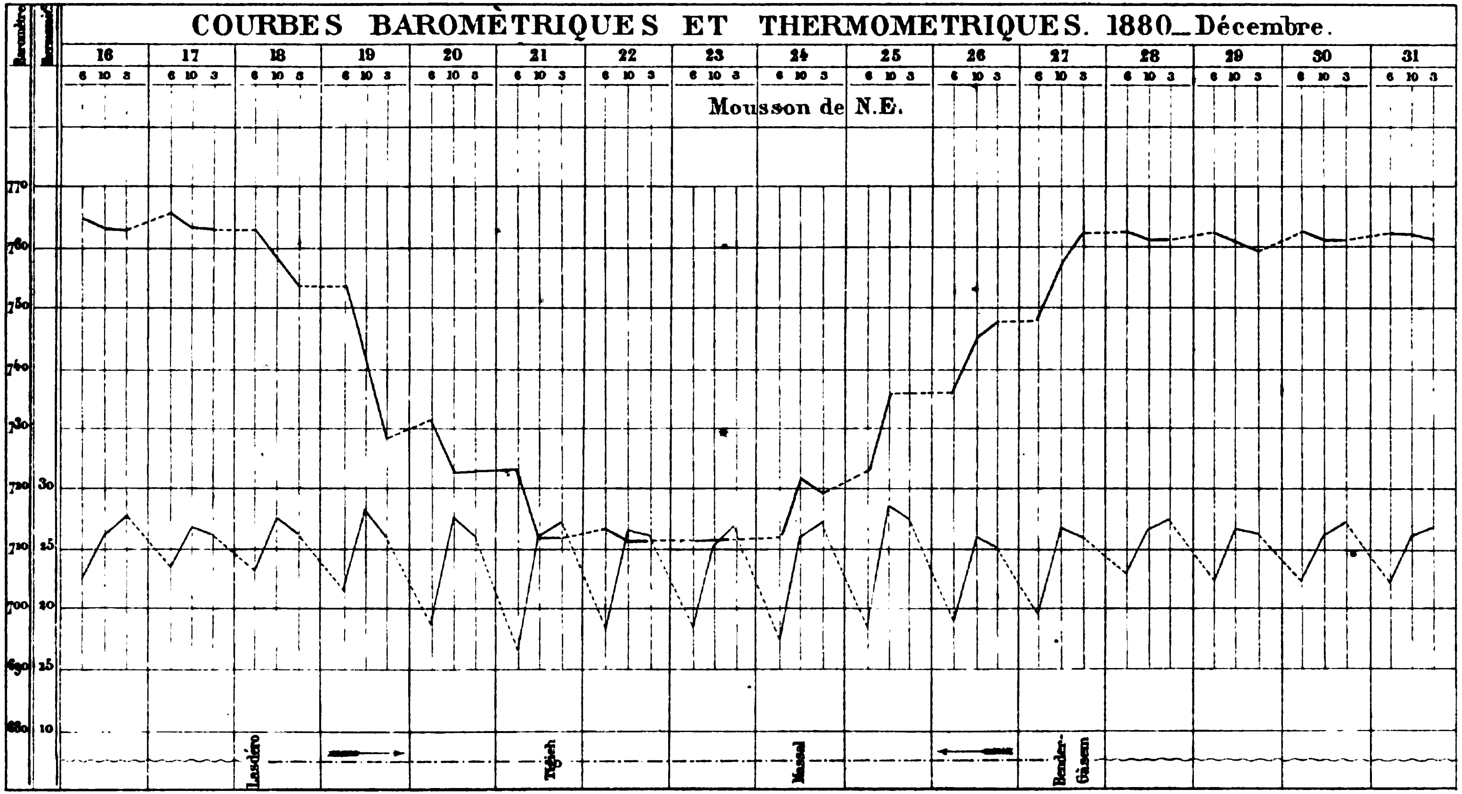

COURBES BAROMÉTRIQUES ET THERMOMÉTRIQUES. 1880_Octobre.
Baromètre
Thermomètre
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31
6 10 3
Mousson de N.E.
770
760
750
740
730
720
710
700
690
680
30
25
20
15
10
El-Guel
Mereya



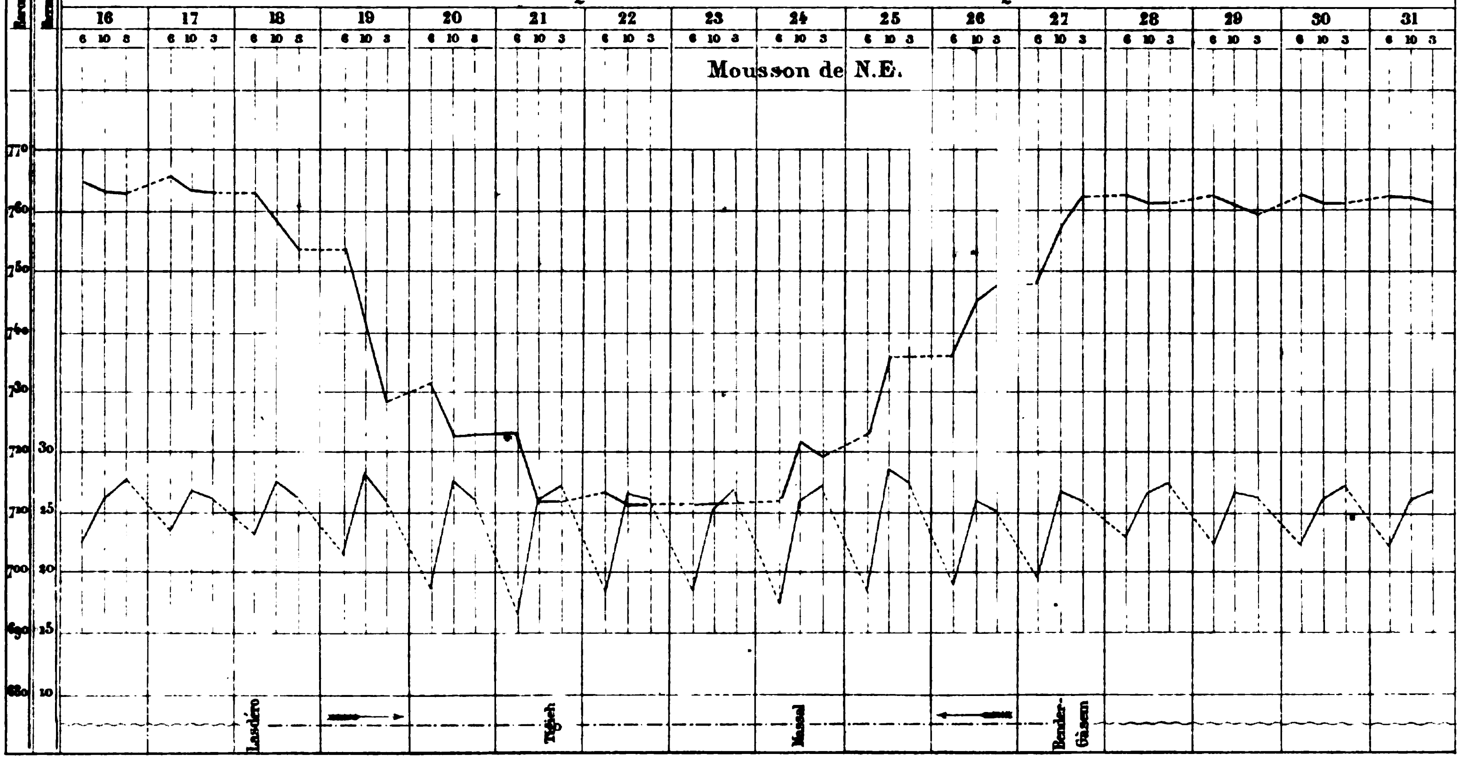
COURBES BAROMÉTRIQUES ET THERMOMÉTRIQUES. 1880_ Novembre.
Baromètre
Thermomètre
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
6 10 3
Mousson de N.E.
770
760
750
740
730
720
710
700
690
680
30
25
20
15
10


COURBES BAROMÉTRIQUES ET THERMOMÉTRIQUES. 1880_Novembre.
Baromètre
Thermomètre
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30
6 10 3
Mousson de N.E.
770
760
750
740
730
720
710
700
690
680
30
25
20
15
10
Bender Gâsem

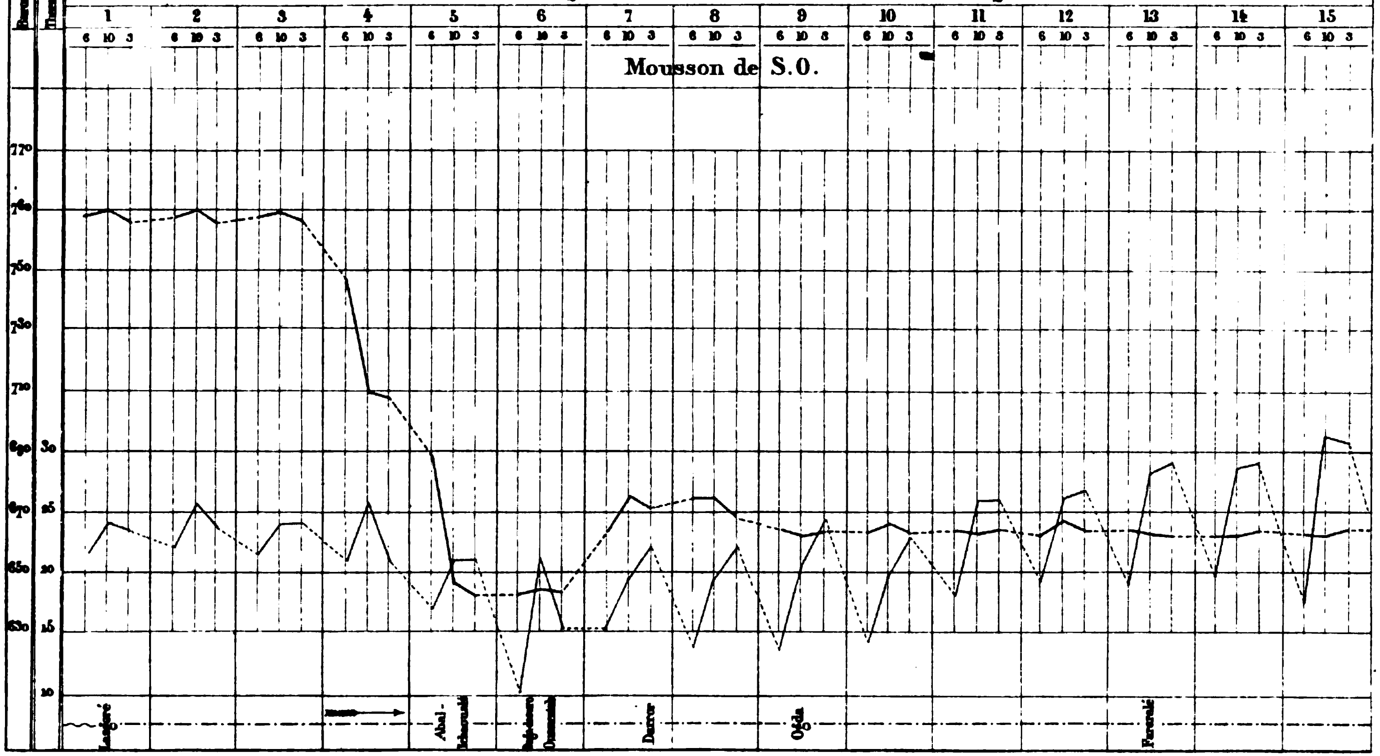

COURBES BAROMÈTRIQUES ET THERMOMÈTRIQUES. 1880_Décembre.
Baromètre
Thermomètre
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
6 10 3
Mousson de N.E.
770
760
750
740
730
720
710
700
690
680
30
25
20
15
10
Bender-Gâsem

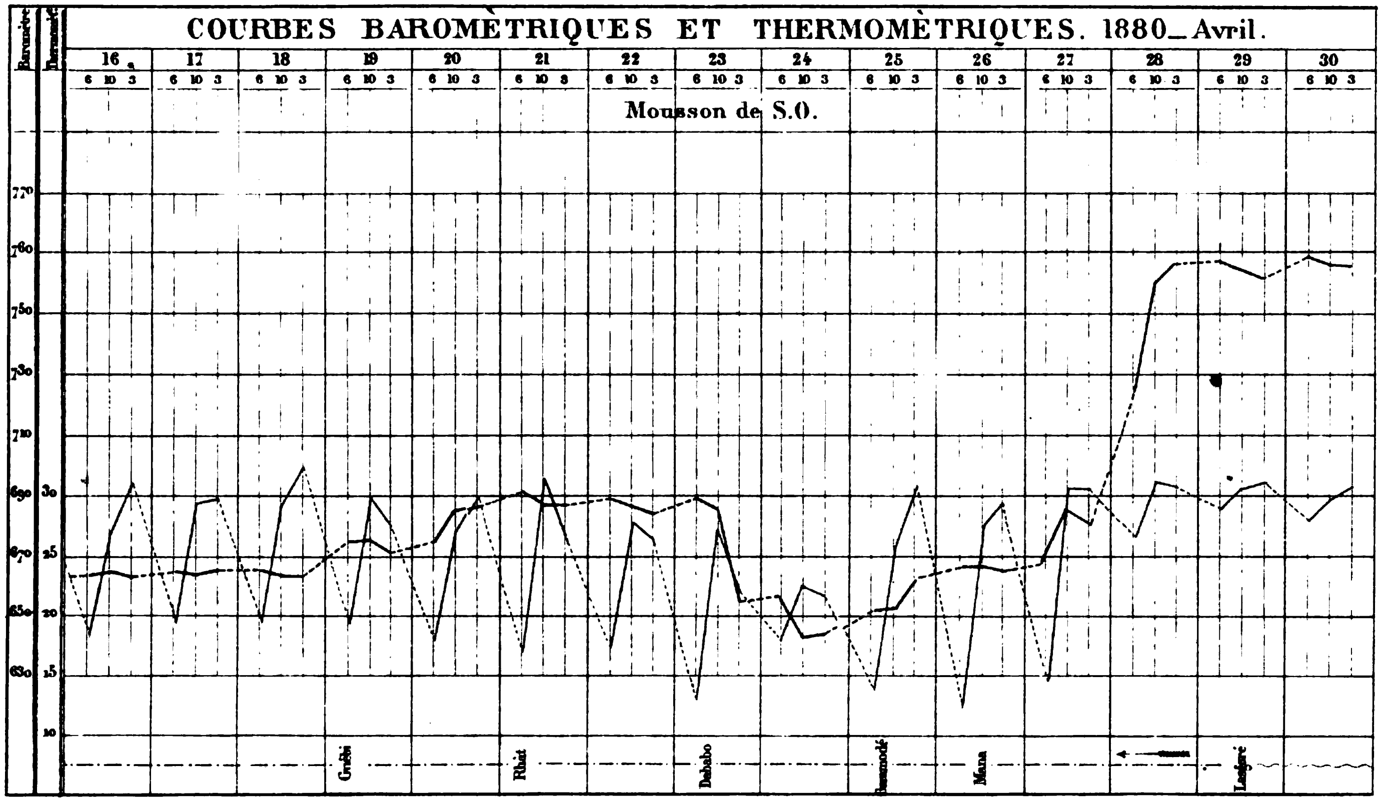

COURBES BAROMÈTRIQUES ET THERMOMETRIQUES. 1880_Décembre.
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31
6 10 3
Mousson de N.E.
770 760 750 740 730 720 710 700 690 680
30 25 20 15 10
Lasdéro
Tégéh
Massal
Bender-Gâsem

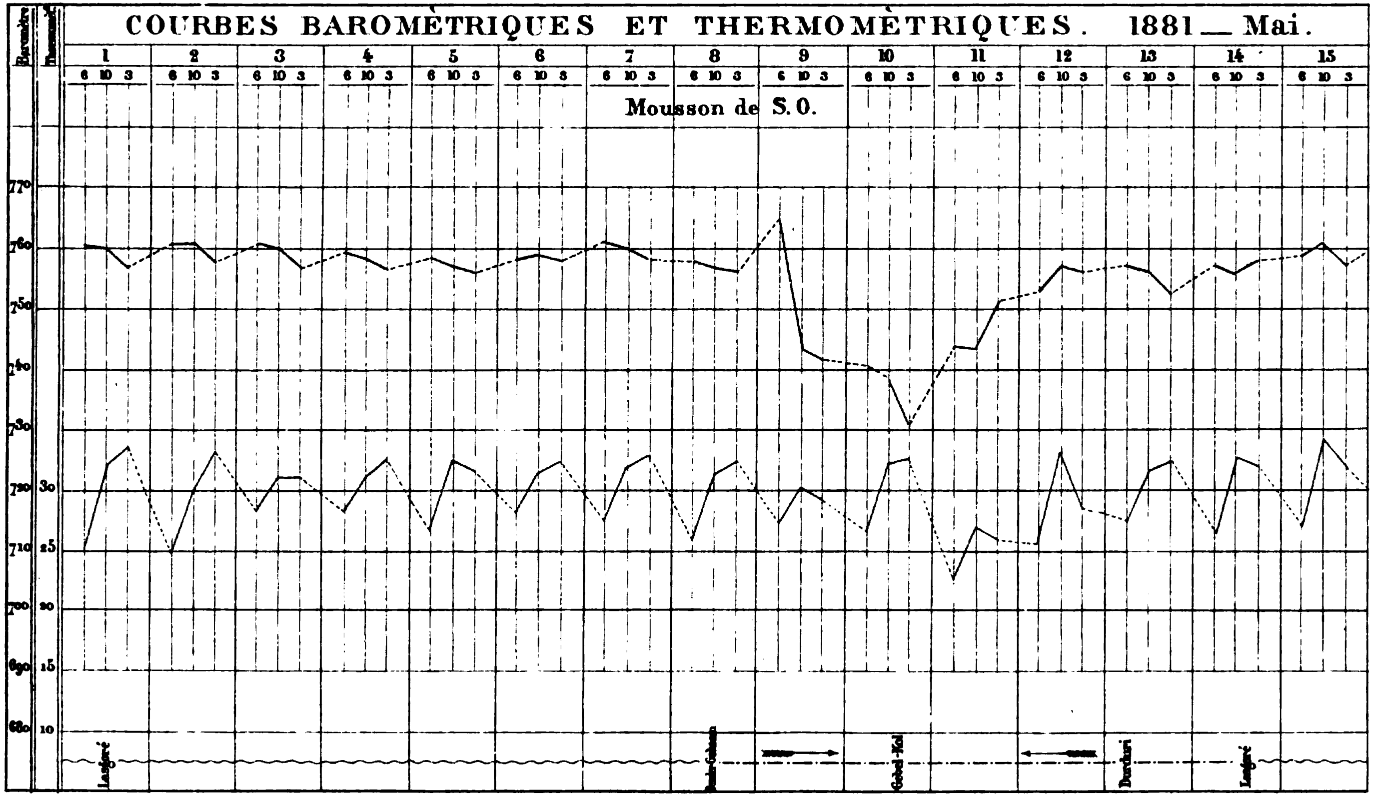
COURBES BAROMÈTRIQUES ET THERMOMETRIQUES. 1880_Décembre.



COURBES BAROMÈTRIQUES ET THERMOMÈTRIQUES. 1880_Avril.




COURBES BAROMÈTRIQUES ET THERMOMÈTRIQUES. 1880_Avril.
Baromètre
Thermomètre
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30
6 10 3
Mousson de S.O.
770
760
750
730
710
690
670
650
630
30
25
20
15
10
Grébi
Rhat
Debebo
Bouramodé
Mana
Lasfaré


COURBES BAROMÉTRIQUES ET THERMOMÉTRIQUES. 1881 — Mai.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
6 10 3
Mousson de S.O.
Baromètre
770
760
750
740
730
720
710
700
690
680
30
25
20
15
10
Lasjaré
Gobel-Kol
Durdari
Lasjaré

COURBES BAROMÈTRIQUES ET THERMOMÈTRIQUES. 1881 — Mai.

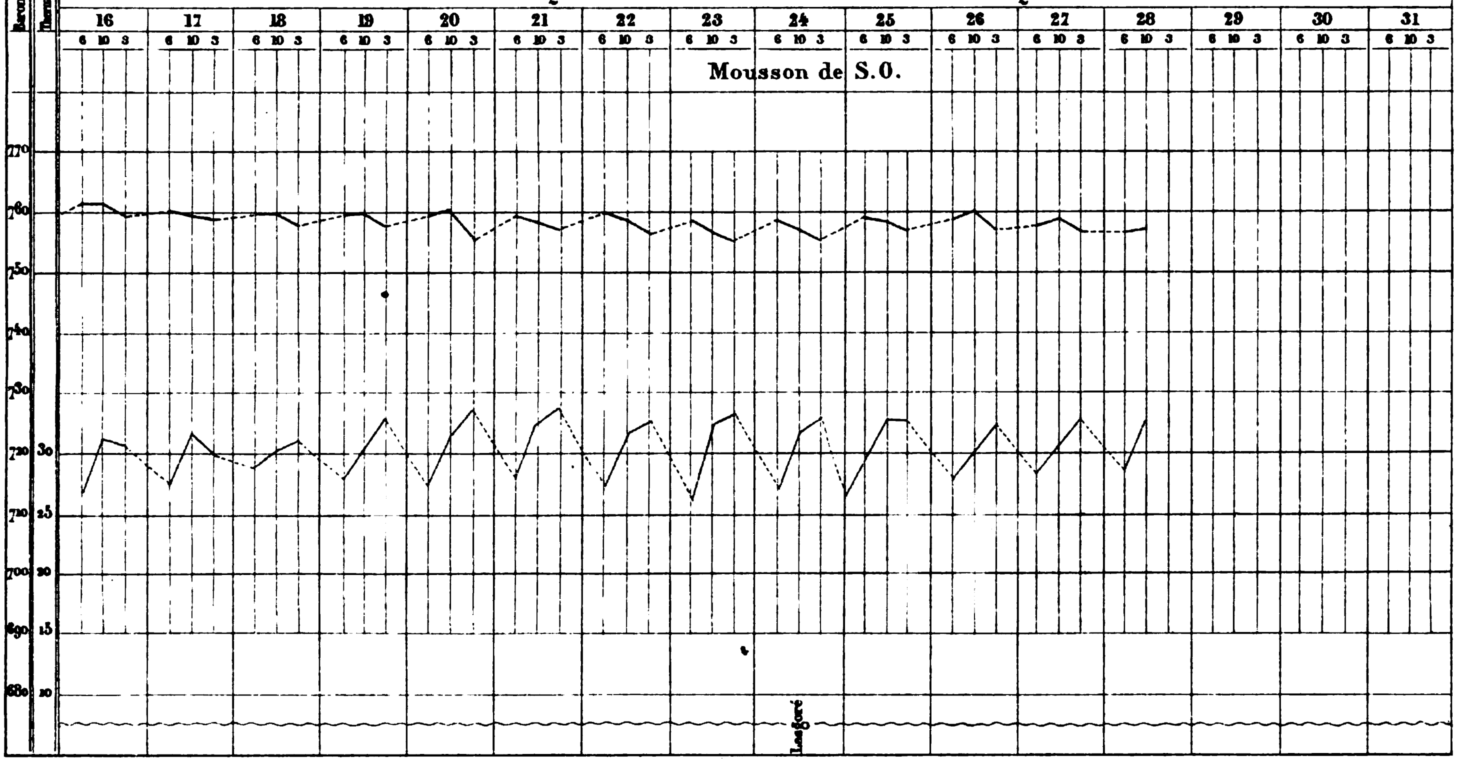
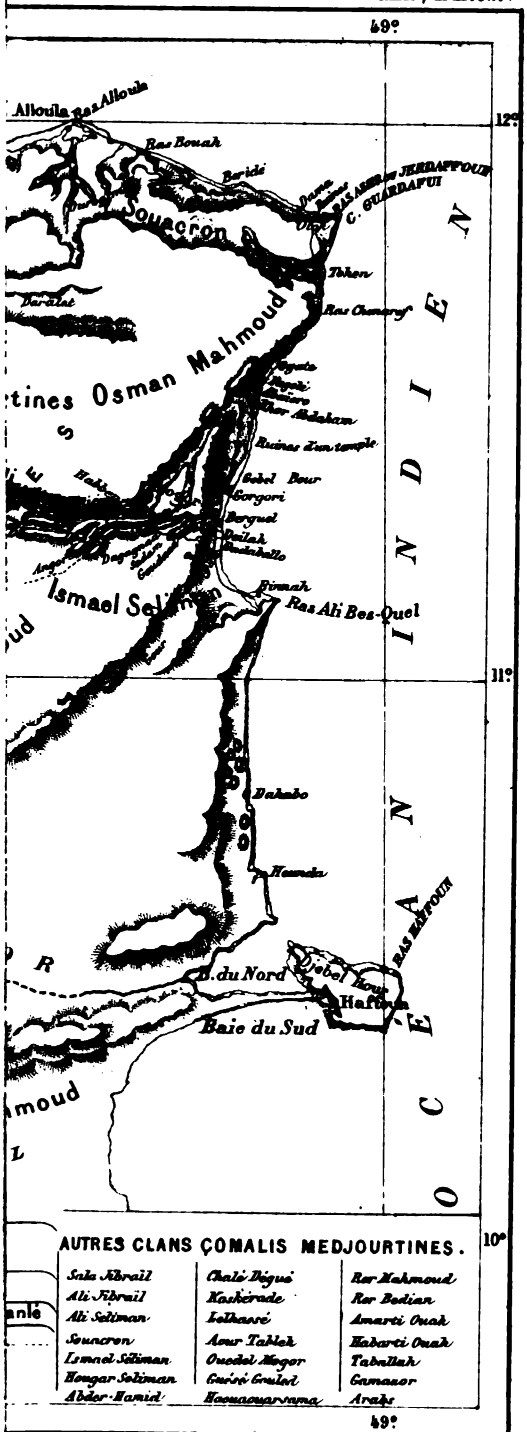


TABLE DES MATIÈRES

Paris _ Challamel ainé, Editeur.



Dessiné par J. Hansen.